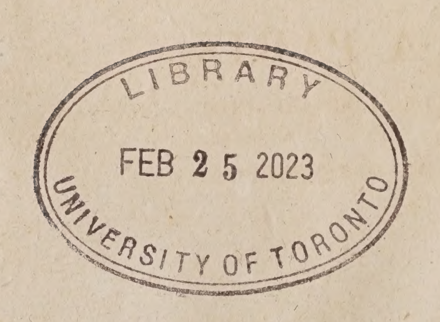


LETTRES

D'UN

MAMELUCK.



LETTRES
D'UN MAMELUCK,

OU

TABLEAU MORAL ET CRITIQUE

de quelques parties des Mœurs de Paris.

PAR J^H LAVALLÉE,

de la Société Philotechnique, etc., etc.



DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

A PARIS,

CHEZ CAPELLE, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

RUE J. J. ROUSSEAU.

AN ONZE (MDCCCIII).

AU

SÉNATEUR LACÉPÈDE.

HOMMAGE

DE RESPECT

POUR LE MAGISTRAT,

DE VÉNÉRATION

POUR LE SAVANT ILLUSTRE,

D'INVIOLABLE ATTACHEMENT

POUR LE MEILLEUR AMI.

J[H] LAVALLEE.

PRÉFACE.

Ce n'est point au plaisir, toujours assez frivole selon moi, que l'on trouve à fronder les ridicules qu'il faut imputer cet ouvrage : le simple desir de faire apercevoir les inconvéniens, les dangers mêmes que peuvent entraîner à leur suite quelques habitudes, quelques usages, quelques modes, m'a seul enhardi à le publier. Je n'aspire point à corriger ; je suis loin de m'abandonner à une aussi pitoyable vanité ; et si, par malheur, les prestiges de cette vanité eussent un moment égaré mon imagination, j'ose croire que la raison

aurait eu assez d'empire sur moi pour m'éclairer sur la faiblesse de mes moyens, et me rappeler que le rôle de réformateur n'est pardonnable qu'aux hommes supérieurs.

Observateur par goût, par caractère peut-être, l'habitude d'étudier sans cesse le mobile tableau de la société m'a conduit à quelques résultats que j'ai pris pour des vérités. Mais sont-ce réellement des vérités? Je soumets au jugement de ceux qui perdront quelques instans à parcourir ce livre, mes observations et mes réflexions. Je n'ai cru ni les unes ni les autres méprisables, puisque je les publie; mais je n'en ferai ni une apologie déplacée, ni n'en prendrai la défense contre ceux qui pourraient les réfuter. Ce n'est ni par modestie ni par orgueil

que je m'exprime ainsi. Nul homme n'écrit ou ne doit écrire sans se proposer un but d'utilité : malheur à l'écrivain qu'un pareil esprit n'anime pas! Mais, en général, l'homme est si facilement dupe de sa manière d'envisager les objets, son opinion se compose de tant d'élémens extérieurs, son jugement n'est si souvent que l'effet d'une impulsion dont il n'aperçoit pas la puissance, qu'il serait réellement fou d'affirmer qu'il a vu de ses propres yeux, et de soutenir qu'il a bien vu. L'intention du bien est, d'après cela, la seule propriété sur laquelle ses droits réels soient authentiques, et la seule aussi dont il doive être jaloux. C'est donc pour l'intention seule que je demande bienveillance. J'ose croire qu'il n'est aucune de ces lettres où cette intention

ne se fasse sentir. Je livre sans récrimination à la censure les erreurs de l'esprit : je n'espère faveur que pour la droiture des sentimens.

Lorsque des lettres sont destinées à traiter des sujets divers, et qu'elles sont, par conséquent, indépendantes les unes des autres, le seul ordre indispensable à suivre est celui que commandent les convenances de tems. Il est naturel de penser que ce Mameluck, en arrivant à Paris, devait être totalement étranger à nos mœurs : mille objets entièrement nouveaux pour lui auront frappé ses regards. Ce choc imprévu aura nécessairement jeté quelque confusion dans ses idées premières ; et, jugeant d'abord avec un peu d'humeur, il aura dû exprimer ses premières sensations avec une sorte d'âpreté. On sentira

sans peine qu'il lui aura fallu quelque tems pour s'instruire, pour connaître, pour comparer, pour s'éduquer lui-même, si j'ose parler ainsi, pour arriver enfin à apprécier les vertus d'une nation dont, à son arrivée, il n'aura vu que la superficie et les bizarreries. Dès lors on reconnaîtra que d'assez longs intervalles auront dû s'écouler entre quelques-unes de ses lettres, surtout dans le commencement de l'ouvrage: mais à mesure que ses connaissances se seront accrues, sa correspondance aura pris un caractère plus prononcé; et plus il se sera naturalisé parmi nous, plus il se sera francisé, pour ainsi dire, et plus le ton, la couleur, la logique de ses lettres auront contracté de rectitude,

de vigueur, de dignité ou de gaîté, selon les sujets.

Tel est l'ordre unique auquel j'ai cru devoir m'assujettir. Il m'a semblé que, pour conserver la vraisemblance, je devais dans le commencement ne livrer ce Mameluck qu'à son esprit naturel, qu'à son penchant assez prononcé pour la critique, qu'à cette disposition assez familière à tous les hommes de blâmer d'abord ce qu'ils voient chez les étrangers. J'ai cru qu'il convenait de faire sentir progressivement l'accroissement de ses connaissances; que je devais lui donner, par degrés, une sorte d'aplomb, si je puis me permettre cette expression, et lui prêter insensiblement plus de clarté dans les idées, plus de maturité dans

le raisonnement, moins de préventions dans les jugemens.

Quant à l'ordre des matières, j'ai pensé qu'un ouvrage de ce genre ne pouvait ni ne devait en comporter aucun; qu'il fallait même, autant qu'il était possible, éviter l'uniformité; que des lettres ne devaient avoir aucune ressemblance avec des chapitres, et que l'homme qui rend compte à un ami, dont il est séparé par de grandes distances, des sensations que lui font éprouver les objets dont ses regards sont frappés, devait en parler selon que le hasard les lui présentait. J'ai dû de même supposer que, si Paris était un spectacle aussi nouveau qu'extraordinaire pour un Mameluck, il devait cependant avoir déjà des connaissances préliminaires du caractère

des Français, et je n'ai pas besoin de rappeler, ce me semble, que la gloire de ma patrie me dispense de dire comment et pourquoi un Mameluck a pu connaître des Français avant de venir en France.

Ne faites point Brutus petit-maître, ni Caton dameret, a dit le sévère législateur de notre république littéraire. Et d'après cette loi, dont je sens toute la justesse, l'on sera fondé à me reprocher d'avoir donné à ce Mameluck une tournure d'esprit que son éducation, le climat où il vit le jour, les préjugés dont il vécut entouré ne durent certainement pas lui inspirer. J'avoue que je n'ai point d'excuse bien valable à opposer à ce reproche, et, en reconnaissant cette faute, je conviendrai franchement que je n'ai pas tou-

jours examiné si je le faisais raisonner en Mameluck, et que je ne me suis attaché, le plus souvent, qu'à le faire parler en homme. Mais je m'occupe de cette faute, tandis qu'il en est peut-être de bien plus importantes dans la totalité de l'ouvrage. (1)

---

(1) On sent qu'il n'est nullement question ici de fautes typographiques. Quant à celles-ci, je dois ce témoignage d'estime au prote qui a surveillé cet ouvrage, qu'elles y sont en petit nombre. Il en est une cependant dont je dois dire un mot, parce qu'elle présente un contre-sens; je veux parler du nom de *Collatin* qui, dans la lettre sur l'art dramatique, s'est glissé, je ne sais comment, à la place du nom de *Valérius* : c'est donc Valérius qu'il faut lire.

LETTRES D'UN MAMELUCK.

LETTRE Ire

Giésid, Mameluck, à son ami Giafar.

O Giafar ! je t'ai promis à mon départ de t'écrire ; mais tout ce que je vois est si nouveau pour moi, tous les objets s'offrent encore si confusément à mon imagination, tout ce peuple dont je me vois entouré est si bizarre, si mobile, si volage, que je ne sais par où commencer.

Nous voilà donc à Paris ! Ces Français appellent cela une ville. Pour moi, en y arrivant, je crus entrer dans une vaste carrière. Les maisons s'élèvent tellement dans les nues, que l'on

pourrait presque dire que cette ville a autant en hauteur qu'en superficie; la distance entre l'habitant du rez-de-chaussée et celui des mansardes est si grande, qu'ils ne peuvent communiquer ensemble sans se résoudre à entreprendre un voyage; et tant de nations diverses occupent les étages qui les séparent, qu'il serait peut-être prudent de prendre un passeport pour monter un escalier.

Ils prétendent que leur Paris a dix lieues de circonférence; et comme toutes leurs maisons ont à peu près sept étages, voilà, comme tu vois, sept villes de dix lieues de tour, superposées les unes sur les autres : mais comme tous les habitans de ces sept villes sont nécessairement obligés de descendre dans les rues pour leurs affaires, et qu'à cet égard la différence est de sept à une, tu concevras facilement quel tumulte, quelle confusion, quels engorgemens la foule y fait régner sans cesse. Les Français ne marchent pas; ils courent. Pour moi, je crois que l'on ne fit les rues si étroites que pour les corriger de ce défaut; mais vainement : les chevaux, les chars, les carrosses, les cabriolets, les bouchers, les porteurs d'eau, les hussards, les piétons, tout cela court à perdre haleine; ils se heurtent, se poussent, s'ac-

crochent, se renversent, se relèvent, se menacent, et reprennent leur course comme si de rien n'était. Ici les ânes seuls marchent gravement; ce n'est pas que de tems en tems on ne veuille à coups de fouet les mettre à la mode : peu leur importe; ils n'en vont pas plus vîte : partout les ânes ont du caractère.

A Paris, les étages des maisons sont en général l'indication assez exacte des différentes conditions de la société : les marchands occupent le bas; les gens riches le premier; les gens aisés le second; les salariés le troisième; les ouvriers le quatrième; les pauvres les étages supérieurs. Je ne sais si un philosophe présida à cette division, mais chaque maison de Paris offre une allégorie assez piquante des métamorphoses qu'éprouvent communément ici les familles dans une période de quelques générations. L'aïeul commence la fortune de sa race par l'industrie, le commerce, les métiers, etc. : voilà l'habitant du rez-de-chaussée. Ses fils s'abandonnent à l'oisiveté, au luxe, aux dépenses immodérées : voilà le premier étage. Les petits-fils ont les mêmes goûts, et moins de moyens; ils ne sont qu'aisés, et veulent paraître riches, et le reste de la for-

tune se dissipe : voilà le second. Leurs enfans, sans héritage, sont obligés de vendre à autrui leur tems, leurs services, leurs talens, vivent sans rien amasser, et meurent sans rien laisser : voilà le troisième. Leurs successeurs, sans patrimoine, et souvent sans génie, fondent leur existence sur leurs forces physiques ; ils se font ouvriers : et voilà le quatrième. Leurs fils, dès leur enfance, livrés à eux-mêmes, sans ressources, sans éducation, sans connaissances, et conséquemment sans énergie et sans courage, végètent dans la pauvreté, et périssent dans la misère : voilà le cinquième. Jusqu'à ce qu'il plaise à la nature de douer de quelque intelligence un habitant du sixième, il redescend au rez-de-chaussée, et fait recommencer à sa race les degrés de l'échelle. Si l'homme daignait y prendre garde, ce serait une belle leçon pour lui que la disposition d'une maison de Paris : il verrait que, hors du travail, il est la victime du luxe, de la paresse, de la prodigalité, de l'esclavage, de l'abandon, de l'indigence et de l'ignorance.

Tu croiras difficilement que, dans cette énorme multitude de maisons, si l'on a affaire à quelqu'un dont on ignore l'adresse, il soit plus facile de parvenir à découvrir celle du pauvre

que celle du riche. Si c'est le pauvre que vous cherchiez, et que, par aventure, vous rencontriez quelqu'un qui le connaisse, point de difficulté; il vous indique son quartier, sa rue, sa maison : vous allez, vous arrivez, vous le trouvez, et tout est dit. Mais celui que vous voulez voir est-il riche? tous ceux à qui vous vous en informerez se diront ses amis : il demeure là, dira l'un. Non, c'est ailleurs, dira l'autre; c'est dans telle rue, sur tel quai, à telle barrière. Et voilà Paris devenu pour vous un labyrinthe. Remarque bien que cet homme dont il est question peut-être ne l'ont-ils jamais vu; mais leur mémoire est une tablette sur laquelle l'orgueil et la fraude gravent le nom d'un homme riche : les uns s'en servent au besoin pour usurper votre considération; et les autres votre confiance. Le nom d'un homme puissant est un effet de commerce pour les intrigans : le grand art est de l'agioter à propos. Enfin vous rencontrez quelqu'un qui vous dit : Vous cherchez un tel? Il a une maison dans tel faubourg. On y court, on le demande : on ne le connaît pas. — Mais on m'a dit que c'était ici sa maison. — Il est vrai; mais il n'y demeure pas. Vous parcourez de la sorte dix maisons : toutes sont à lui; mais vous

ne le trouvez dans aucune. Cet usage me parut d'abord assez singulier : dix ou douze maisons pour un seul individu! Quoi qu'il fasse, cependant, il ne peut tout au plus habiter qu'une chambre. A quoi bon, disais-je à un Français dont j'ai gagné l'amitié, tant de maisons pour les laisser vides?—Comment, vides! —Sans doute, puisqu'il ne peut être que dans une. — Qu'importe; elles sont peuplées depuis la cave jusqu'au grenier. — Ah! j'entends; ce sont ses parens qu'il y loge. — Y pensez-vous? ses parens sont plus riches que lui. Oh, que non; il est bien plus sage que cela. — Ah! mille fois pardon : étranger, j'ai peu de connaissance de vos mœurs; mais je vous comprends maintenant : il a beaucoup de maisons, c'est pour loger beaucoup d'infortunés. — Des infortunés! peste! quels infortunés! il n'est pas une seule famille qui ne lui paie au moins mille écus pour loger dans une de ses maisons. O Giafar! je restai stupéfait. Tu le vois, ils ont mis à l'encan la plus sainte des vertus; ils ont fait une ferme de l'hospitalité! et ils se moquent des Arabes!

LETTRE II.

Le même au même.

La première fois que je parus dans la rue, ils accoururent, ils s'attroupèrent, ils m'entourèrent. C'est le Mameluck! voilà le Mameluck! voyez le Mameluck! J'écoutai bien : je n'entendis pas un seul dire : c'est un homme. J'étais honteux, non pas pour moi; mais cela me gênait : je crus que leur curiosité me poursuivrait long-tems, et je voulus rentrer. Je ne les connaissais guère! un *tam tam* se fait entendre; la foule me quitte, et court vingt pas plus loin. Qu'était-ce? un saltimbanque qui faisait danser des chiens. Je leur entendis dire : Voilà les chiens! voyez les chiens! comme ils avaient dit : voilà le Mameluck.

Si les hommes ici sont un peu fous, leurs femmes et la raison ne sont pas toujours parfaitement d'accord; mais elles sont jolies, et les grelots de Momus ne déparent point les

Grâces. La veille de mon arrivée, elles étaient toutes habillées comme on l'était il y a trois mille ans : les rues étaient remplies de Zénobies, de Cléopâtres, de Sapho, de Cornélies : chaque marchande de modes aurait jouté contre Caylus et Montfauçon. J'arrive : soudain elles sont à la mameluck, et les bibliothèques n'ont plus assez de Norden ni de Volney. Mais comme ces dames n'ont jamais vu de femmes mameluck, et que je suis la poupée qui sert de patron à cette nouvelle folie, les voilà toutes sans y penser en habit d'homme.

Le grand prophète avait à coup sûr savouré un peu trop de schiras quand il pesa mes destinées. Qui m'eût dit, quand je reposais tranquillement à tes côtés, sur ces bords que le Nil arrose de son onde opulente, qu'un jour je serais transporté à mille lieues de toi, que mon turban ornerait la tête de toutes les odalisques de Paris, et que je deviendrais le sujet d'un vaudeville ? Tu ne sais pas ce que c'est qu'un vaudeville ? et comme tu n'as point d'idée de leurs théâtres, tu me comprendras difficilement. Ces théâtres un jour je te les ferai connaître. En attendant, sache qu'un vaudeville est une espèce de mi-

niature au pastel, dont les couleurs ne durent souvent qu'un jour : un mois d'existence, c'est l'éternité. Tous les personnages de ces petits tableaux sont mouvans : ils vont, viennent, entrent, sortent; le tout, assez souvent, sans trop savoir pourquoi. Des toiles peintes et découpées forment le paysage; ce sont tantôt des bois, tantôt des jardins, des palais, des chambres, des chaumières; et comme les peintres de ces tableaux n'ont pas, à ce qu'il paraît, une très-grande connaissance de la perspective, il arrive quelquefois que les personnages sont plus grands que les maisons, ce qui n'est pas le moins comique de ce spectacle. Des lampes éclairent cette petite lanterne magique. Les figures de ces tableaux changent non seulement tous les jours, mais encore trois ou quatre fois dans une soirée. Elles ne parlent qu'en chantant. Tristes ou gais, sages ou fous, vieux ou jeunes, une chanson, voilà leur esprit, leur douleur, leur gaîté. Ces figures représentent tantôt leurs grands hommes, tantôt ceux qu'ils veulent tourner en ridicule : ils font chanter Voltaire, Malesherbes, Patru; que sais-je? quelque jour ils feront chanter Massillon, Pascal et Montesquieu.

Leur tour viendra, et le mien est passé : car, ainsi que Racine et les éléphans, j'ai reçu un petit hommage du petit Vaudeville. Moi, pauvre Mameluck, qui sais à peine prononcer deux mots de leur langue, ils m'ont fait parler français tant bien que mal ! Par conséquent ils m'ont fait dire ce que je n'ai jamais dit. Leur langue je la saurai bientôt, je l'espère ; je commence à la lire et à l'entendre : je l'étudie en lisant leur histoire. Elle est curieuse cette histoire ; je t'en parlerai plus d'une fois.

LETTRE III.

Le même au même.

Ce peuple se vante d'être le plus industrieux des peuples du globe, et il a raison. Il ne parle que de son industrie, des progrès de son industrie, des fruits de son industrie : hé bien ! qu'une place soit à donner, même médiocre, grande rumeur ! vous croiriez qu'il n'a ressource d'existence aucune. Qui nommera-t-on ? qui est nommé ? est-ce toi ? est-ce moi ? est-ce lui ? Telles sont les conversations, les questions habituelles. Je n'y conçois rien : est-ce donc que les places feraient aussi chez eux partie de l'industrie ?

En général, ce peuple est singulier : depuis que je l'examine, je m'aperçois que, pour lui, espérer c'est jouir. Il ne dit jamais je suis bien, mais je serai bien. Pourquoi vous privez-vous de tel plaisir, de telle occupation, de telle société ? demandais-je un jour à l'un de leurs dévots. — C'est pour être heureux

après ma mort. Interrogez ensuite un de leurs incrédules, et demandez-lui pourquoi il ne consent à aucunes privations. — C'est que je veux être heureux avant ma mort. Que t'en semble ? Espérer être heureux avant ou après la mort, la folie n'est-elle pas la même? L'avenir est toujours pour eux un palais de fées : l'ont-ils atteint, ce n'est plus qu'une masure. La nuit pour le Français n'est pas le tems des songes ; c'est le jour. Si vous souriez de cette manie, ils vous diront que l'espoir est un bonheur. Fort bien ; mais c'est le bonheur des malheureux.

Aussi est-ce le peuple par excellence pour les projets ; car les projets sont les fils aînés de l'espérance. Ils font tous ici des incursions dans la postérité, à peu près comme nos Arabes en font dans le désert. Ceux-ci rencontrent des caravanes, et les pillent : les caravanes que les Français dévalisent sont les projets de leurs semblables ; ils les heurtent, les renversent, les dispersent, s'enrichissent même par fois de leurs dépouilles, jusqu'à ce que d'autres leur rendent la pareille. Voilà pourquoi chez eux, sur vingt projets qu'ils conçoivent, à peine en réussit-il un seul.

Cette vérité est écrite sur tous leurs monu-

mens : ils respirent un air de grandeur, mais il en est peu qui soient terminés. Sais-tu pourquoi ? C'est qu'une espérance les fit entreprendre, et qu'une espérance d'un autre genre les fit interrompre : et comme leurs espérances, par une originale bizarrerie, prennent toujours la nuance des objets présens, et jamais celle des objets dont ils sont privés, ce qui devrait être pourtant, il arrive que la mode, ou les circonstances, ou le tems effaçant ces objets pour leur en substituer de nouveaux, un même genre d'espérances ne se reproduit jamais à leur imagination, et que rien, par conséquent, ne les ramène sur un travail interrompu pour les déterminer à l'achever.

Ils aiment le mot IMMORTALITÉ. Cela doit être : l'idée vague et indéfinie qu'il fait naître se rattache fort bien à leur goût pour l'espérance. Vous montrent-ils un de leurs palais, un de leurs portiques, ils vous disent : Admirez ! cela est immortel. Regardez le revers : que trouvez-vous souvent ? des ruines. Que dirais-tu, Giafar, d'un fou qui graverait IMMORTALITÉ sur le marbre d'un tombeau ? Tu soulèverais la pierre, n'est-il pas vrai ? et tu lui dirais : Regarde.

Plus je vois ces Français, plus ils m'éton-

nent : quand on vit avec eux, on est forcé de les aimer ; mais par fois on se demande par quelle raison on les aime. Ils sont gracieux, affables, prévenans : abordez-les, ils vous caressent ; quittez-les, ils vous oublient. Tant mieux, peut-être ; car pour être l'ami de prédilection d'un Français, il faudrait tous les jours faire connaissance avec lui. Sont-ils bons ? sont-ils méchans ? C'est un problême : ni l'un ni l'autre, peut-être. Leur amitié est un phosphore ; leur haine une épigramme. Gais, folâtres, volages à l'excès, ils font toujours le contraire de ce qu'ils disent. Ils s'accommodent de tout, et ne sont jamais contens de rien : rire et plainte sont pour eux synonymes. Comme leur chagrin est sans gravité, leurs consolations sont sans éloquence : ils dépensent leurs douleurs comme leurs richesses, sans songer au lendemain.

Dans l'homme français il y a toujours deux hommes ; l'homme parlant et l'homme agissant ; et ces deux hommes ne se consultent jamais. L'homme parleur s'attendrit souvent ; l'homme acteur très-rarement : le parleur passera six mois à faire un traité sur la bienfaisance ; et l'acteur froissera chaque jour l'infortuné sans lever les yeux sur lui. Le

parleur et l'acteur sont pourtant le même être. La sensibilité de beaucoup de Français a une logique toute particulière : ils ont toujours l'air de dire : *Je m'attendris ; que d'autres soulagent.*

J'étais avec un Français : un pauvre l'implore ; il lui donne quelque monnaie. Pauvre malheureux ! me dit-il, que je le plains ! cela meurt de faim. Cent pas plus loin un homme descend d'un char magnifique : il aborde mon Français, et l'implore aussi. Le Français se fouille avec empressement, et lui donne vingt-cinq pièces d'or. Quand nous fûmes seuls : Qu'il est heureux ! me dit-il ; fortune immense, tout à souhait ; il acheterait Paris. La tête vous tourne, lui répondis-je ; c'est au pauvre qu'il fallait donner les pièces d'or, et la monnaie au riche. Il éclata de rire, et me dit : Tais-toi ; tu ne m'entends pas, Mameluck.

Tant mieux pour moi, me dis-je tout bas. Bonsoir, Giafar.

LETTRE IV.

Le même au même.

Le printems commence. Ils sont bizarres ces Français! à les entendre, ils touchent à la fin de la saison des plaisirs. La fin des plaisirs! et la nature se réveille!

Chez eux plaisir est un mot; amusement un projet; joie une agitation; jouissance un changement, et distraction le but unique.

Depuis que leur langue m'est familière, j'ai lu leur histoire, et maintenant je la connais. Depuis quinze cents ans c'est de toutes les nations la plus fertile en grands hommes dans tous les genres. Hé bien! telle est la frivolité du Français, qu'il semble n'avoir d'autre soin que de se distraire du souvenir qu'il est homme : tu croirais qu'ainsi la décadence, à la longue, deviendra totale? Erreur : la destinée est plus forte que la mode, et les choses iront leur train.

Cette nation offre un phénomène historique bien singulier, qu'elle ne voit pas, dont elle ne se doute même pas : il m'a tellement frappé, il m'est si visiblement démontré, que j'en ferai, dans la suite, le sujet particulier d'une lettre. Maintenant je me contenterai de te l'indiquer.

Dans ces contrées, les peuples indigènes se nommaient les GAULOIS : leur origine est de la plus haute antiquité. Qui la connaît ? personne. Il y a quinze siècles qu'un peuple conquérant vint s'incorporer avec eux : il se nommait les FRANCS. Même bravoure, mais non pas mêmes mœurs. Ils croient qu'ils se sont mêlés, que toutes les nuances ont disparu. Cela n'est pas : ce sont deux fleuves; ils ont coulé dans le même lit, à travers les âges, sans se confondre. Pendant douze années qu'ils viennent d'employer à leur moderne révolution, mille évènemens leur paraissent une énigme. Ils sont aveugles : qu'ils regardent; le mot est là : les FRANCS, toujours âpres, toujours indomptés, toujours licencieux; les GAULOIS, toujours frivoles, toujours inconstans, toujours superstitieux; et les uns et les autres, toujours terribles à la guerre. Voilà tout le mystère.

Qui donc parviendra à les confondre? Ce

qui n'a point existé pendant quinze cents ans, des institutions capables d'adoucir les uns, et fixer les autres. Le mélange ne s'est point défait; et je t'expliquerai ailleurs pourquoi.

Mais, diras-tu, leur monarchie a duré si long-tems : il est vrai; mais il ne suffit pas qu'un homme tienne entre ses mains les rênes de vingt états, si l'on veut, pour que le caractère des nations s'efface. Tous traînent le char; mais l'un ronge le frein, l'autre le porte. Les Espagnols ne sont pas devenus Germains pour avoir été régis par Charles-Quint. Il faut aux Francs la liberté; il faut des dieux aux Gaulois : donnez des dieux aux uns, une liberté raisonnable aux autres, l'agriculture à tous : elle est le lien de tous les hommes : pour fondre ensemble les nations, un seul épi en fait plus que les lois. Le travail, voilà le principe; bondance, voilà la politique; le bonheur, voilà l'alliance : les lumières et les arts feront le reste; et l'avenir sera l'océan où disparaîtra pour jamais la teinte des deux fleuves.

Cette fusion est commencée, mais seulement depuis la révolution, et je te le prouverai un jour; mais la nuance se fait encore sentir. S'agit-il de commotion, viennent les Francs : de jeux, de spectacles, de modes,

d'inconstance, de légèreté, ce sont les Gaulois : d'héroïsme, tous les deux.

Les Français ne ressemblent point aux autres hommes : entourez un Français de ce qu'il appelle les douceurs, les charmes, les voluptés de la vie, ce ne sera presque toujours qu'un être ordinaire : environnez-le d'obstacles, qu'il éprouve des contrariétés, qu'il connaisse une seule fois l'adversité, il est rare qu'il ne devienne un homme sublime. Que de peuples ont péri parce qu'ils ne furent qu'orgueilleux dans l'infortune, et féroces dans les succès! Le Français seul sait être grand dans les revers, et magnanime dans les triomphes : il y a de l'or en lui, mais il faut le creuset.

Difficile à gouverner dès qu'on l'abandonne à son caractère malin, on le subjugue par des spectacles. Aussi, prends bien garde que dans les grands mouvemens politiques les chefs des factions ne laissent jamais les spectacles ouverts : il ne faut pas de jeux, disent-ils, dans les dangers de la patrie. Ne les en crois pas; ce sont les intérêts de leurs drapeaux qui les occupent : ils seraient bientôt solitaires si les spectacles n'étaient suspendus. Les spectacles! ils en sont avides, le peuple

surtout : tous le contentent. Quelle mine à exploiter si l'on voulait le rendre meilleur ! Les hommes de *bon ton*, pour me servir d'une expression qui leur est familière, sont en cela peuple tout comme le peuple ; ils leur faut des spectacles : cela tient au caractère national. Il est du *bon ton* d'y courir chaque jour, et du *bon ton* d'y trouver tout mauvais. Selon eux, dans les ouvrages de leurs auteurs vivans tout est pitoyable, et dans ceux des morts tout est sublime. Crois-tu qu'ils raisonnent ainsi par délicatesse de goût ? Nullement ; c'est par une petite jactance qu'ils se lèguent de père en fils : sur mille d'entre eux, il ne s'en trouverait peut-être pas cent capables d'arranger seulement un vers comme le plus médiocre de leurs gens de lettres. Ils sentent bien cette insuffisance : ils s'en vengent par un petit dédain apparent ; et, en ce genre, pour déguiser leur nullité, ils jugent à tort et à travers de ce qu'ils entendent ou n'entendent pas, et feignent sans cesse de regretter ce qu'ils n'ont plus, pour faire croire qu'ils se connaissent à ce qu'ils ont. Ainsi leurs aïeux glosaient sur Corneille, Racine et Molière, en regrettant Duryer et Tabarin ; ainsi leurs pères sifflaient Crébillon,

Voltaire, Regnard et Destouches, en regrettant Racine et Corneille ; ainsi ceux d'aujourd'hui sifflent tels et tels, en regrettant tels morts illustres, et il en sera de même jusqu'à la consommation des siècles, s'il existe encore des Français. Tout cela est misérable ; et sans leurs journaux ils s'en corrigeraient peut-être, mais leurs journaux, pour se rendre nécessaires, ont soin de les entretenir dans cette espèce de forfanterie et d'ignardise. Tu ne sais pas ce que c'est que leurs journaux ? Je te l'apprendrai dans la suite : de toutes les institutions de l'ignorance, c'est bien la plus extraordinaire ; ce sont des pierres qu'elle a jetées sur le chemin de l'instruction pour la retarder dans sa marche. Au reste, tant que leurs petits jugemens littéraires n'ont d'autre caractère que leur présomption héréditaire, ils ne sont que risibles ; mais quand l'esprit de parti s'en mêle, ce qui ne manque jamais d'arriver dans les révolutions, c'est autre chose ; ce qui n'était qu'un ridicule devient une noirceur : ce n'est plus l'ouvrage qu'ils jugent ; c'est l'opinion politique : ils ne sont plus censeurs ; ils sont proscripteurs. Ce n'est plus du goût dont ils s'inquiètent, ce n'est plus de la critique dont ils s'arment ; c'est l'atroce méchanceté qu'ils

écoutent : que l'ouvrage soit bon ou mauvais, ils veulent également sa chûte, non pas simplement pour humilier l'auteur, mais pour le réduire à la misère, pour ravir le pain à sa femme et à ses enfans, pour charger la faim, la soif et les douleurs de creuser le tombeau de toute une famille. Et ne crois pas que j'exagère ; je l'ai vu : j'ai vu un vieillard dont on estima vingt ans les talens ; ses opinions politiques n'avaient pas été celles de quelques feuillistes : il donna une pièce non inférieure à ses aînées. Ils savaient que son aisance dépendait de son succès ; ils le savaient, et s'unirent pour l'accabler. Ils voulaient sa perte : ils la préparèrent par le faux goût ; ils l'obtinrent par la cabale, et la consommèrent par l'outrage. La loi condamne les incendiaires : que font de moins les feuillistes de cette trempe ? ne brûlent-ils pas les moissons ? Le public se contente de dire : ils sont méchans. Belle punition ! Ils seraient bien fâchés de n'être pas méchans ; s'ils ne l'étaient pas, que seraient-ils ?

Dans leur fureur pour les spectacles, les Français ne se contentent pas toujours d'être simples spectateurs, il en est encore où ils sont tous acteurs ; tel le carnaval, par

exemple. C'est là que la folie va jusqu'à la démence : ils se revêtent d'habits grotesques ; les sexes troquent leurs parures ; ils parodient les mythologies, les cultes, les nations, les magistratures, les professions, les animaux mêmes ; ils se couvrent d'un faux visage de cire ou de carton, et les voilà lancés. Cette saturnale dure à peu près quinze jours. Rien de plus singulier que l'extrême agitation de tous ces visages immobiles : tout est action dans des hommes dont la figure a l'inaction de la mort. Cela ressemble assez à la danse d'Holbein : taille, démarche, gestes, habitudes, son de voix, tout est déguisé. Ils s'affublent de toutes les livrées de la dissimulation et du mensonge, pour avoir, prétendent-ils, le droit de se dire réciproquement toutes les vérités : mais quelles vérités peuvent sortir de la bouche d'un homme dont le grand art est de mentir sur lui-même aux yeux de tous ceux qu'il aborde? De telles vérités ressemblent bien à des perfidies. Aussi, dans ces jours d'ivresse publique, le plus habile, le plus triomphant, le plus heureux, surtout, est-il celui dont la langue acérée, dont le babil indiscret ont fait le plus de blessures. Pendant ces heures de frénésie générale, les rues, les

places publiques, les maisons, les théâtres, les bals sont autant de foires où se fait un continuel échange de malignités, de médisances, de calomnies et de scélératesses : et quand ils ont ainsi frotté leurs réputations les unes contre les autres, qu'ils les ont bien froissées, bien déchirées, ils croient avoir rendu un grand service à la société. C'est à peu près comme si l'on disait à un volcan : que fais-tu là ? et qu'il répondît : j'organise.

LETTRE V.

Le même au même.

PARLONS de leurs vertus : ils en ont une que l'on ne remarque pas assez, et que l'on n'estime pas ce qu'elle vaut ; c'est qu'en général ils ne font jamais le mal avec réflexion. Pour m'entendre, observe qu'il est rare que l'homme enclin à faire le mal de dessein prémédité le répare. Les Français ne sont pas méchans ; ils ne sont que malins.

L'abeille pique une main indiscrète quand elle lui dispute la fleur sur laquelle elle se repose ; mais le baume que l'on étendra sur la blessure se composera du miel et de la cire que, l'instant d'après, aura prodigués l'abeille sans rancune. Le frelon blesse aussi ; mais qu'offre-t-il pour la cure ? Rien. Le Français est l'abeille : beaucoup de peuples sont le frelon.

Ils sont bons ces Français ! je commence

à m'en convaincre : ils ont donc beaucoup de vertus ; car c'est la mère de la famille que la bonté. Quel dommage que les systêmes et les préjugés les paralysent quelquefois !

Les Français sont d'excellens pères dans l'ordre de la nature ; ce sont des pères détestables dans l'ordre social : ils n'ont de joie que dans leurs enfans ; ils les chérissent, les caressent, les embrassent à toute heure : ils ne les approchent qu'avec le sentiment dans les yeux ; ils ne les quittent qu'avec les larmes sur la paupière. Jusque là tout est bien : mais chaque père suspend la liste de ses propres travers au chevet du berceau de son fils, et lui dit : Voilà l'itinéraire de ta vie. Que d'égoïsme ici dans l'amour paternel ! que de présomption dans l'autorité paternelle ! que d'absurdes théories dans l'éducation paternelle ! Ecoutez-les raisonner : ne les croirait-on pas les pères de l'ame comme du corps ? Hommes sans mémoire ! ils oublient que l'ame n'a point de famille !

Leurs moralistes leur répètent sans cesse : Formez l'ame de vos enfans. *Loquaces prédicans !* que reste-t-il à former dans ce que Dieu forma ? Un diamant en brillera-t-il davantage si vous lui mettez une enveloppe d'argile ?

Quelle pitié ! ou taisez vos dogmes, ou taisez vos conseils. Ne dites point à vos enfans : faites ceci, faites cela ; mais ne faites devant eux que ce qui est bon, que ce qui est juste, que ce qui est touchant : conduisez-vous ainsi, non pour l'orgueilleuse et vaine prétention de former leur ame, mais par respect pour la présence de cette émanation divine devant laquelle vous agissez. Quand je leur dis ces vérités, ô Giafar ! légers comme l'oiseau, ils s'envolent, et fredonnent.

Ils ont confiance à l'amitié ; mais croient-ils aux amis ? Je ne sais : rarement voit-on ici deux hommes tête à tête ; car les dialogues d'affaires ne sont pas à mes yeux des tête à tête. Un Français dit souvent : quand serai-je riche, pour jouir du bonheur de rassembler mes amis ? Le malheureux ! il n'en a donc pas.

Au reste, quand ils sont riches, qu'appellent-ils rassembler leurs amis ? L'homme est ici solitaire jusqu'à cinq heures du soir, ou bien il s'est occupé d'objets bien étrangers à l'amitié. Cinq heures sonnent : les portes de l'hôtel s'ouvrent, et les chars bruyans pénètrent dans la cour. Les trois quarts de ces amis qu'il rassemble se voient pour la première fois : ils

pensent bien moins à lui qu'aux figures nouvelles qu'ils aperçoivent. Les femmes se passent en revue, se critiquent de l'œil, et se caressent des lèvres. Les hommes s'examinent, se toisent, et se taisent. On se cherche une connaissance dans la foule, pour ne pas s'ennuyer chez son ami. On sert : on est à table : tout est brillant, tout est splendide. Qu'ils soient francs, et demandez-leur alors quel est l'objet secret de leur plus vif attachement : l'homme aux amis vous répondra : C'est mon cuisinier, mon maître d'hôtel, et l'orfèvre qui cisela ma vaisselle ;—et le convive : C'est le laquais diligent qui me sert de ce vin délicieux. L'on a dîné : la médisance promène un instant ses phrases laconiques autour du cercle. Bientôt l'ennui vient en bâillant attacher des ailes à tous ces sylphes. Ils sortent ; ils sont sortis. Et voilà la journée de l'amitié française. J'ai bien examiné ces dîners, ô Giafar ! quel que fût le nombre de ces prétendus amis, je n'ai jamais vu que deux personnages à table, l'orgueil et l'indifférence.

Ne va pas cependant les juger insensibles. Ce qu'ils appellent l'usage et le bon ton sont pour eux des tyrans qu'il leur faut adorer : la fausse opinion qu'ils se sont faite de l'em-

ploi des richesses veut que l'homme qui les possède *reçoive du monde :* c'est leur expression. Il n'ignore pas que le seul tourbillon de la mode conduit *ce monde* chez lui : s'il donne à ces hommes le nom d'amis, il est plus à plaindre qu'à blâmer. Il cherche du moins, par le mensonge du sentiment, à se dérober au dégoût de l'indifférence, et, si j'ose m'exprimer ainsi, il substitue pour solder les besoins de son cœur la monnaie de l'imagination aux trésors de la sensibilité.

Ils ont une sorte de ténacité dans les attachemens de leur enfance ou de leur jeunesse : ils retrouvent avec joie les compagnons de leurs études, les camarades qu'ils se firent dans les camps, les hommes de leur âge que les circonstances, les lieux, les convenances associèrent à leur destinée dans le matin de leur vie. Mais ce n'est pas là tout à fait ce que l'on peut appeler amitié; c'est réminiscence agréable. Cette vue leur retrace les plaisirs qu'ils ont goûtés; elle les reporte sur leurs jouissances : c'est par amour pour eux-mêmes qu'ils cultivent avec soin leurs premières liaisons. Te rappelles-tu, leur disent-ils, quels étaient alors les agrémens de ma figure, ce prix

que je remportai, ces éloges que je reçus de mes maîtres, mon adresse dans nos jeux, ce combat où je fus vainqueur, cette femme à qui je sus plaire? Ils leur disent rarement: Te souvient-il de notre douce union, de nos épanchemens, de notre accord si doux, de nos services mutuels, du bien que nous fîmes ensemble? Quand ces hommes se rencontrent, ô Giafar! ils ne disent jamais nous; c'est toujours moi.

A les entendre, il semblerait qu'ils aiment beaucoup les morts célèbres. Non pas: gais par caractère, ils sont nés pour l'épigramme. Quelle différence mettent-ils entre l'homme vivant et l'homme au tombeau? Tant qu'un homme célèbre respire, ils le critiquent tout haut, et l'admirent tout bas: est-il mort, ils le persifflent tout bas, et le vantent tout haut. Parlons vrai: il est une sorte de probité fière dans cette conduite; si leurs épigrammes sur les morts ressemblent à des confidences, c'est qu'ils sont assez généreux pour sentir que ces morts ne peuvent plus répondre ni se défendre. Ils ont cependant une sorte de timidité dans leurs petites malices: il m'a fallu du tems pour deviner pourquoi ils desirent toujours avec tant d'ardeur que l'on érige

des statues aux hommes célèbres quand ils sont morts ; c'est que tant qu'ils vécurent, beaucoup d'entr'eux n'osaient les regarder en face. Bonsoir.

LETTRE VII.

Le même au même.

Qu'elle soit bénie ta lettre ! qu'il soit béni l'Eternel, qui, du sein de sa gloire, aveillé sur les jours d'Achmed, a fermé sous ses pas les abymes des mers, et n'a pas permis que cette lettre chérie s'engloutît avec lui dans les flots soulevés par les tempêtes ! Sois béni toi-même, ô mon Giafar ! pour m'avoir appris que mon père est heureux ! Oh ! comme le bonheur d'un père adoucit le sommeil, embellit l'aurore, accroît les délices du jour ! Depuis mon départ, toutes les fois que l'airain annonçait au monde les pas gigantesques du tems, je me disais : Que fait mon père ? Je le disais quand l'étoile du soir m'appelait au repos : sans doute je le disais encore en dormant, car au lever du soleil ces mots échappés à mes lèvres frappaient mon oreille engourdie : elle n'entendait pas encore le ramage des oiseaux, et déjà elle avait

redit à mon cœur attentif : Que fait mon père? Mais hier, ô Giafar ! je me suis dit : Mon père est heureux ! Cela est, puisque Giafar le dit. J'ai bien moins dormi, mais j'ai bien mieux dormi ! Les longs sommeils ne sont que pour l'infortune : les cœurs heureux voudraient toujours veiller. Oh ! que Mahomet conserve ces Français généreux dont la main a garanti mon père de la misère, dont les bienfaits permettent à sa vieillesse de goûter le repos ! Je vois d'ici la place où il se promène, je vois le palmier dont l'ombre sacrée garantit sa tête auguste des rayons du soleil ; les eaux du Calis roulent à ses pieds : un sourire vient d'adoucir l'austérité de cette barbe aussi blanche que les sables des déserts ; et ce sourire salue l'abondance promise par les ondes du Nil, de ce fleuve qui, semblable à mon père, est étranger au mensonge. Il est grand parmi les fleuves notre Nil ! Quel poëte oserait le comparer aux grands de la terre? Il refuse quelquefois ses bienfaits, mais quand il les promet, il ne trompe jamais. Souviens-toi, me disait mon père, de la leçon qu'il donne aux humains.

Il veut me rejoindre, me dis-tu. Oh ! s'il est ainsi, Giafar, ne l'abandonne pas ; ne

souffre point que ce vieillard s'expose seul aux caprices des flots. Il n'est que toi dans l'univers à qui j'osasse confier mon père : qui, loin de moi, sur un vaisseau étranger, soutiendrait son corps appesanti contre l'agitation des vagues? quels yeux appelleraient le calme autour de sa couche nocturne? quelles mains présenteraient la coupe à ses lèvres altérées ? quelle voix se mêlerait à la sienne pour invoquer sur lui les faveurs du dieu des Mamelucks? Et si l'orage, ô Giafar ! allait gronder sur son front vénérable, si les vents courroucés heurtaient contre les rocs la frêle nef qui porterait mon père, si le bruyant et funèbre appareil des naufrages se déployait autour de lui, s'il n'avait plus, entre la tombe et sa vieillesse, que la perfide et mobile surface de l'écume des mers, qui lui prêterait l'appui d'un corps audacieux de force et de jeunesse? qui d'un bras vigoureux le guiderait sur l'humide élément, et saurait lui frayer encore sur la cime des vagues le sentier de la vie? Voudrais-tu qu'à cette heure suprême ce vieillard s'écriât : J'allais chercher mon fils : mon fils avait un ami ; il m'a laissé seul, et je meurs solitaire entre la terre où mon fils m'at-

tend, et la terre où son ami m'oublie! O Giafar! tu ne le souffriras pas!

Que ce peuple au milieu duquel je me trouve transporté, que ces hommes avec qui je vis maintenant vantent leurs lois, leur puissance, leur grandeur, leur esprit, leur commerce, leurs arts : ils sont moins riches que nous; ils ne connaissent pas si bien la piété filiale. Combien de fois t'ai-je vu quitter ta jeune Aski pour voler vers ta mère! Ma mère m'attend, disais-tu; et la flèche eût été moins rapide. Tu lisais dans ses yeux, et ses desirs étaient à peine formés, qu'ils étaient exaucés. L'austère commandement n'est jamais sorti de sa bouche : ton oreille est vierge des ordres d'une mère; mais que de fois fut-elle honorée par l'expression, par le langage de sa reconnaissance! Ici, mon ami, ils caressent leurs enfans au berceau : une mère est-elle jeune, sa coquetterie est flattée; un fils qu'elle allaite, relève sa beauté : est-elle âgée, c'est encore coquetterie; l'orgueil de la fécondité succède à l'orgueil des appas. C'est moins par tendresse que par vanité qu'elles sont jalouses d'être mères : la naissance d'un enfant atteste la puissance de leurs charmes sur leurs époux. Quant aux pères, c'est autre chose; mais ce n'est pas non

plus la nature : ils ne voient trop souvent dans leurs fils que la perpétuité de leurs charges, de leurs honneurs. Ce n'est pas un fils qui leur est né, mais un prétexte heureux d'invoquer les faveurs, les emplois, les richesses : père de famille est la phrase banale de l'ambition comme de la misère. Qu'arrive-t-il ? c'est que cette éternelle prodigalité d'une expression presque toujours factice dessèche la sensibilité de ceux qui gouvernent; que, trouvant des pères de famille partout, ils n'en voient plus nulle part ; que la paternité, qui dans un état doit, avant tout, être honorée, n'éprouve plus qu'indifférence, et que l'homme dont le cœur a conservé les sentimens de la nature est repoussé avec la même indifférence que l'ambitieux qui les suppose pour parvenir, ou le pauvre qui les affiche pour intéresser.

Je passe auprès d'un palais : un vieillard était à la porte ; des haillons le couvraient à peine. Mameluck, me dit-il, viens au secours d'un pauvre père de famille. Quoi ! Mahomet ! m'écriai-je, il n'est qu'un mur entre les trésors et lui, et sa voix ne l'a pas percé ! Bon vieillard, prends ce sequin. Je dis, et je m'éloigne. Tout à coup une réflexion me frappe : Est-ce assez, me dis-je, un sequin ? S'il a beau-

coup d'enfans, demain il gémira encore. Je retourne; il n'y était plus. Je l'aperçois; il était déjà loin. Je le suis : il entre dans une maison. Je monte : je m'arrête quelque tems à sa porte ; j'écoute : une femme était avec lui. Le croirais-tu ? ils riaient de ma simplicité! J'ouvre enfin : ils étaient à table : l'abondance la couvrait. Où sont donc vos enfans? — Je n'en ai point. — Vous m'avez donc menti? — Non; je vous ai parlé notre langue: voilà tout. Je sortis. Il n'est pas coupable, me disais-je en soupirant : c'est le crime des lois; elles n'ont pas veillé sur la sainteté du titre de père de famille. Il me fit un grand mal cet homme! il me força de renoncer à l'étonnement que m'avait causé l'insensibilité des maîtres du palais. Il fit plus : il m'apprit à craindre de donner. Voler la bourse avec un pistolet ou au nom de la vertu, où donc est la différence? Cependant ils punissent l'un de mort, et l'autre reste sans châtiment. Comment donc raisonnent-ils en morale? C'est pourtant le même crime.

Les enfans deviennent hommes à leur tour. Ces Français, extrêmes dans toutes leurs affections, sont plutôt rois que pères dans leurs familles: comme ils n'ont point de mode uniforme

pour leur tendresse, ce ne sont point les pères qui élèvent leurs fils, mais leurs passions. L'avarice, l'égoïsme, la dureté, quelquefois aussi les préventions, les préjugés, l'entêtement, l'ignorance établissent une barrière entre les pères et les enfans. Qu'est-ce pour leur amour que leur fils au berceau? Une conséquence de leurs plaisirs. A quoi tient la continuation de cet amour? A l'imitation de leurs défauts, et souvent de leurs vices. Ils ne disent jamais : mon fils sera un homme ; mais toujours : mon fils me ressemblera. Et s'il était vrai que personne ne voulût ressembler au père ! Juge d'après cela, Giafar, quels misérables dons un semblable système de tendresse paternelle fait à la société ! Hé bien ! écoute-les : ils se plaignent sans cesse des mœurs. A qui la faute? Ils ne veulent que des copies : l'on apprend à un enfant le caractère de son père, comme on apprend un rôle à un comédien.

Mais quand se montre la barrière? Le jour où la raison s'éveille dans les fils. Les pères se croyaient une famille ; et souvent les malheureux ne sont entourés que d'indifférens ou même d'ennemis. Alors cette raison compare : les passions des pères et des enfans sont en présence, et la guerre est déclarée ;

et si quelque scandaleux éclat n'ajoute pas aux affronts de la nature, il faut en rendre grâces aux convenances qu'ils ont eu l'art de substituer aux sentimens. Mais, dans le fond, mon ami, quel peut être le bonheur de famille chez un peuple où l'on appelle le respect humain pour arbitre de la conduite des enfans envers leurs pères, et des pères envers leurs enfans?

Qui donc leur apprit à répéter sans cesse: L'on doit des égards à ses enfans, l'on doit du respect à son père? Il est donc chez eux une lacune que la nature ne remplit pas, puisqu'ils ont trouvé le tems de calculer des devoirs. Des devoirs entre les hommes, à la bonne heure; mais entre les membres d'une même famille! s'il en est ainsi, à quel usage réservent-ils le cœur? Eh! qu'on ne s'étonne pas si ces hommes, si policés d'ailleurs, manquent si souvent à leurs devoirs envers leurs semblables; il faut le dire à leur honte, c'est qu'ils se sont créé des devoirs envers les proches. Qu'est-ce que l'homme peut attendre de l'homme, quand l'homme ne tient aux siens que par le devoir?

Ils traitent leurs enfans comme leurs jardins: à leurs yeux, les jardins consacrés aux fruits sont ignobles; on ne les approche point des palais; ils ne les aiment que parés

et stériles. Ainsi leurs fils : les grâces du corps, le clinquant de l'esprit, les talens frivoles ; voilà ce qu'ils cultivent en eux. Le cœur occupe rarement les regards : c'est le jardin fruitier que l'on dédaigne. Un jour vient où l'hymen achève de dénouer des liens déjà si faiblement serrés : heureux quand la licence n'a pas prévenu l'hymen en les brisant avec fracas ! Le gendre emmène l'épouse, ou bien le fils va se choisir un asile loin du foyer paternel : quitter la maison paternelle, il semble que ce soit pour eux échapper à l'esclavage. Ils prétendent que leur dieu le veut ainsi : à les entendre, il leur a dit : Femmes, quittez vos pères et vos mères pour suivre vos époux : époux, renoncez à tout pour vos femmes. Et quand on leur dit : Ce dieu vous a donc commandé l'impiété filiale ? que dites-vous ? répliquent-ils : voici son quatrième commandement : *Père et mère honoreras*. Quelle contradiction ! Ils les honorent, et les abandonnent! Sais-tu ce que je crois, Giafar ? Ce dernier précepte est d'un Dieu ; l'autre est l'ouvrage de l'homme. Dites-leur cette vérité, ils vous traiteront de mécréant, d'infidèle, d'athée ; d'athée surtout : c'est le nom qu'ils donnent à tous ceux qui révoquent en doute, non pas Dieu, mais l'opi-

nion qu'ils ont de Dieu. Si je ne m'abuse sur le langage de leurs dévôts, celui qui croit un Dieu bon ne croit pas en Dieu. J'ai lu leur histoire : jadis ils égorgeaient, massacraient, brûlaient quiconque leur disait : Laissez-moi servir Dieu à ma manière. Des sages les ont un peu corrigés de cette démence : puissent-ils l'être pour toujours ! Mais le sont-ils ? Sont-ce les bûchers qu'ils maudissent ? Non ; mais les sages qui les ont éteints.

Cependant ne t'alarme pas ; ces sages sont nombreux. Je les observe : ils sont également ennemis des hypocrites d'impiété comme des hypocrites de dévotion. Ils ont un moyen pour répandre leurs conseils, que nous ne connaissons pas aux bords du Nil : croirais-tu qu'ici, si je le voulais, trois ou quatre heures me suffiraient pour avoir cinq ou six mille copies de cette lettre que j'écris. C'est le chef-d'œuvre de leur industrie, c'est la plus admirable portion de leurs arts. Ainsi, en moins de cinq ou six jours, un homme instruit de sa pensée non-seulement toute la France, mais toute l'Europe. Tant que l'imprimerie subsistera, il ne resterait sur la terre que cinq ou six sages, qu'il ne faudrait pas désespérer encore. Heureusement, pour le triom-

phe même des lumières, ce peuple est contradicteur par essence; indévot quand on veut qu'il soit dévôt; dévôt quand on se moque de son indévotion. Mais son gouvernement est tolérant, ses lois sont philosophiques; et bientôt, arrivé à ce point sur ce chapitre de ne plus trouver d'aliment à la contradiction, rencontrant sans cesse des lois qui lui diront : Soyez dévôt, si cela vous plaît, ou ne le soyez pas, si cela vous plaît encore, son attention à ces matières s'affaiblira insensiblement : le plaisir de faire sera émoussé par la possibilité de faire. En perdant le titre de persécuté, le fanatisme sera sans crédit; et à la longue il ne restera à ce peuple de sa versatilité religieuse que l'idée claire, simple et naturelle d'un Dieu qui soutient dans la vertu, console dans l'infortune, imprime un caractère de grandeur à toutes les actions, et tranquillise l'homme de bien sur un avenir inconnu à tous. Bonsoir, Giafar.

LETTRE VII.

Le même au même.

Je reviens encore à leur éducation de famille. Je me trouvais, il y a quelques jours, chez une de ces dames qu'ils appellent de la haute compagnie. Elle était entourée de fleurs ; ses gens empressés étalaient devant elle la dépouille de vingt jardins peut-être. Elle examinait, grondait, rejetait, dédaignait : il n'y avait point à son gré de roses assez fraîches, d'œillets assez beaux, de lis assez purs. Dans un coin du salon un grand homme sérieux, sec et maigre, fredonnait un air entre ses dents, et, assis devant une table, écrivait, raturait, regardait le plafond, se grattait le front, écrivait de nouveau, puis raturait encore. Que ces fleurs sont belles ! dis-je à cette dame : pourquoi les méprisez-vous ? Le printems n'offre rien de plus superbe. Affreuses ! me répondit-elle. Voulez-vous que j'offre de semblables fleurs à mon

père ? — C'est pour votre père ? je vous pardonne alors d'être difficile. Hé bien, attendez à demain ; la nuit prochaine sera moins orageuse sans doute, et l'aurore vous rendra des roses que l'ouragan n'aura point flétries. — Demain ! rêvez-vous ? demain aurai-je besoin d'offrir des fleurs à mon père ? — Je ne vous entends pas : est-ce que le plaisir de fleurir votre père n'est pas pour vous un besoin de tous les jours? — Il est plaisant ce Mameluck ! Tous les jours sont-ils pour moi la fête de mon père ? — Je le croyais. Et revient-elle souvent cette fête ? — Une fois tous les ans : c'est bien assez, ce me semble. — Pour ne le fêter qu'un jour autant vaudrait ne pas le fêter du tout. — Et l'usage donc ! — Ah ! l'usage veut qu'ici l'on ne fête son père qu'une fois par an ! Mais l'année est un peu longue, et si vous oubliez le jour... — On danse chez mon père. — J'entends ; sans la danse..... — Ma foi, même avec la danse. Si, par hasard, une de mes femmes n'avait prononcé devant moi le mot bal, j'oubliais tout net la fête de mon père : j'eusse été inconsolable. — De l'oubli du bal ? — Du bal ?... non, mais de sa fête : c'eût été d'une gaucherie ! — Mais comment hier la vue de votre père ne vous a-t-elle point rappelé que c'était aujour-

d'hui ? —Hier ! il y a deux mois que je ne l'ai vu. — J'entends ; il n'habite point Paris. — Comment ! son hôtel est à quatre pas d'ici. — A quatre pas d'ici ! et il y a deux mois.... — Que voulez-vous ; sa maison est sérieuse, il dîne de bonne heure, il voit peu de monde, il ne joue point : mon mari s'y ennuie. Que ferais-je là ? Nos goûts, nos âges sont si différens ! Si je le voyais plus souvent, je le fatiguerais ; cela me fatiguerait moi-même, et j'aime tant mon père !.... Hé bien, monsieur, dit-elle en s'adressant au grand homme sec, et ces couplets ? — Qu'est-ce que ces couplets? lui dis-je. — Un compliment pour mon père. — Pourquoi pas une excuse? — Une épigramme! — Tout au plus un conseil. Mais pardonnez mon ignorance ; vous préparez un compliment pour votre père, et vous le faites écrire par un autre ! Vous l'avez donc dicté ? — Est-ce que je sais faire des vers ! — Et pourquoi des vers ? pourquoi ne pas lui dire tout bonnement : mon père.....—Comme le peuple, n'est-il pas vrai ? Cela serait galant! —Non pas galant, mais naturel. — Et puis ne faut-il pas que je chante? Il y aura là cent personnes qui n'y viendront que pour m'entendre.—A merveille : vous chanterez, vous danserez, et vous

appelez cela la fète de votre père ! Il me semble que ce sera un peu la vòtre. — Pourquoi non? Quand on est sage, il faut semer de fleurs la route des devoirs. Pendant ce tems elle parcourait les couplets. — Mais cela est pitoyable, monsieur ! il n'y a point de trait, point d'esprit dans ces couplets; ils sont d'une fadeur, d'un morose, d'une langueur ! — Quoi donc, madame ! j'ai fait parler le cœur, le respect, la nature : j'ai cru.... — Fi donc ! — Madame a raison, monsieur : refaites ces couplets : le respect, l'amour, la nature ! est-ce qu'on peut applaudir à cela dans une famille dont on fête tendrement le chef une fois par an? Madame veut être applaudie; cela est très-simple : n'est-ce pas une comédie qu'elle va jouer ? Le poëte sourit. Je pris congé, et je sortis. Et voilà, Giafar, leur piété filiale ! Hé bien ! que l'on interroge le public sur cette dame, c'est la fille la plus tendre, son père l'adore, elle idolâtre son père ! Elle lui fera tous les deux ou trois mois une visite de cérémonie ; elle entrera, l'embrassera, s'asseoira, bâillera, se lèvera, s'en ira. Son père dîne-t-il chez elle, Dînez avec moi, dira-t-elle à huit ou dix personnes; je ne veux pas que mon père soit seul. Seul avec sa fille ! Est-ce le père qui l'invite, vingt

étrangers sont priés ; c'est une affaire, c'est tout l'appareil de la cérémonie. Le dîner se termine : c'est son jour de loge à l'Opéra ; elle part : on a fait une toilette, il ne faut pas la perdre. Le vieillard est-il malade, elle y volera une fois....... deux fois peut-être : il faut prendre garde cependant ; la maladie n'est pas déclarée, on ne sait ce que c'est ; et puis l'appartement d'un malade est si mal sain ! Mais cinq ou six fois par jour un laquais se présentera à la porte pour avoir le bulletin. Et qui oserait dire après cela que tous les devoirs ne sont pas remplis ? Voilà pourtant à quoi se borne cette grande idolâtrie !

Dans la bourgeoisie c'est autre chose : comme dans cette classe tout est assez communément au rebours du sens commun, les héritiers directs, au lieu d'être, comme ailleurs, en ligne descendante, y sont, au contraire, en ligne ascendante ; c'est à dire que chaque génération se croit d'un degré plus élevée que la génération précédente. Les enfans y regardent leurs pères du haut de leur gloire : Qu'irions-nous faire chez eux ? disent-ils ; il y règne un ennui mortel : le dimanche, à la bonne heure ; la boutique est fermée. Sont-ce les enfans d'un avoué, d'un no-

taire, d'un homme de justice, Ne me parlez pas de la maison de mon père : dîner avec ses clercs ! fi donc ! ces gens-là me salueraient dans la rue, au spectacle, à la promenade : moi, femme d'un commis, d'un chef de bureau, d'un banquier, d'un administrateur, puis-je voir une telle société ? — Mais votre père ! votre mère ! — Je les aime beaucoup ; mais qu'ils viennent chez moi s'ils veulent. Assurément mon parti est bien pris ; je n'irai point m'enrhumer dans une boutique, respirer la poussière d'un magasin, traverser l'air pestilentiel d'une étude : le public n'aurait qu'à nous y voir, l'on en plaisanterait : pour qui nous prendrait-on ? On les prendrait pour les enfans de leurs pères, et c'est ce qu'ils craignent.

Tu crois, Giafar, que le spectacle du peuple te dédommagera de ces tableaux repoussans ? Désabuse-toi : tu viens de voir l'orgueil étouffer la nature ; ici tu vas la trouver subjuguée par la grossièreté, l'impudeur, l'ivrognerie, quelquefois la misère, quelquefois pis encore, la débauche. Le même grenier renferme la famille : des enfans au berceau, des garçons adolescens, des filles nubiles, le père, la mère, et quelquefois l'aïeul. La paille

est la couche commune ; les haillons, la livrée ; les juremens, le langage. Là, la vieillesse est sans hommage ; l'âge mûr sans retenue ; la jeunesse et l'enfance sans garantie : le père et la mère tiennent le diapason de ce discordant assemblage. La misère aigrit, et l'on blasphême ; l'ivresse égare, et l'obscénité circule ; les caractères se heurtent, et les rixes éclatent ; et devant qui ? devant le front sillonné d'un vieillard courbé sous les années, et dont la profanation actuelle est la dure et juste punition de son antique et populacière licence ; et devant qui encore ? devant des enfans dont l'oreille attentive avale à longs traits toute la fange des propos qu'ils commentent déjà, qu'ils sont loin d'entendre encore, et dont la flexible intelligence saisit avidement tous les idiomes de la débauche pour bégayer leur innocence.

En France, et surtout à Paris, la police est une chose admirable : elle veille à ce que les rues soient bien balayées, les réverbères bien éclairés, les quais libres, la navigation facile ; elle tonne contre les cabriolets plus rapides que l'éclair, contre les brochures produites dans l'ombre, contre les gravures licencieuses à demi cachées derrière les jalousies

d'une boutique ; il n'y a point d'escroc qu'elle ne surprenne, de filou qu'elle ne dépiste, de brigand qu'elle ne découvre ; elle rend des ordonnances pour éviter au public le danger des chiens, des chevaux quinteux, des bœufs échappés ; par décence elle défend les bains, par prudence les patins, par politesse les coups de poing. Tout cela est fort bien sans doute ; mais elle passe sans sourciller à côté de l'enfant de cinq ou six ans qui répond par des blasphêmes à la mercuriale, par fois blasphématoire, de son père ou de sa mère. Une voie de charbon, un sac de farine, un baquet de poisson sont le privilège inviolable d'un idiome sacrilège: elle laisse l'oreille de l'enfance ouverte à cette grammaire dont la syntaxe eût fait dresser les cheveux aux Titans mêmes quand ils défiaient les dieux. C'est le langage des halles, et tout est dit. Que dis-je ? c'est peu de le souffrir, on s'en amuse ! les gens du bel air viennent en repaître leur curiosité ; on le transporte sur la scène ; on lui prostitue la poésie : Vadé, Jeannot et Brunet lui doivent l'immortalité ; ils ont fait époque comme Homère, Virgile et Voltaire. Enfin c'est un spectacle que ce langage : je le crois ; il touche aux cieux par la foudre qu'il provoque, et à la

terre par la licence qu'il irrite. Mais, en attendant, le tympan de l'adolescence vibre sous sa rédondante et sale énergie. Avec le vocabulaire du crime arrive bientôt l'idée du crime: la corruption de la langue prépare la gangrène du cœur. On confisque une gravure indécente, et l'on souffre gesticuler en paix dix mille, cent mille caricatures imberbes, agissantes et vivantes, que l'Arétin n'a pas même prévues! Elles s'arrêtent, se mêlent, se heurtent avec les milliers de courtisanes et leurs milliers d'amans, dont les rues sont le harem et le divan, et qui les ont devancés dans la carrière qu'ils commencent. Ainsi s'attirent, ainsi se rattachent tous les anneaux de la chaîne de la corruption. De cette gymnastique sortira, quand le rasoir aura fait tomber leur première barbe, de nouveaux filoux, de nouveaux bandits, de nouveaux brigands que la police débusquera encore, cela n'est pas douteux; mais qu'à coup sûr elle n'aurait pas la peine de chercher si l'on ne trouvait pas que le langage des halles est un langage très-plaisant, qu'un enfant du peuple peut blasphémer Dieu sans conséquence, parce que son père n'a pas un carrosse, et qu'un marmot de sept à huit ans peut répondre à sa mère ce

que le plus effronté Tartare ne répondrait pas à la plus vile prostituée. Ils ont eu un mauvais moment dans leur révolution : quelques tyrans faisaient chaque jour tomber une centaine de têtes ; le peuple accourait en foule à ce spectacle hideux. Comment, disaient-ils, ce peuple, au lieu d'assommer les bourreaux, leur applaudit! De là des milliers de discours de leurs moralistes, de leurs philosophes, de leurs publicistes sur la démoralisation de leur peuple : tel accusait le pouvoir des factions ; qui l'absence de la religion ; qui l'or de l'étranger ; qui l'impuissance des lois ; qui l'oisiveté ; qui la misère. Malheureux aveugles ! fallait-il chercher si loin ? Le langage des halles était là : voilà tout le mystère.

A entendre quelques-uns, tout ce désordre est moderne. Cela n'est pas vrai ; il ne faut que du bon sens pour le voir. On ne peut se méprendre à son air d'antiquité. Les dames de la halle! ce n'était pas peu de choses pour les rois! C'est le bon peuple de notre bonne ville de Paris, disaient-ils. Ces dames, elles allaient à Versailles, elles embrassaient ce Louis XIV, qui n'embrassa jamais ses enfans ; ce Louis XV, qui n'embrassait que ses maîtresses. Quelques dou-

zaines de jurons composaient leur harangue. Quels bons cœurs ! disait-on, comme elles ont bien juré ! On les enivrait, on les promenait dans les carrosses du monarque : la vanité prêtait son char au triomphe de l'intempérance. Voyez comme le peuple vous aime ! disaient les courtisans. Ils appelaient cela le peuple ! Pourquoi pas ? ils traitaient les laboureurs en esclaves. Ces dames revenaient à Paris : elles criaient vive Louis ; mais quel louis ? ceux qu'on avait versés dans leur giron, mais non pas celui qu'elles avaient embrassé. Et voilà ce peuple ! Mais ne t'y trompe pas, Giafar ; ce n'est pas là le peuple français : ce n'est simplement qu'une espèce d'ilotes, qu'on ne trouve que dans les grandes cités : je dis ilotes, parce que les sujets du dévergondage, de la débauche et de la grossièreté sont esclaves par le droit de conquête que les plus viles passions imposent aux vaincus ; je dis ilotes, parce que cette classe est constamment esclave, non par nature, mais par abrutissement, quel que soit le régime, ou monarchique ou républicain, qui la gouverne : sous le despotisme, elle ne sait qu'adorer et trembler ; sous la monarchie, que se rebeller et fuir ; sous la liberté, qu'in-

jurier et piller. Il serait facile de la tirer de là, non pas en un jour sans doute, mais en moins d'un quart de siècle; car sous cette épaisse croûte on trouve encore le cœur français : et quel cœur, ô Giafar, que celui de cette nation! Et que faudrait-il pour cela? Des peines sévères contre le langage: châtiez la langue, purifiez l'oreille; les mœurs viendront.

Si quelques-uns de leurs beaux esprits, de leurs journalistes, par exemple, de ces hommes enfin dont Paris fourmille, accoutumés à trouver beaucoup plus commode de jeter du ridicule sur une question que de l'examiner, parce que pour l'un il ne faut que du jargon, et que pour l'autre il faut du savoir; de ces hommes bien plus empressés à trancher qu'à discuter, parce que l'un déguise la nullité, et que l'autre la découvre; si, dis-je, quelques-uns de ces hommes m'entendaient, ils crieraient à la niaiserie : soit; mais moi je crierais à l'orgueil. Comment à l'orgueil! L'on était bien aise jadis que le peuple eût un langage grossier, parce qu'alors, quand on ne parlait pas comme le peuple, la politesse du langage faisait apercevoir que l'on avait un cordon bleu, un plumet, une épaulette, une robe de palais; choses

que l'on n'eût pas remarquées, peut-être, si le peuple eût usé d'un langage décent. Hé bien! aujourd'hui, par la raison contraire, on est bien aise encore que le peuple conserve son langage rebutant : l'on n'a plus d'ordres, de cordons, d'armoiries ; hé bien! la politesse du langage tient lieu de tout cela : il faut bien que le peuple parle mal. Ne vois-tu pas que par l'élégance de l'expression l'homme du monde dit tacitement : *Sentez-vous la distance qu'il y a entre moi et ces gens-là?* Dans leur révolution ils ont beaucoup parlé d'égalité ; mais ils se sont bien gardé de toucher cette corde. Si l'on eût fait une loi générale de la politesse du langage, l'égalité se fût établie malgré eux, et c'est ce qu'ils ne voulaient pas. Aussi leurs faux patriotes eurent-ils grand soin de singer la grossièreté du langage : c'était bien le meilleur moyen pour que jamais on ne songeât à le corriger.

On dit que dans ce moment-ci ils révisent le dictionnaire de leur Académie française. Tu me demanderas ce que c'est que l'Académie française? Tout, avec le tems. Je suis curieux de voir s'ils conserveront certaines formules de ce dictionnaire, de savoir, par exemple, s'il y aura encore des mots avec cette explica-

tion banale : *mot populaire, il est bas ;* c'est à dire, ne vous en servez pas, car vous parleriez comme le peuple. Or, comme ce mot est bas, il est évident que le peuple qui l'emploie est bien au-dessous de vous. Il eût été plus naturel sans doute, plus philosophe peut-être d'écrire : mot que l'on invite le peuple à ne pas employer, parce que son usage ferait présumer qu'il existe dans l'état des classes qui lui sont supérieures. Je ne sais pas trop, quand un pareil mot tombe sous les yeux d'un homme instruit, quel traité il fait alors avec sa conscience : je ne m'en servirai pas, dira-t-il, parce qu'il est populaire. Fort bien ; le voilà donc distingué, par le langage du moins, de la masse du peuple : et s'il n'est pas peuple, qu'est-il donc dans l'état ? Et ce principe une fois posé pour la langue, d'abord, me diras-tu, Giafar, où s'arrêteront les conséquences ?

Je les admire ; ils ont dans les dénominations de leurs dignités républicaines emprunté la majeure partie de celles de Rome antique : ils ont des sénateurs, des tribuns, des préfets, des édiles, des orateurs, des avoués, des jurisconsultes. Ils ont eu des triumvirs, des décemvirs, des proconsuls, dont

on se souviendra longtems. Ils n'ont pas de questeurs, il est vrai; mais, au nom près, ils ont des hommes qui en ont toutes les qualités. Ils n'ont oublié que les censeurs : cette charge n'était pas inutile pourtant. Adieu.

LETTRE VIII.

Le même au même.

Je te disais dernièrement que ce peuple possède un fonds d'esprit de contradiction. Il lui donne une physionomie fort gaie aux yeux de l'observateur : quand il vivait sous la monarchie, tous les livres que dans les collèges on mettait entre les mains des enfans ne parlaient que de république ; c'était Brutus chassant les Tarquins ; Cicéron déconcertant Catilina ; Caton se poignardant pour ne pas survivre à la liberté. Aujourd'hui qu'ils vivent en république, c'est autre chose : combien voudraient pour leurs enfans une éducation où ces mots de république et de liberté ne fussent jamais prononcés ! Je crois, en honneur, qu'ils trouveraient l'histoire des rois perses ou mogols trop démocratique pour la leur confier. Chaque jour suffit à peine à la variété de leurs modes en habits, en bijoux, en meubles, en équipages. En édu-

cation, c'est tout le contraire; dans tous les tems ils n'eurent de goût que pour les choses surannées.

Si je ne me trompe, jadis en France les hommes n'étaient que formés, et point élevés: aujourd'hui ils sont élevés, et point formés. Alors les habitudes venaient contredire l'éducation : aujourd'hui certaines éducations contrediront les habitudes. Ainsi, les habitudes se formaient sans le concours de l'éducation; et maintenant plusieurs voudraient des institutions sans le concours des habitudes : dans tous les tems ce fut et ce sera un grand vice. J'ai bien interrogé leurs vieillards, j'ai lu attentivement leur histoire, et je connais les Français parfaitement. Jadis un jeune homme, né sous la monarchie, sortait du collège sans se douter même de ce que pouvait être une monarchie : il était tout romain; il n'avait vécu qu'avec les Décius, les Fabius, les Scipion. Combien de fois, peut-être, n'avait-il pas en idée exercé le consulat, la préture, que sais-je? siégé au capitole, vaincu Carthage, humilié les rois! Combien de fois son oreille, noblement éveillée par une généreuse ambition, n'avait-elle pas savouré le titre d'*imperator!* Aussi remarque bien que dans leur révolution les plus généreux,

les plus magnanimes, les plus héros furent les jeunes gens, parce que ceux-ci se trouvèrent à une époque où ils n'eurent aucune lacune à remplir entre les opinions reçues au collège et les opinions nouvellement adoptées alors par la nation : imbus des principes de Rome antique, il ne leur en coûta point d'agir en Romains. A cette époque, hélas trop courte! l'enthousiasme national avait effacé les habitudes; et l'éducation, dans quelques-uns, n'ayant point à lutter contre elles, elle se développa toute entière. On peut dire, à la gloire de ceux-ci, qu'ils n'ont point dégénéré de Rome : ce sont ces jeunes gens qui ont vaincu le monde. Mais avant, mais sous Louis XV, sous le régent, sous Louis XIV, et plus au-delà, peins-toi, s'il se peut, la surprise de tous ces adolescens, alors que, franchissant le seuil du collége, et porteurs de toutes les idées du *forum*, ils venaient se heurter contre tous les préjugés des Assyriens et des Perses! au lieu de Marcellus, de Paul Emile, de Pompée, ne trouvaient que des Denys, des Aristobules, des Mithridates; au lieu de pères conscripts, qu'un grand conseil; au lieu de tribuns, que des satrapes. A leurs premiers regards, toutes les femmes étaient des Virginies, des Cornélies, des Por-

cies; et dans la première qui les subjuguait ils ne rencontraient souvent qu'une Cléopâtre. Ainsi donc ils se voyaient tout à coup transportés sous le joug de ces rois que cent fois peut-être, dans leur imagination enfantine, ils avaient vaincus; au milieu de ces grands dont ils dédaignaient le luxe ; de ces peuples dont ils méprisaient l'esclavage. Ils ne rêvaient que fer et liberté, et ne rencontraient qu'or et mollesse; que comices, et ne voyaient que des serfs; que harangues, et ne trouvaient que le silence. Pour comble de mal, on se riait de leur simplicité, on baffouait les notions libérales qu'ils avaient puisées dans leurs livres; on persifflait tout ce que leur ardent génie avait adoré jusque là. Qu'arrivait-il? C'est que, déconcertés, confus, honteux, ils ne regardaient plus que comme des chimères brillantes tous ces principes généreux dont l'histoire avait enrichi leur mémoire; ou souvent, ce qui était cent fois pis encore, ils en venaient à détester ces semences de vertus politiques, qu'ils accusaient de cet air gauche, emprunté, mal-adroit, que le monde dans lequel ils entraient cherchait à corriger en eux par des épigrammes. Ainsi donc, de fait, ils n'étaient point élevés, puisque dix ans d'éducation étaient pour eux comme

non avenus, du moins quant aux opinions qu'il leur fallait prendre sur les gouvernemens, la politique et la morale publique, pour régulateur du reste de leur vie. Ainsi les habitudes de la société les enveloppaient au sortir du collège, et se hâtaient d'effacer ce que l'éducation avait gravé. Si cette éducation était perdue pour l'individu, elle l'était encore pour la patrie; car, n'ayant point été élevés pour le régime de l'état, l'état, par conséquent, ne trouvait point en eux des hommes attachés à ses principes : ils ne lui tenaient que par l'empire des habitudes, à peu près comme les étrangers cèdent, par politesse ou par intérêt, aux lois, aux mœurs et aux usages des nations qu'ils visitent.

Sous la monarchie, l'éducation était républicaine, parce qu'elle était dirigée par des prêtres. Ceci te paraîtra un paradoxe; c'est cependant une vérité.

L'alliance était grande entre le sacerdoce et le trône; mais cette alliance n'assurait pas la même garantie aux deux puissances, et la sécurité ne devait pas être égale entr'elles. Le sacerdoce régnait par l'opinion : pour se conserver l'appui du trône, il semblerait qu'il lui fallût faire tourner l'influence de cette opi-

nion sur les peuples au profit de l'obéissance. Le trône avait donc un grand auxiliaire dans le sacerdoce ; mais le trône savait bien qu'il pouvait être sans le sacerdoce, et que le sacerdoce ne pouvait être sans l'opinion. Dès lors le trône n'avait pas à craindre que jamais le sacerdoce s'avisât de désiller les yeux des peuples pour les ravir à son autorité; car on ne se réduit pas à la nullité absolue pour l'unique plaisir de renverser l'empire de son allié. Ainsi, quoique le sacerdoce ait plus d'une fois fait trembler le trône par l'abus des opinions religieuses, il est de fait qu'il était plus dépendant du trône que le trône de lui : il n'était donc pas de son intérêt de mettre assez de franchise dans son alliance pour se prêter à rendre l'esclavage complet, car il pouvait arriver telle circonstance ou de caprice, ou de politique, ou d'inconstance, ou de despotisme ; telle circonstance, dis-je, où le trône eût rompu sans danger son traité avec le sacerdoce : alors il fût demeuré seul et sans secours au milieu de ces peuples qu'il eût accoutumés lui-même à l'immobilité de l'esclavage. Il est donc facile de sentir que, dans cette alliance, la garantie était presque toute entière pour le trône, et toutes les inquiétudes du côté du sacerdoce : en pareil

cas, celui qui risque le plus est le plus politique. Le sacerdoce crut avoir paré au danger, en accoutumant insensiblement la terre à voir s'élever un trône pontifical au milieu des trônes du monde : donnant un libre essor à toute l'influence de l'opinion, il détourna l'obéissance des peuples de sa route naturelle, pour l'attacher à ce trône qu'il avait placé à la porte du ciel : il enhardit les hommes à penser que les rois n'étaient rois que par la volonté ou la permission de celui-ci, et les trônes se trouvèrent en seconde ligne. La lutte fut terrible ; elle dura plusieurs siècles. Le mal en vint à ce point, que l'abrutissement des nations passa pour perfection divine ; la résistance des rois pour sédition populaire ; et le despotisme d'un pontife pour la volonté de la nature ; et cela durerait encore si le sacerdoce avait eu assez de constance politique pour contenir éternellement son monarque dans une majesté purement céleste. Mais à la longue l'homme perça, malgré la magique auréole : l'encensoir, en cessant de fumer, laissa distinguer le glaive : on reconnut que ce Jéhova mortel n'était autre chose qu'un roi, qu'il ne voulait que des rois pour lieutenans ; et, pour la première fois, les succès de l'ambition creusèrent le tombeau de l'ambition

elle-même. Que fit le sacerdoce alors ? Ennemi, profondément humilié, mais plus profondément savant, il ne souffrit pas à ses ressentimens de lui conseiller de séparer sa cause de celle des trônes. Il lui fallait renoncer à l'orgueil de placer les rois entre lui et les peuples; il écouta l'adresse : elle lui conseilla de se placer entre les peuples et les rois. Partout il s'empara des générations naissantes, partout, propriétaire exclusif de l'éducation, il la fonda sur deux bases uniques, l'intolérance religieuse, l'étude des langues mortes. Pourquoi l'intolérance ? Pour éterniser ses défenseurs. Pourquoi les langues mortes ? Pour voiler aux yeux de la jeunesse la connaissance, trop dangereuse pour lui, de l'histoire moderne, et, maître du choix des antiques auteurs, n'ouvrir aux élèves que ceux dont les écrits pourraient verser dans leur cœur un levain de haine contre les rois. Par un calcul non moins terrible, Quint-Curce et les Commentaires de César furent seuls admis à l'honneur de partager, avec les historiens des républiques, l'attention des disciples. Pourquoi ? Pour vicier dans leur berceau même, en inspirant à de jeunes têtes le délire des conquêtes; pour vicier, dis-je, les principes des républiques, dont il ne vou-

lait pas que les hommes pratiquassent les vertus, mais si fait bien la licence. Et pourquoi encore? Pour faire, sans se compromettre lui-même, cette confidence indirecte à ses disciples, qu'il n'est point de potentat si superbe que l'on ne puisse abattre quand on le veut. Ainsi, par ce plan vraiment étonnant dans sa sombre et profonde politique, aperçu, mais à peine ébauché par les universités, qui n'eurent pas l'art de le pousser au-delà de l'indiscipline de leurs écoliers, mais saisi depuis dans tout son ensemble, balancé dans toutes ses parties, considéré dans tous ses résultats, exécuté dans toute son étendue par un corps religieux que les Européens appelaient Jésuites, le sacerdoce était parvenu à se créer lui-même une garantie contre les rois, et, en semant ces germes de républicanisme qu'il se flattait de développer ou d'étouffer au gré de son intérêt, à se ménager des moyens de comprimer les monarques, ou de se venger d'eux au besoin, s'ils tentaient de séparer leur cause de la sienne.

Remarque surtout l'aveuglement des rois: ce corps religieux était, par principe, par religion et par constitution, indépendant de tous les potentats. Conçois-tu cette démence des trônes toujours attachés à ne reconnaître que

des sujets, et cependant confiant l'éducation des sujets à des hommes indépendans? Les rois bannirent ces Jésuites de leurs états peu d'années avant la révolution. Entends-tu, Giafar, peu d'années avant la révolution. On leur imputa bien des crimes! Ce mode d'éducation et l'usurpation de ce droit d'éducation étaient les seuls dont on eût dû les punir dans les principes monarchiques : ce furent les seuls auxquels on ne songea pas. Aperçois-tu maintenant le mystère si étonnant de cette éducation républicaine sous les rois?

Il fut un moment où elle emporta les hommes plus loin que l'intérêt du sacerdoce ne l'exigeait, et qu'il ne le prévoyait sans doute, puisqu'il parut un instant lui-même enveloppé sous la chûte du trône : mais enfin le trône est abattu, et le sacerdoce s'est relevé presque triomphant de ses propres ruines. Reporte maintenant un œil observateur sur ce plan de l'ancienne éducation que je viens de te tracer, et juge si cette éducation était dirigée pour l'avantage du trône ou l'avantage du sacerdoce : vois si l'atteinte que les trônes lui portèrent par l'expulsion des Jésuites n'a pas été rapidement punie, et si cette vengeance n'a pas été la première conséquence des principes de cette

éducation : vois si la résurrection du sacerdoce a trouvé les mêmes obstacles que la résurrection du trône, et si cette résurrection n'est pas la seconde conséquence de ces mêmes principes.

Au reste, je ne sais pas si cette résurrection mérite si fort les alarmes que les philosophes en conçoivent. Le sacerdoce, n'ayant plus les mêmes craintes, n'aura plus les mêmes intérêts : sa politique, n'ayant plus à maintenir l'équilibre entre le trône et lui, ni à se prémunir contre les mêmes dangers, doit infailliblement prendre une autre direction : il donnera à la perfection de la morale l'esprit qu'il consacrait aux soins et aux inquiétudes de sa conservation. Ici c'est un proverbe banal : *Il faut une religion au peuple.* Le plaisant de la chose, c'est que toujours l'homme qui le dit se détache du peuple. Il faut une religion au peuple, dit-il : c'est comme s'il disait : On sent bien qu'il faut une religion à ces gens-là, mais non pas à un homme comme moi. Si de la sorte on les consultait tour à tour, il arriverait qu'ils voudraient tous une religion pour les autres, et que personne n'en voudrait pour soi. Quels cerveaux désorganisés ! Il faut une religion, dit ce comédien ; et

demain cette religion le retranchera de la liste des vivans et des morts. Ils le disent aussi ce petit-maître, cette élégante, cette prude, cette coquette surannée; et demain les temples deviendront le théâtre de leurs scandales, de leurs rendez-vous, de leur irrévérence. Ils le disent aussi ces magistrats, ces hommes de loi, ces négocians, ces financiers; et demain peut-être de frauduleuses spéculations de commerce; demain peut-être les soins donnés à faire triompher le puissant injuste du faible opprimé; demain peut-être la condamnation de l'innocence, vendue à l'or du coupable, dévoreront les heures réclamées par le culte. Ils le disent aussi ces ouvriers de toutes les classes; et les cabarets, les guinguettes, les promenades auront la préférence sur les pompes religieuses. Ce n'est donc pas pour eux que tous ces hommes veulent une religion, puisqu'ils ont l'intime volonté de ne pas la suivre? Et pour qui donc? Pour le peuple, disent-ils. Montrez-moi donc le peuple.

Oh! que le sacerdoce et la philosophie ont tort de ne pas s'entendre! L'un dit: Il faut une religion; l'autre dit: Il faut une morale; et tous deux, en se regardant, froncent le sourcil. Que disent-ils, cependant, sinon la même

chose? Le nom seul diffère; mais qu'ils le traduisent chacun dans leur langue, et ils verront que l'idée est la même. Est-il deux êtres plus excellens sur la terre qu'un bon prêtre et un vrai philosophe, quand ils conseillent les hommes, quand ils leur parlent de la divinité, quand ils les consolent dans leurs peines, quand ils les soutiennent par leurs bienfaits, quand ils les encouragent à la vertu? Quelle est donc la distance qui les sépare? Mais le prêtre dit qu'à lui seul appartient le droit de faire ces choses: alors le prêtre a tort; car il vaut mieux que deux hommes fassent le bien sur la terre qu'un seul; et ce prêtre-là n'est pas l'excellent prêtre dont je parle. Mais le prêtre dit que le meilleur des philosophes est toujours l'ennemi de Dieu; alors le prêtre a tort, car le philosophe ne prétend jamais que Dieu soit l'ennemi des bons prêtres; et ce prêtre-là n'est pas l'excellent prêtre dont je parle.

LETTRE IX.

Le même au même.

JE te parlerai aujourd'hui de leurs spectacles. Ce fut un genre de plaisir que l'esprit inventa pour seconder la morale ; il s'associa la poésie pour donner plus de grâce à son langage, et prêter à son éloquence une forme plus brillante ou des accens plus touchans, afin que ses leçons se gravassent plus aisément dans la mémoire, et exerçassent un empire plus certain sur les cœurs. Tantôt il ouvrit l'histoire, s'empara des actions mémorables, soit vertueuses, soit criminelles ; ressuscita les personnages qui les avaient commises, les fit agir et parler comme ils durent le faire à telle époque de leur vie ; et, pour instruire le peuple auquel il offrait ces simulacres, supposa souvent à ces grands coupables, ou à ces héros les récompenses, ou les punitions que la providence divine, ou la justice humaine leur avait

dues, et qu'ils n'avaient pas toujours obtenues: et c'est ce qu'ils appellent tragédie. Tantôt il observa les sociétés, en étudia les vices ou les ridicules, en revêtit des personnages, les entoura d'interlocuteurs secondaires, dont les mouvemens, habilement combinés, fissent ressortir davantage les caractères principaux; s'attacha à faire avorter les desseins, ou méchans, ou perfides, ou bizarres, de ceux-ci par des intrigues capables d'inspirer le rire; chargea le badinage d'immoler gaîment ses victimes sous les yeux des originaux qu'il prenait pour modèles, et travailla à corriger l'homme en le forçant à rire lui-même de ses travers : et ce fut la comédie. Ainsi donc la tragédie et la comédie, voilà ce qui constitue leur spectacle. Ces deux genres primitifs ont eu, si j'ose m'exprimer ainsi, leurs dérivés, espèces de mixtes, que je te ferai connaître tout à l'heure.

Ils disent que l'antiquité leur a fourni le modèle de cette sorte d'amusement, et cela est : ils ont des droits à ce parallèle; mais souvent il enfle trop leur orgueil; et il arrive que cela dégénère quelquefois en ridicule : le plus mauvais poëte tragique ou comique est, pour sa coterie, Sophocle, Aristophane ou Té-

rence. Qu'importe; un jour suffit pour faire justice de la pièce, de la coterie et de l'épithète; et cela ne change rien à l'excellence de ce genre d'amusement que des hommes d'un génie extraordinaire, et bien au-dessus réellement des célèbres anciens, élevèrent ici à un point de perfection rare. Ce n'est pas seulement en France que l'on trouve des théâtres, toute l'Europe en possède; mais les conceptions théâtrales ont des caractères remarquables, suivant les nations : en Angleterre, gigantesques; en Allemagne, sombres et larmoyantes; en Espagne, extravagantes; en Italie, encore dans l'enfance : chose assez singulière, soit dit en passant, si l'on considère que ce pays passe, aux yeux des autres peuples, pour le berceau des arts. Poursuivons : en France, sages, raisonnables, et souvent sublimes : circonstance en contradiction apparente avec l'esprit mobile, léger et folâtre de cette nation, mais qui prouve que le goût a quelquefois la puissance de la sagesse et de la raison, tandis que la raison et la sagesse ne possèdent pas toujours l'autorité du goût.

Le Français a eu le bon esprit d'asservir ses conceptions théâtrales à des règles nécessaires et invariables : il a voulu qu'un ouvrage

dramatique offrît, tout à la fois, unité d'action, unité de temps, unité de lieu. Accoutumé, hors du théâtre, à effleurer tous les sujets, à promener son attention sur mille objets divers, à saisir tout à la fois une foule d'aperçus, à en comparer les résultats, et à faire parcourir à son esprit, avec la rapidité de l'éclair, les contrastes les plus opposés, il a trouvé, par inimitié même pour la contrainte, une sorte de plaisir à s'en imposer une passagère. On dirait que ce fut pour goûter la puissance de se mettre, quand il le voudrait, dans une situation étrangère à sa légèreté habituelle, qu'il consacra l'unité d'action, et qu'il trouva très-plaisant de se commander une attention factice pendant deux heures, tandis que dans le reste de sa vie il refusait une attention réelle aux objets les plus importans. En effet, s'agit-il des intérêts de l'état, il se plaindra de la fatigante longueur des conseils : au bout d'une heure il quittera le livre le plus instructif; il donnera à peine quelques secondes à la lecture d'un contrat dont sa fortune dépend; il traversera en courant les monumens de vingt siècles, et se vantera de les avoir vus; il épuisera dans un dîner la matière de cent conversations, et ne sera pas un seul instant attentif à ce qu'il mange, à

ce qu'il boit, à ce qu'on dit, à ce qu'il dit. Est-il au théâtre, alors, et seulement alors, toutes ses facultés intellectuelles se fixent sur un objet; là seulement il est penseur, méditatif, réfléchi. Malheur à l'auteur qui tenterait de l'occuper de divers intérêts ! de nombreux sifflets puniraient bientôt ce crime de lèze attention théâtrale. Il semble qu'en conséquence de cet esprit de légèreté, trop souvent étranger à l'attention due à la vérité et à la réalité, c'est par inattention même qu'il veut être attentif à une fiction : mais enfin que ce soit vice ou bouffonnerie, le goût a profité de cette disposition. Ici une pièce de théâtre ne présente qu'un intérêt, point d'épisodes qui ne lui soient relatifs, point de développemens qui ne le concernent, point de ressorts qui ne s'y rattachent : le sujet, la morale qu'il renferme, l'exemple qu'il propose, les conséquences qui en résultent, la leçon qu'il donne, tout est un. Une bonne pièce de leurs grands maîtres est le chef-d'œuvre de la sagesse et du génie. On dirait qu'une bonne pièce en France est une ancre que la raison a jetée pour s'y garantir du naufrage.

Ils ont voulu de plus que l'action représentée fût censée ne pas durer plus de vingt-

quatre heures: c'est ce qu'ils appellent unité de tems. Mais comment rassembler dans le cadre de deux heures une action dont le cours en a nécessité vingt-quatre? Songe bien d'abord qu'il s'agit de spectacles : mais, tu diras, ceux qui représentent agisssent, et sont supposés agir pendant vingt-quatre heures. Fort bien; mais dans une action de vingt-quatre heures combien de momens intermédiaires, d'épisodes fugitifs ! si elles ne lui sont pas tout à fait étrangères, elles ne lui sont pas du moins nécessaires. Je veux même que les vingt-quatre heures soient réclamées toute entières par l'action, n'est-il pas vrai que si tu te rencontrais dans une ville où elle se passerait réellement, tu n'apercevrais de ce grand évènement que ce qui s'en exécuterait sous tes yeux dans le point où tu te trouverais? Tout le reste ne te parviendrait que par récits : ton attention élaguerait toutes les inutilités, pour ne s'occuper que de l'action elle-même, de sa naissance, de sa marche, de son dénouement. Tu ajouterais à ce que tu en aurais vu toi-même ces détails auxiliaires; mais il te faudrait assurément moins de deux heures pour les entendre. D'après cela, tu conçois que, si, témoin d'une action réelle, telle par exemple qu'une conjuration, une révolution,

que sais-je enfin, un grand évènement quelconque, dont le cours aurait duré vingt-quatre heures, deux heures te suffisent non-seulement pour en apprendre ce que tu n'en aurais pas vu, mais encore pour repasser dans ta mémoire tout ce dont tu fus témoin, et même ce qui précéda et amena cet évènement, ton esprit, à bien plus forte raison, peut se prêter à la brièveté d'une représentation qui renferme, dans le cadre de deux heures, une action qui en exigera vingt-quatre, puisque la représentation procède ici, à l'égard du spectateur, pour une action fictive, comme sa mémoire procéderait en lui pour une action réelle, et qui, dans le jour même, je le suppose, se serait passée sous ses yeux. Cette règle théâtrale des vingt-quatre heures est donc fondée sur la raison : elle est le résultat de réflexions profondes sur la manière dont l'esprit opère. C'est ensuite au génie de l'auteur dramatique à savoir rejeter habilement dans l'intervalle des actes tout ce qui tient à l'action même, mais que l'on peut éloigner de la vue, qu'un mot suffit pour faire supposer, et dont la représentation ou le développement inutile nuirait à la concision nécessaire à l'ouvrage; et de charger de la sorte l'intelligence du spec-

tateur du soin d'assembler, si j'ose m'exprimer ainsi, les anneaux de la chaîne de l'évènement que l'art ordonne de lui dérober en partie. Enfin tout se réduit à ce point : l'esprit peut-il saisir en deux heures les détails d'une action qui en employa vingt-quatre ? Oui ; sans doute. Or, comme une représentation théâtrale, soit qu'elle s'empare d'une action connue, soit qu'elle crée une action possible, n'est que la répétition de la manière dont l'esprit de chaque homme agit quand il charge sa mémoire de lui retracer un évènement dont il fut ou témoin ou acteur, il en résulte que non-seulement rien n'est pénible dans cette règle, mais qu'elle est mathématiquement fondée sur la nature.

A ces deux unités ils ont ajouté l'unité de lieu, et leurs grands maîtres l'ont respectée avec une attention telle, qu'elle semble aller jusqu'au scrupule : ils portent, à cet égard, la délicatesse au point de ne pas éloigner leurs personnages, je ne dis pas simplement du palais ou de tout autre édifice où ils les font agir, mais même de l'appartement ou de telle autre place où ils les auront montrés au lever de la toile. Corneille donne souvent l'exemple de cette difficulté vaincue, comme dans Rodo-

gune, Polieucte, Nicomède. Il s'en est écarté quelquefois, comme dans Cinna, le Cid, les Horaces, Sertorius, et ce n'en sont pas moins des chefs-d'œuvres. Nul de leurs auteurs n'a été à cet égard plus loin que Racine; et après lui, Crébillon, qui, pour tout le reste, est si fort au-dessous. Voltaire s'est moins gêné, témoin Sémiramis, Tancrède, Mérope, et ce sont de superbes ouvrages; mais on voit qu'il le fait avec une précaution, une retenue, je dirais presque une économie, qui prouve toute l'importance qu'il attachait à cette règle, et il s'y est asservi toutes les fois qu'il a pu l'accorder avec la grandeur de ses conceptions, comme dans Zaïre, Alzire, etc., etc. Les auteurs plus modernes se sont un peu relâchés de cette sévérité, et je crains que ce ne soit un mal. Il en est des règles en fait d'art comme des lois en politique; on ne peut les enfreindre sans reculer la borne élevée par le respect; et cette borne déplacée, Dieu sait où elle retrouvera des fondemens solides! L'unité de lieu n'est plus pour ces derniers aujourd'hui un appartement ni même l'enceinte d'un palais; ils la voient dans une ville entière, dans toute l'étendue d'un camp, quelquefois même dans une partie assez vaste d'une pro-

vince, que l'on puisse parcourir cependant sans blesser la régle des vingt-quatre heures et celle de l'unité d'action, auxquelles ils se montrent plus fidèles. Ainsi, ils font passer leurs personnages, sans exciter beaucoup de murmures de la part du public, parce qu'il y a moins de gens instruits que d'autres, d'un palais dans une place publique, dans des prisons, dans des temples, dans une forêt, et ainsi de suite. Au reste, ce que je viens de dire de ces règles est applicable à la comédie comme à la tragédie.

Cependant l'unité de lieu est, ainsi que les deux autres, fondée sur la raison et la nature. Le spectateur, en entrant au théâtre, veut bien se prêter à cette idée qu'il va se trouver à Constantinople, à Babylone, ou partout ailleurs : c'est un voyage imaginaire qu'il veut bien faire avant d'entrer. Dès qu'il a pris place, il se prétend arrivé : mais si l'auteur veut le transporter tout à coup à quelques centaines de lieues de là, le spectateur regarde la banquette sur laquelle il est assis; il voit qu'il n'a pas bougé de place, et il se met à rire : et quand le Français rit, c'en est fait. Si les étrangers agissent différemment dans leurs conceptions dramatiques, il ne faut pas en

conclure que les Français se soient fait des règles inutiles à l'art ; non, c'est simplement parce que les dramatiques étrangers n'ont pour auditeurs que des peuples sérieux. Pourquoi le théâtre est-il plus parfait en France que partout ailleurs ? Par une raison bien simple ; c'est qu'ici le rire et l'épigramme sont toujours éveillés pour venger les atteintes portées au bon sens, et que les dramatiques étrangers ne rencontrant jamais ces puissans correcteurs, leur amour-propre n'est point compromis, et laisse l'art, dans cette partie du moins, *in statu quo*. Sans doute les arts, en France, doivent beaucoup au génie de ce peuple étonnant ; mais le goût dans les arts doit tout à l'influence badine et caustique de son caractère habituel. Quand le blâme prend le sourire de la malice, que d'efforts il faut faire pour attirer sur soi les regards sérieux de l'admiration ! C'est le seul peuple qui ait connu l'art de tirer de ses défauts mêmes des résultats utiles.

Ce n'est cependant pas tout à coup qu'ils sont parvenus à ce point de perfection dans l'art dramatique ; il leur fallut faire un long noviciat avant d'arriver à Corneille et à Molière. Les prêtres, pendant de longs siècles, s'emparèrent, en Europe, de la découverte de

tous les arts, pour étendre l'empire de la religion, et dominer l'homme dans toutes ses facultés. Ils se saisirent également des premières étincelles du génie dramatique : des théâtres furent dressés dans les nefs et sous les portiques des églises ; mais la foule trop considérable les fit transporter bientôt dans les places publiques. Rien de plus plat, et en même tems de plus licencieux et même de plus sacrilège que les farces religieuses que l'on livra à ces infames tréteaux. Tous les objets de leur plus profonde vénération ; les mystères les plus respectables pour eux ; toute la hiérarchie céleste ; l'être incréé qu'ils désignent par le titre de Dieu le père ; leur législateur immortel, qu'ils nomment Dieu le fils ; le Saint-Esprit, troisième extrémité de ce triangle mystérieux ; toute leur cour d'archanges, d'anges et de séraphins ; toute la légende de leurs saints, tout enfin ce qui constitue leur croyance religieuse éprouva l'avilissant honneur de ces espèces de solemnités sacerdotales, inventées pour imprimer au peuple plus de respect pour ces choses mêmes que l'on flétrissait avec tant d'impudeur. Le langage le plus grossier, souvent le plus

obscène, était celui que l'on prêtait au Dieu de l'univers et à son cortège.

Trois cents ans se sont écoulés depuis cette époque; les progrès des lumières ont été ex-extrêmes : hé bien! le croirais-tu? il est quelques cantons en France où ces farces, dévotement impies, sont encore en usage : au fond de la Bretagne, à l'extrémité de la Flandre, on en retrouve des vestiges. J'ai vu une de ces représentations à Rosenthal près de Dunkerque : le peuple lui-même était acteur. On dresse, en plein air, un théâtre sur des tonneaux; de vieilles tapisseries de Bergame forment les coulisses; une prodigieuse quantité de tables, couvertes de viandes de toute espèce, et entourées de buveurs, composent le parterre peu silencieux de ce spectacle. La représentation commença à huit heures du matin, et n'était pas finie à neuf heures du soir. Là je vis passer en revue tout le Vieux Testament, depuis la création jusqu'à la passion du Christ. Dès midi tous les acteurs étaient ivres : les Scribes et les Pharisiens se prirent de querelle avec Saint-Pierre : la rixe ne fut pas petite, et la garde fut obligée de venir mettre à la raison apôtres, disciples, voire même Pilate, et, qui pis est, la Madeleine, mar-

chande de poisson, la mieux embouchée que j'aie jamais entendue. L'on se rossa, on s'échina, on hurla; les saintes femmes surtout faisaient dans ce concert un dessus admirable : enfin on but, on s'appaisa; le drame saint continua : mais quand on mit l'homme qui représentait le Christ dans le tombeau, il s'y endormit si bien, que le coup de théâtre de la résurrection ne put jamais avoir lieu. C'était l'été : heureusement une pluie d'orage survint; elle dispersa acteurs et spectateurs : sans cela j'ignore quel eût été le terme de cette orgie. A quatre pas de là, le même jour, à la même heure, on jouait sur le théâtre de la ville les *Guèbres* de Voltaire. Conçois-tu cela? Il n'y avait pas six cents toises d'un théâtre à l'autre; et il y avait six cents ans entre les hommes.

A la naissance de leur théâtre, ils commencèrent donc par admirer les *mystères* que les prêtres soutenaient de tout leur pouvoir : mais, pour me servir de leur langage, l'esprit immonde se mêle de tout; on introduisit les sujets profanes sur la scène; et dès lors les prêtres déclamèrent contre la comédie. Malheureusement un de leurs rois, Henri II, assista à la représentation de la Cléopâtre de Jodelle : force alors fut aux prêtres de se taire :

c'est chose sainte qu'amusemens de rois. Ce Jodelle était instruit; il avait lu les Grecs: comme eux il employa les chœurs; il voulut imiter leur simplicité, et ne fut que froid et ennuyeux: d'ailleurs quelle énergie attendre d'une langue qui sortait à peine de la barbarie? Hardy et Garnier vinrent ensuite: l'un ne s'éleva guère au-dessus de son maître, l'autre resta fort au-dessous. Leur premier tragique fut donc Duryer : le pas fut immense; mais pourquoi? C'est qu'ils sortaient alors de la plus affreuse guerre civile, terrible, mais ordinaire époque de toutes les grandes conceptions. Le Scévole se joue encore, puis Mairet, puis l'emphatique Gombaud, puis Rotrou, puis Corneille; et le beau fût fixé. Voilà pour la tragédie. La marche pour la comédie fut à peu près la même jusqu'à leur Molière : il posa les bornes. Ce sont deux hommes bien extraordinaires que ce Molière et ce Corneille! Comment le même siècle les a-t-ils contenus?

Je t'ai dit que ces deux beaux genres enfantèrent des genres mixtes : de ce nombre, et au premier rang, sont l'opéra tragique et l'opéra comique. Ces Français seraient bien tentés d'avancer qu'ils les doivent au progrès de l'art;

ils ne l'osent pas : ils se contentent de dire qu'ils sont le fruit de leur admirable talent à varier leurs plaisirs. C'est une imposture dont peut-être même ils ne se doutent pas. Ces spectacles prouvent seulement qu'ils ont eu des génies du second ordre, des génies jaloux, désespérant d'arriver à la véritable gloire, et voulant s'en assurer une dont il fût difficile d'apercevoir l'imperfection. C'est non-seulement à la difficulté d'atteindre à la sublimité des deux genres principaux, mais encore à l'impossibilité, pour certains hommes, de suivre les règles qu'on leur imposa, qu'il faut rapporter l'origine de l'opéra sous les deux espèces. Si Richelieu et ses courtisans lettrés n'eussent pas été envieux, la France n'aurait peut-être point d'opéra : leurs forces ne répondaient point à leur haine contre Corneille ; ils ne pouvaient marcher égaux à lui : ils pensèrent à dénaturer le genre de la tragédie pour se créer une immortalité ; ils marièrent leurs poëmes avec la musique : elle les dispensa des développemens, et par conséquent ils purent travailler sans ame et sans cœur, grand soulagement pour les esprits médiocres. Les règles les gênaient, et ils empruntèrent la baguette des fées pour les violer à leur aise. C'est

là, comme ils disent ici, que l'on voit passer le petit bout de l'oreille ; mais combien peu de gens l'aperçoivent ! Ils appelèrent encore à leur secours la danse et la pompe théâtrale ; et tant d'auxiliaires ne firent qu'attester l'impuissance des créateurs. Cette grande atteinte portée au véritable goût se cacha sous l'écharpe brillante de la nouveauté, souveraine toujours adorée par les Français. Enfin, ne pouvant faire une bonne chose, ils firent une chose magnifique. C'est la statue de ce sculpteur : il ne put la faire belle ; il la fit riche. Leur fameux satirique Boileau acheva de tout perdre. Quinault avait senti que l'on pouvait tirer parti de ce genre mixte, et faire une chose passable d'une chose mauvaise, en donnant aux poëmes une élévation, un sentiment, une sorte de chaleur amoureuse, capable de l'anoblir. Boileau lança un trait de satire sur Quinault, et chez le Français une épigramme suffit pour anéantir le mérite : c'est le grain de poudre qui fait sauter le rocher.

Après la mort de Quinault, peut-être le mal n'eût-il pas été sans remède, et que quelque bon esprit eût pu faire ce qu'il n'avait fait que tenter : mais Boileau, sans le prévoir sans doute, (tant il est vrai que le poëte, qui ne

voit dans un vers sentencieux que le plaisir de le produire, et l'applaudissement éphémère que lui vaudra l'assemblage heureux de quelques mots sonores, n'a pas toujours la sagesse de calculer l'influence funeste que ce vers peut avoir sur les opinions de la postérité) le satirique, dis-je, qui, en parlant de la poésie lyrique, ajouta

> Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

causa par ce vers, encore aujourd'hui dans la bouche de tout le monde, un mal bien plus irréparable au genre de l'opéra. Qu'est-il arrivé ? C'est que depuis cent ans les musiciens, qui n'osent toutefois se targuer tout haut de cette autorité, agissent cependant comme si elle était consacrée ; que tous se croient appelés à réchauffer les poëmes ; que l'erreur, allant toujours croissant, s'est encore renforcée du goût moderne pour la musique ultramontaine ; qu'à ce décret du législateur du Parnasse les musiciens italiens sont venus ajouter le mépris qu'au delà des Alpes ils ont pour les poëmes ridicules de leur patrie ; qu'une erreur en amenant communément une foule d'autres à sa suite, la danse, à son tour, s'est imaginée avoir le droit de réchauffer

aussi cette musique, qui, par ses doubles croches, prétendait réchauffer la poésie ; que, de la sorte, la partie poétique est dans ce spectacle rejetée au troisième rang, tandis que c'est le poëme, au contraire, qui seul devrait avoir le droit d'échauffer la musique, et la musique d'échauffer la danse : car, si tous les arts se flattent d'avoir une poésie, sans laquelle en effet ils seraient sans chaleur, ou pour mieux dire sans laquelle ils ne seraient rien, il est évident que, toutes les fois que la poésie veut bien s'allier avec eux, elle doit avoir le rang suprême, puisque la poésie particulière à chaque art n'est qu'un démembrement de la poésie générale. Cette manière inverse, et si contraire à la saine logique, avec laquelle tous les arts procèdent pour embellir ce spectacle ; je dis tous les arts, car le décorateur a bien la vanité sûrement de croire aussi réchauffer quelque chose, et peut-être même que si l'on consultait le tailleur, on lui trouverait encore un soufflet dont il croit user pour irriter le brasier : cette manière, dis-je, ressemble assez à la cendre qui, se plaçant au centre du foyer, repousserait les charbons aux frontières de la cheminée, et se dirait le principe de la chaleur. Voilà cependant la fausse

direction que Boileau donna à une institution faite pour obtenir tant de gloire par le concert de tous les arts, s'il ne les eût déplacés par un vers brillant, berceau d'une pensée si fausse dans ses conséquences, si elle ne l'était pas déjà quand il la publia : car il est permis de douter que jamais la musique de Lulli ait pu réchauffer quelque chose; et ne pourrait-on pas lui dire comme Léontine à Eudoxe ?

Voyez que de malheurs pour n'avoir su vous taire !

L'opéra comique est à la comédie ce que l'opéra lyrique est à la tragédie, mais avec moins de noblesse, quant à l'origine : car, enfin, si le grand opéra, comme ils l'appellent, n'a ni les beautés ni les vertus de sa mère, du moins est-ce un fils légitime; au lieu que l'opéra comique, malgré les tons qu'il affecte pour se donner un air de parenté avec Thalie, n'est, dans le fait, qu'un fils naturel et clandestin du grand opéra. S'il a été heureux comme tous les enfans de son espèce, il n'en faut pas conclure que ce soit un enfant de l'amour; c'est tout uniment un sapajou capricieux : tantôt il singe le rire que son surnom suppose, tantôt emprunte à son père des larmes et des

boucliers, dont il mouille et affuble grotesquement la marote de Momus. Le grand opéra s'est figuré que l'on pouvait supposer des personnages qui ne s'exprimeraient qu'en chantant : joie, plaisirs, tristesse, combats, trépas même, tout se chante. Il n'est pas assurément d'invraisemblance ni de folie pareilles ; mais enfin une folie lui a paru le *nec plus ultrà* de ce qu'il pouvait se permettre. Son fils a été plus loin : il a voulu que ses personnages parlassent et chantassent tour à tour ; et pour mieux blesser le sens commun, au lieu de charger la parole d'exprimer la passion, et de ne confier qu'au chant ce qui tient à l'agrément, il a confié la passion au chant, et n'a réservé à la parole que les phrases, toujours froides, dont on use dans un poëme pour lier ces passions entr'elles. Ainsi, par exemple, si un personnage veut exprimer l'amour, la douleur, la colère, la fureur, que sais-je, il arrive, à la faveur des phrases parlées, à la situation où l'expression de ces passions lui est nécessaire ; et le voilà s'arrêtant tout à coup, et mettant une longue ritournelle de l'orchestre entre le moment où la nature lui indique le mouvement de la passion, et le moment où le caprice du musicien lui permettra de la peindre. Quand j'assistai,

pour la première fois, à la représentation de l'un de ces opéra, je crus bonnement que c'était à cette insigne baroquerie qu'il devait son surnom de comique, et mon erreur était d'autant plus excusable, que dans cet opéra comique on se battit, on emprisonna, on incendia, on tua, et que je ne trouvais rien de bien comique à tous ces crimes.

Tu vois que le grand opéra et l'opéra comique sont une dégradation des deux beaux genres de la tragédie et de la comédie. Le drame, le vaudeville, la pantomime dialoguée sont aussi des enfans de cette même famille, mais des enfans plus déshérités encore par la raison. Le drame est un composé de scènes bourgeoises, ou d'aventures de romans : ses personnages sont toujours montés sur des échasses ; un bourgeois y parle comme un académicien, un valet comme un philosophe, une cuisinière comme un docteur de Sorbonne. Ce sont des amis perfides, des filles séduites, des épouses adultères, des pères ruinés, des rapts, des duels, des emprisonnemens : enfin que te dirai-je? c'est l'intérieur assez ignoble de quelques familles de marguilliers, de courtauts de boutique, d'artisans, d'ouvriers, de mendians, où des crimes, qui, dieu merci, sont in-

connus à cette classe d'hommes, ont soi-disant établi leur empire, et livrent bataille à des vertus de haut parage qu'elle ne connaît pas davantage. Que de travail! diras-tu. Point du tout : la même recette sert à tous; c'est le patron du tailleur : on prend un roman bien extraordinaire, on le surcharge d'incidens, un enfant trouvé, une vierge abusée, un proscrit réfugié, ou quelque autre personnage de cette espèce, voilà les pierres fondamentales de l'édifice. On entoure tout cela de fripons actifs, de femmes indiscrètes, de paysans révoltés : on associe à ce vacarme l'écroulement d'un pont, le débordement d'un fleuve, l'incendie d'une maison, un orage, un naufrage, une forêt, des voleurs. Quand l'auteur ne sait plus comment démêler tout cela, il a heureusement en réserve quelque tombeau dont il fait sortir un revenant; en sa qualité de mort il sait le passé, le présent, l'avenir. Les cinq actes se remplissent; et pour dénouer tout cela, n'a-t-on pas toujours quelque parent venu des îles, quelque grand seigneur dont les remords font un homme de bien, ou quelque roi que l'on rencontre à la chasse, ou quelque messager d'état arrivant par la diligence? Enfin la toile tombe, et tous

les badauds, en remettant le mouchoir dans la poche, de s'écrier : *Mon dieu, que de talens !*

Au reste, le drame ne fait grâce de rien; tous les détails du ménage sont de son ressort; et c'est là le sublime : une servante allant à la cave, un valet soufflant une lanterne pour aller se coucher, le déjeûner, le dîner, le souper, le drap que l'on aune dans la boutique, la planche que l'on varlope, les chevaux qui retournent du labourage, le chat de la vieille, le chien de la ferme, le son de la cloche, la pipe de la sentinelle, tout cela tient son rang. Riez si vous l'osez; vous vous ferez une belle affaire avec tous les Kotzebues français!

Et la pantomime dialoguée! O mon cher Giafar, la *belle chose!* La pantomime dialoguée, c'est le drame perfectionné : quel effort de génie! Et, dans le fait, comment faire pleurer, gémir, heurler des personnages pendant trois mortelles heures? quels poumons y tiendraient? Hé bien! la musique, voilà la grande ressource. L'auteur est-il épuisé de phrases, et l'acteur de forces, l'orchestre complaisant accourt; et toute cette troupe qui, tout à l'heure, criait à tue tête, ne sait plus que

gesticuler, mais gesticuler à fendre l'ame : les bras deviennent l'organe unique de la parole, du sentiment, de la pensée : comme ils se démènent ! quelles *magnifiques* contorsions ! Dieu sait si le tombeau de Saint-Médar en vit de pareilles ! Et comme la pantomime est très-amie de Terpsicore, il arrive souvent que les jambes folâtrent quand les bras se désespèrent, et que, dans la musique, qui, pour se *rapprocher* de la nature, ne peut que gagner à une alliance semblable, les basses rient quand les dessus pleurent.

Au reste, ces pièces de toute espèce se jouent dans des salles plus ou moins belles, plus ou moins commodes, plus ou moins éclairées, et c'est surtout à cette dernière condition que l'on reconnaît l'espèce de classe qui fréquente telle salle. Le dédain que le riche a pour le pauvre se remarque jusque dans les lieux consacrés aux plaisirs ; on s'autorise pour cette différence sur ce que les uns sont plus chers que les autres. Ainsi, en supposant que les théâtres soient consacrés à la morale, cela prouve seulement que l'on a fait une marchandise de la morale, et qu'il y en a à tous prix. Si on la vend plus cher au riche, cela ne veut pas dire qu'il en consomme davan-

tage ; si on la vend moins cher au pauvre, cela ne prouve pas qu'il en ait moins besoin ; mais par une suite de cette contradiction que l'on remarque assez généralement ici dans les principes les plus simples de la raison, il se fait que, dans les diverses qualités de morale que chaque soir on met à l'encan, la meilleure est constamment pour les hommes le mieux éduqués, et la plus mauvaise pour ceux qui ont eu le moins d'éducation, et ce devait être précisément le contraire. Ainsi, l'on suit pour les théâtres la même législation que pour les magasins de vins, où le nectar est pour le riche, et la piquette pour le pauvre ; et l'on ne s'inquiète pas plus des maladies que l'ame du peuple contracte à cette manière de la désaltérer, que l'on ne s'inquiète de celles dont les méchans vins de cabaret font couler le germe dans ses veines.

Les décorations des théâtres où l'on représente ces pièces sont communément assez belles, et l'illusion est par fois assez complette. On assure que depuis cinquante ans l'art du décorateur, et la sévérité dans les costumes, ont fait un grand pas : il est vrai que les acteurs principaux mettent une grande importance à s'habiller conformément au tems et

aux lieux où se passèrent les actions qu'ils représentent ; mais les acteurs en sous-ordre, moins riches, sont obligés de se servir d'habits de magasin : cela fait le contraste le plus bizarre. Les magasiniers ignares s'imaginent qu'il suffit qu'un habit ait une forme antique. Ainsi à côté d'un héros de Sparte s'avance gravement un confident babylonien ; ainsi la garde d'un roi d'Assyrie aura l'uniforme des licteurs consulaires. Dans la comédie ces contrastes sont à peu près les mêmes : la révolution politique en a amenée une dans les costumes ; celui des Français d'aujourd'hui ne ressemble en rien à celui des Français d'autrefois. Hé bien ! au théâtre un petit maître, par exemple, est-il obligé, par son rôle, de paraître tour à tour en négligé et en grande parure, vous le voyez successivement mettre l'habit paré de l'ancienne cour, et l'habit négligé des élégans d'aujourd'hui ; et, de la sorte, il fait franchir à son costume, dans la même pièce, un intervalle de cinquante ans sans se douter de ce ridicule anachronisme. J'ai vu sur le premier théâtre de Paris, dans une pièce de Molière, les vieillards avec l'accoutrement des grimes et la calotte du tems de Louis XIII ; leurs valets avec la casaque et la perruque ronde, qu'ils

portaient à l'origine du théâtre ; le premier rôle avec l'habit brodé, la coiffure, la bourse, le plumet et les talons rouges du siècle de Louis XV ; les femmes dans la même parure que celles qui, la veille, assistaient à Tivoli ; le jeune premier en chapeau rond, en frac, en bottes, et la tête à la Titus, comme les jeunes gens du jour, et son valet avec la veste et le pantalon de jokey. Ainsi, entre le père grondeur et le fils dissipé, entre le valet qui menait l'intrigue et le valet qui apportait une lettre, il n'y avait qu'une petite distance de deux cents ans ; et, si cela est assez singulier, j'ai vu quelque chose de plus singulier encore, c'est que personne ne s'en aperçut.

En décorations, les anachronismes ne sont pas moins bouffons : j'ai vu jouer le Brutus vainqueur des Tarquins dans un palais magnifique, tandis qu'à cette époque son collègue Collatin inspira la défiance par une bicoque un peu trop apparente ; j'ai vu Virginie au milieu d'une place publique entourée d'arcs de triomphe, de temples de porphyre, de palais corinthiens, tandis que, cinq cents ans après, Auguste se vantait d'avoir trouvé Rome de brique, et de la laisser de marbre ; j'ai vu le superbe Agamemnon assassiné aux

pieds d'une colonne que Callimaque n'inventa que six cent quarante ans plus tard ; j'ai vu Bayard donner audience dans des casemates que l'on doit à Vauban ; et mille autres disparates de cette espèce.

Et tout cela chez un peuple si jaloux des convenances ! On est fâché qu'il les respecte à tant d'égards, car lorsqu'il y manque, on est alors forcé de l'attribuer à l'ignorance : et l'ignorance, bien qu'elle soit couverte d'or, qu'elle roule dans un char brillant, qu'elle soit embaumée de parfums, qu'elle se cache sous l'enveloppe des grâces et de la beauté, qu'elle loge dans un palais, qu'elle ait une table splendide, qu'elle marche entourée d'un cortège nombreux, n'en est pas moins l'ignorance.

Le Parisien saura à merveille le nombre de révérences qu'il doit faire en entrant dans un appartement ; il jugera sans faillir quelle place d'honneur l'on doit donner à table ; il connaîtra les nuances de respect qu'il doit mettre entre tel et tel magistrat ; il indiquera l'heure où la décence lui permettra de se présenter dans telle ou telle maison ; il parcourera avec une étonnante facilité tous les échelons de la politesse avec ses amis, de la civi-

lité avec les indifférens, des égards avec les personnages audessus et audessous de lui : hé bien ! dans une représentation théâtrale les acteurs, oubliant le caractère, le rang, les dignités des personnages dont ils sont chargés, transgresseront en sa présence ces règles de de bienséance auxquelles il s'est soumis et dont il connaît si parfaitement l'hiérarchie ! il le verra avec indifférence ; que dis-je ? il ne se doutera pas même de cet oubli. Le plus subalterne confident viendra parler sous le nez à Sémiramis ; un affranchi causera côte à côte avec Auguste ; Couci abordera Vendôme sans le saluer, lui prendra sans façon la main, lui frappera familièrement sur l'épaule, comme je l'ai vu faire à un comédien nommé Aufresne ; une soubrette éclatera de rire en présence de sa maîtresse ; un valet se couvrira devant son maître ; et le spectateur, qui, à la porte du théâtre, a mis entre son laquais et lui un si grand intervalle ; qui, dans l'escalier, tout à l'heure, a cédé le pas à l'homme en place ; qui dans sa loge se lève avec tant de respect pour offrir son siège à sa maîtresse ; qui n'est pas même très-certain si ce n'est pas trop de popularité dans son épouse de souffrir que sa femme de chambre soit aux quatrièmes

loges quand elle est aux premières, verra sans sourciller l'acteur sur la scène secouer toutes les convenances dont il est lui-même si religieux observateur. Il ne manquera pas d'avoir un sifflet pour punir un vers qui péchera contre le goût, et il n'en aura jamais un pour châtier l'acteur qui pèche contre l'urbanité.

Un jour, m'a-t-on dit, leur fameux Préville jouait le Cliton du Menteur : ce Cliton est le valet, et ce valet se permettait de mettre son chapeau en parlant à Dorante. Cela est de tradition, disent-ils : donc, parce que le premier acteur qui aura joué le rôle aura fait une sottise, la voilà consacrée, et tous ses successeurs la répéteront. Un laquais s'était introduit, je ne sais comment, dans les coulisses : ce laquais n'était pas obligé de connaître la comédie, encore moins l'autorité des traditions : à la livrée il prit Préville pour un de ses camarades ; il s'approcha de lui quand il quitta la scène : Parbleu ! lui dit-il, vous êtes bien heureux, vous ; vous servez un bon diable.—Comment cela?—Eh! ne vous ai-je pas vu tout à l'heure lui parler le chapeau sur la tête? Si j'osais en faire autant avec M. le comte, mes épaules s'en souviendraient. Ce laquais n'était-il pas meilleur juge que le pu

blic? Depuis, m'a-t-on dit, Préville ne se couvrit plus. Mais Préville était un homme de bon sens : un acteur ordinaire eût ri de la bonhomie du laquais.

LETTRE X.

Le même au même.

Tu crois sans doute que dans l'empire du théâtre les auteurs sont au premier rang, les acteurs au second? cela serait ainsi si l'empire du théâtre était celui de la raison.

Si l'on peut vraiment taxer le Français de bouffonnerie, si l'on veut réellement le surprendre insultant de gaîté de cœur au bon sens, et se faisant un jeu d'être plus fou que les fous de Charenton, il faut examiner comme il raisonne sur le peuple comédien, il faut examiner comme il procède avec le peuple comédien, il faut examiner comme le peuple comédien, de son côté, raisonne et procède envers le public.

Le pays où peut-être la profession de comédien mériterait le plus d'être honorée devrait être la France; et la France est de tous les pays celui où cette profession est la plus

méprisée. Les gens bien élevés traitent les comédiens d'histrions, le peuple les appelle baladins ou bateleurs. Les uns ni les autres ne savent ce qu'ils disent : histrions et bateleurs ne veulent pas plus dire comédien, que comédien ne veut dire évêque. Avant la révolution, l'état d'abjection dans lequel les comédiens étaient plongés était extrême : passionnés pour les plaisirs du théâtre, les Français avaient accumulé tous les genres d'infamie sur la tête de ceux qui leur procuraient ces plaisirs; la religion leur refusait la sépulture, les lois les notaient d'infamie, l'usage les bannissait de la société. Un noble qui se serait fait laquais se fût avili; un noble qui se fût fait comédien eût encouru la dégradation. L'église ne les admettait jamais à ce qu'elle appelle la communion des fidèles, elle refusait le baptême à leurs enfans, elle ne voulait point bénir leurs mariages, elle leur déniait l'eucharistie, l'absolution, l'extrême onction, toutes choses sacrées et secours spirituels, indispensables, selon les catholiques, pour être sauvés après la mort. Le plus grand seigneur et le plus mince bourgeois eussent plongé leur fils dans un cachot éternel s'il eût embrassé cette profession, et les exemples en furent fré-

quens. L'homme du peuple qui n'avait pas cinquante louis à mettre à une lettre de cachet pour faire périr lentement son fils dans une prison s'il se faisait comédien, se contentait de le maudire, de le déshériter, de le bannir de sa présence, et eût préféré le savoir dernier goujat d'une armée, et pis que cela, plutôt que de le voir sur le théâtre. Ainsi, par une inconséquence indéfinissable, tandis que, d'un côté, ils travaillaient avec une ardeur vraiment digne de l'élévation de leur génie et de la délicatesse de leur goût à épurer leurs ouvrages dramatiques, et à en faire des monumens éternels de la sublimité de leur poésie, de l'harmonieuse élégance de leur langue, de l'excellence et de la pureté de leur morale, de l'autre ils s'attachaient, avec une opiniâtreté sans égale, à faire de ceux qu'ils chargeaient du soin de leur répéter chaque jour ces chefs-d'œuvres, la classe la plus impure, la plus grossière, la plus ignorante : à force de rendre le métier de comédien abject aux yeux de l'homme bien élevé, instruit et honnête, et d'abuser même de la religion pour alarmer la conscience de l'homme vertueux sur les conséquences de ce métier, il fallait bien qu'il devînt le partage des hommes assez in-

différens à la honte, assez dépourvus de pudeur, assez étrangers à leur propre estime pour affronter le mépris universel : et où les trouver ? sinon parmi les êtres ou tellement séparés de la société par leur obscurité, ou tellement abandonnés de l'éducation, ou tellement corrompus par les vices, qu'ils en fussent venus à regarder, eux-mêmes assez en mépris, le mépris général pour franchir ce que l'on pouvait regarder comme le dernier degré de l'opprobre, puisqu'enfin le métier de comédien était censé le *nec plus ultrà* de la débauche.

Qui leur aurait dit : il faut, il est convenable que les chefs-d'œuvres de Bossuet, de Fénélon, de Massillon soient aujourd'hui prêchés dans vos temples par des hommes excommuniés par l'église, retranchés du nombre des citoyens par les lois, séparés des gens de bien par leur conduite licencieuse, ils eussent crié à l'impiété : et cependant où donc est la différence ? et la morale est-elle moins sacrée, la leçon a-t-elle moins de valeur pour sortir de la plume de Corneille, de Molière, de Racine, de Voltaire ?

Des philosophes ont cherché à expliquer l'origine de ce préjugé contre les comédiens : presque tous l'ont attribué à la conduite peu

réglée de cette classe d'hommes ; mais c'est prendre l'effet pour la cause. A qui la faute? N'est-ce pas à ceux qui fermèrent cette carrière à l'homme bien né, instruit et vertueux? Vous leur avez ravi la religion, la protection des lois, le besoin de la probité, la renommée même, qui récompense des vertus publiques et privées; vous avez voulu que l'homme, qui parmi vous jouirait de tous ces avantages, en fût déchu à l'heure même où il monterait sur le théâtre. Si les comédiens sont méprisables, ce n'est donc ni par le vice de l'état en lui-même, ni par les vices de ceux qui l'exercent ; ils sont simplement méprisables parce que telle fut votre volonté. Vous leur avez interdit la vertu, et vous vous fatiguez à rechercher pourquoi vous les méprisez ! mais votre recherche même est un excès de barbarie; votre injustice est tellement odieuse, et vous en apercevez si peu les conséquences, que, si, par hasard, un comédien, renfermé dans le cercle d'opprobres dont vous l'avez entouré, y conserve ces vertus dont vous vous montrez si fiers, s'il y reste bon père, bon époux, bon fils, bon ami, bon citoyen, il est cent fois plus grand que vous.

Où donc est le déshonneur ?

LETTRE XI.

Le même au même.

J'AI reçu tes lettres. Ton étonnement redouble, me dis-tu, à la réception des miennes : tu ne conçois pas ce peuple extraordinaire ; je le crois : depuis deux ans, je le vois, je l'observe, je vis avec lui, et j'ai peine encore à le concevoir moi-même. Non, Giafar, rien de romanesque dans mes récits ; et cependant je ne t'ai peint, pour ainsi dire, que quelques individus, des familles, une ville, peut-être : que serait-ce donc si je t'offrais le tableau de la nation toute entière, de cette nation la plus grande, la plus héroïque, la plus généreuse, la plus guerrière, la plus magnanime que le globe ait portée ? Eh ! comment, diras-tu, cette société d'hommes légers, frivoles, inconséquens peut-elle........ C'est un phénomène sans doute; mais ce phénomène existe. A considérer les Français in-

dividuellement, ils sont tels que je te les ai montrés; mais à ne les voir qu'en corps de nation, rien ne les égale ni dans l'antiquité ni parmi les peuples modernes : et ces vertus nationales se perpétuent depuis quinze siècles sans lacune, sans altération, sans nuances mêmes. Vainqueurs ou vaincus, conquérans ou conquis, soumis à des rois sages, ou courbés sous des monarques despotes, éclairés ou ignorans, esclaves ou libres, quels que soient les tems, les circonstances, les revers, les fortunes, les régimes, du moment qu'il s'agit pour eux de figurer comme nation sur le théâtre du monde, la majesté, la grandeur, la loyauté, la bravoure, la bonne foi, la franchise, le désintéressement, la clémence, voilà la nation française! Ouvre son histoire, et juge: les individus ont des torts, et la nation jamais. Il n'est point de peuple qui n'ait eu un grand vice national : Rome, l'orgueil; Carthage, la perfidie; Sparte, la haine; Athènes, l'inconstance; la Grèce entière, l'égoïsme; l'Egypte, la crédulité; l'Assyrie, l'avarice; la Perse, la bassesse : et tant d'autres. De là, depuis six mille ans, les malheurs du monde. Seule sur la terre, la nation française est vierge encore : il est impossible de trouver un

âge où elle ait pesé sur l'humanité par un vice national. Que lui reprocher? les croisades? elles appartiennent à l'Europe : les calamités de Charles VI? elles appartiennent aux princes : la ligue? elle appartient à des hommes : jamais la nation n'est là. Mais faut-il des vertus pour réparer, elle arrive, elle paraît, elle se montre : qu'elle est brave sous Charles Martel! Qu'elle est grande sous Charlemagne! qu'elle est dévouée sous les premiers Valois! qu'elle est généreuse sous Charles VII! qu'elle est patiente sous les fils de Médicis! qu'elle est noblement prodigue sous Louis XIV! Et toutes ces vertus qu'elle offre éparses sur chaque siècle, avec quelle puissance, quelle autorité, quelle énergie elle les rassemble toutes dans la guerre de sa révolution! Que de crimes dans quelques individus!... mais que de vertus dans toute la nation!!!

Tu me demandes quelles furent les causes de cette révolution : c'est bien là, vraiment, un autre phénomène! Combien de questions ai-je faites! Ils me répondent, mais nuls ne s'accordent; chacun a son texte. Elle a servi beaucoup d'intérêts, et elle en a brisé beaucoup. Comment veux-tu qu'ils s'entendent sur ces causes? chacun les détermine et

les explique suivant son affection. Comment écriront-ils l'histoire de cette révolution? Je l'ignore. Ils demandent un Tacite! mais quand ils l'auraient.... Qui sur la terre eût osé donner un démenti à Tacite sur ses Césars? Quel homme eût pris la défense de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron? Tacite écrivait sous la dictée de l'univers. Mais ici comment écrire quand les uns veulent que tout soit crime dans les résultats, et les autres que tout soit vertu dans les principes; et que, sans cesse en contradiction sur les causes et les effets, ils verraient toujours dans l'histoire la plus impartiale une part faite au mensonge, puisqu'enfin ici l'on abuse des conséquences pour entacher les principes, et que là l'on se retranche sur les principes pour nier les conséquences?

Qu'ils sont loin, ou je me trompe, d'avoir songé à la véritable cause de cette révolution! Je t'ai déjà dit ailleurs un mot de ce que je pensais à cet égard; c'est peut-être ici le lieu de te développer cette idée.

De ces causes il en est une principale, il en est de secondaires.

Ils cherchent le germe de cette révolution près d'eux: ils se trompent, à mon avis; il est dans le berceau de la monarchie.

Et prends garde que je dis dans le berceau, et non pas dans les principes de la monarchie; car cette révolution ayant eu pour objet la liberté civile, ce serait avancer qu'il ne peut y avoir de liberté civile dans une monarchie, et ce serait un paradoxe : il ne s'agit pas de déterminer ici sous quel régime cette liberté civile a le plus de garantie, mais simplement du fait.

Il peut y avoir esclavage sous une démocratie, sous une aristocratie, sous une monarchie : la véritable liberté dépend du maintien des lois. Est-ce le peuple qui les viole? il y a alors tyrannie dans le peuple; sont-ce les hommes qui gouvernent? Il y a despotisme. Se croire esclave parce qu'un seul gouverne, c'est se croire aveugle parce qu'il n'y a qu'un soleil. Si cela était, il n'y aurait donc pour les peuples d'autre condition que l'esclavage. De quelque manière que l'on s'y prenne, quel que soit le vernis que l'on emploie pour brillanter les théories, dès que l'on réduit en pratique un système de gouvernement quelconque, on a beau faire, c'est toujours un seul qui régit. Dans la démocratie, c'est le plus ingénieux; dans l'aristocratie, le plus riche; dans la monarchie, le plus visible. La

passion peut bien dissimuler à l'homme cet ordre invariable de la nature; mais comment l'intervertir? Peu ou beaucoup de magistrats, qu'importe; l'avis d'un seul prévaut toujours: l'on n'échappe pas à cette puissance. Mais ce n'est pas là ce qui compromet la liberté; c'est l'excès, quelque part qu'il se trouve, soit dans le gouvernement, soit dans le peuple. Que j'obéisse à Cicéron, je suis libre; à Marius, je suis pire qu'esclave : tous deux pourtant commandaient au nom de la liberté.

Pourquoi cette révolution? Il faut le dire enfin : depuis quinze cents ans deux peuples bien distincts habitent la surface de la France; un peuple de vainqueurs, un peuple de vaincus : voilà la grande cause. La fusion, si j'ose m'exprimer ainsi, ne s'est jamais faite; l'époque actuelle est le premier instant où elle commence à s'opérer.

Les Francs arrivèrent dans les Gaules : ils s'en emparèrent, s'y établirent, s'y maintinrent, mais sans expulser les Gaulois. S'ils se sont mêlés par les alliances, la ligne paternelle est directe pour les Francs, car ce furent les Gaulois qui fournirent les femmes. Les Francs apportèrent leur âpreté, leur fierté, leur audace, leur inconstance, leur sauvage amour

pour la domination, leur invincible penchant pour la licence. Les Gaulois conservèrent leur intrépidité, leur bravoure, leur urbanité, leur douceur, leur amour pour les arts. Ceux-ci devaient leur éclat à leur long attachement pour les Romains; ceux-là leur renommée à leur profonde haine pour eux. Ils étaient donc loin de s'entendre sur le caractère de la véritable grandeur. Premier germe de division.

L'autorité devint le partage des vainqueurs : cela devait être. Lois, gouvernement, emplois, charges, honneurs, tout émana des Francs : et quand l'histoire ne le dirait pas, la raison suffirait seule pour faire concevoir que ce n'est pas le vaincu que le vainqueur appelle à partager la puissance. Ainsi donc, généralement parlant, les Gaulois devinrent peuple, et les Francs privilégiés. Ils usèrent du droit de conquête dans toute sa plénitude : ils effacèrent l'antique nom des contrées qu'ils avaient subjuguées : on cessa de dire les Gaules; on dit la France. Les Gaulois relégués dans la classe du peuple, les noms celtiques disparaissent de l'histoire, qui n'écrit jamais que les actes des puissans, et les noms slaves y paraissent en foule; la langue se corrompt, les mœurs changent, l'ignorance arrive avec un peuple qui ne

sait pas lire : contraste dans les jouissances de la vie entre un peuple qui n'estime que les armes, et un peuple qui naguère s'honorait encore d'Ausone. Second germe de division, terrible toutefois ; car le joug le plus insupportable pour l'homme est celui qui le force à renoncer à ses goûts.

Un roi franc gouverne ; c'est Clovis : il partage son empire entre ses fils ; ce sont des Francs qui se divisent les Gaules. Les grands officiers de leur domesticité, les gouverneurs de leurs provinces, les chefs de leurs armées sont autant de Francs. Ce ne sont pas des Gaulois qui s'élèvent au rang de maires du palais ; ce sont aussi des Francs. Ces maires, à la longue, renversent leurs maîtres, et forment la seconde dynastie : cette seconde dynastie est donc encore du sang franc. En sera-t-il de même de la troisième ? Oui ; car les honneurs accordés, à l'origine de la conquête, aux premiers Francs sont devenus héréditaires, et Hugues Capet est un de ces seigneurs. Le nom même le prouve ; il est franc. Puisque ces changemens de dynasties ne plaçaient sur le trône que des hommes du sang des vainqueurs, ces espèces de révolutions ne changeaient rien à l'abaissement des Gaulois : elles avaient leur

source dans cette jalousie assez ordinaire entre des vainqueurs non encore policés, qui supportent impatiemment que l'un obtienne un prix plus grand que l'autre dans un triomphe commun. Qu'un soldat franc dispute un vase à Clovis, ou qu'un grand seigneur franc détrône sa race, c'est toujours le même esprit. Ce fut encore de ce même esprit jaloux que naquit l'anarchie féodale : chaque acteur de la conquête croyait avoir un droit égal à gouverner les conquis ; et par cette raison que les premiers chefs avaient donné les grands emplois à leurs plus affidés, les descendans de ceux-ci en concluaient que leurs ancêtres auraient pu tout aussi bien occuper le trône : et ainsi, en se formant un état à part, ils croyaient ne faire autre chose que recouvrer le droit de régner, dont l'ambition et l'habileté d'un seul avaient privé leurs aïeux. Cette ligne de démarcation entre les conquérans et le peuple conquis ; cette descendance non interrompue de privilège pour les uns, et d'humiliation pour les autres ; cette prétention à dominer, d'autant plus inquiète qu'elle n'a de titre que la force, se retrouvent jusque dans les expressions proverbiales, sorte de monumens dont le témoignage n'est pas à dédaigner, parce que

leur naissance se rattache toujours à des faits que l'histoire tait ou déguise trop souvent. Depuis Clovis jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, quelle fut constamment l'expression favorite des monarques, des grands, des nobles, des magistrats dans les solemnités comme dans la vie privée, dans les discours, dans les harangues, dans les ordonnances, comme dans les conversations particulières et confidencielles? NOS BRAVES ANCÊTRES LES FRANCS. Et ce qui est bien digne de remarque, c'est que jamais, non, jamais, le peuple n'en usait. NOS BRAVES ANCÊTRES LES FRANCS! Pourquoi donc jamais NOS BRAVES ANCÊTRES LES GAULOIS? La raison en est simple; et c'est la nécessité d'entretenir constamment dans l'esprit du peuple la terreur première inspirée par le nom des vainqueurs. Je veux que, depuis quelques siècles, on usât de cette espèce de formule plus par habitude que par sentiment; mais qu'importe, c'est la trace. NOS ANCÊTRES LES FRANCS! On ne s'est souvenu des Gaulois que depuis la révolution. Charlemagne, dont l'ame avait de la grandeur, et savait mesurer ce que valait le peuple, voulut ressusciter ce nom de Gaules : vain desir dont on ne souffrit pas l'héritage à ses successeurs.

La noblesse fondait ses prétentions sur l'orgueil du sang : a-t-on bien examiné ce préjugé? un homme illustré par les exploits de ses pères ! Un semblable raisonnement aurait-il traversé les âges ? Lorsqu'une prétention paraît ridicule, et qu'elle existe, il faut, pour la juger, se dépouiller soi-même de tout préjugé; car enfin il n'y a point de prétention qui, dans son origine, n'ait eu un motif, si toute une classe d'hommes l'adopta. Un homme peut bien former une prétention bizarre, incivile, insensée, parce qu'un homme peut être fou ; mais tout un corps, non pas. Examinez bien cet orgueil du sang; saisissez le fil, suivez-le, remontez le long du préjugé : où aboutit-il ? à l'orgueil de la victoire. L'expression, l'interprétation se sont dénaturées; mais voilà le principe; et dès lors ce qui semblait ridicule, cesse de l'être, car la chose était fondée sur la raison des conquérans. Dira-t-on qu'elle était juste? Non pas en morale, mais en politique; comment atténuer la raison des vainqueurs ? Respectez-moi, disaient les nobles. Pourquoi? Parce que nous descendons des Francs, qu'ayant été vos conquérans, ils eurent droit à vos hommages, et qu'héritiers de leurs conquêtes, nous avons hérité des privilèges qu'elle leur valut. Cela

sans doute est fondé sur le droit du plus fort : on en gémit ; mais l'absurdité de la prétention disparaît ; et c'est en cela que l'on doit bénir les lumières, parce qu'elles servent à éclaircir les préjugés, et qu'elles conduisent insensiblement les hommes à se dépouiller de prétentions nées d'une raison barbare. Mais, dira-t-on, des plébéiens furent anoblis, et ils raisonnaient ainsi : Ceux-là descendaient-ils des Francs ? Pourquoi pas ? Le soldat franc était plébéien aussi par le fait, du moment que l'orgueil de la conquête avait fait disparaître l'égalité reconnue dans les forêts de la Germanie. Mais je veux que ces plébéiens anoblis soient Gaulois ; s'ils adoptent le langage des Francs, qu'est-ce que cela prouve ? sinon la bassesse et l'ambition, toujours aptes à faire cause commune avec les oppresseurs pour avoir part aux dépouilles.

La religion catholique était dans les Gaules antérieure à l'arrivée des Francs : ses ministres avaient alors un beau rôle à jouer ; peut-être n'en mesurèrent-ils pas toute l'étendue. Ils n'éclairèrent point suffisamment les vainqueurs sur ce qu'ils devaient aux vaincus : ils considérèrent la circonstance plus sous le point de vue politique que sous celui de la morale ; ils cher-

chèrent un appui dans l'autorité nouvelle ; les honneurs qu'ils rendirent aux conquérans ne furent qu'aux dépens des consolations qu'ils devaient aux peuples subjugués ; et les principes de la charité chrétienne ployèrent un peu trop peut-être devant la nécessité ou l'ambition.

Ainsi, tout ce que l'homme est dans l'habitude de respecter, la religion, les lois, l'autorité, tout concourut à conserver une nuance bien distincte entre les Gaulois et les Francs. On trouve donc, dès l'origine, d'une part, des motifs d'orgueil et de présomption ; de l'autre, un levain de mécontentement et de ressentiment. C'est de la combinaison de ces agens que se forment à la longue les volcans politiques ; et tôt ou tard il faut que l'explosion se fasse.

Certains ont prétendu que le peuple avait plus de patriotisme que les grands : ils ont imputé la faiblesse de ce sentiment dans ceux-ci aux richesses, à l'égoïsme qui les suit, à la corruption dont elles sont la cause ; et dans celui-là ils ont fait honneur de sa conservation à la nécessité du travail, à la médiocrité de la fortune, aux occasions moins fréquentes du désordre, et au moindre nombre des besoins

factices. N'y aurait-il pas un peu de sophisme dans cette définition? ne serait-il pas plus vrai de dire que le peuple, étant Gaulois, devait par nature chérir davantage la France que cette nation des Francs qui résidait toute entière dans les grands ou les nobles? Le peuple, toujours Gaulois, aimait dans la France la terre primordiale de ses ancêtres : les nobles, toujours Francs, ne l'aimaient que comme une patrie adoptive. C'est dans les forêts de la Germanie qu'ils avaient laissé les ossemens de leurs aïeux : ils étaient donc de fait déserteurs de la religion de la patrie. Fixés dans les Gaules, ils n'avaient, dans la jouissance de leur noblesse, de leurs biens, de leurs distinctions, de leurs honneurs qu'un patriotisme relatif, tandis que le peuple tout gaulois avait réellement le patriotisme de la terre où dormaient les cendres de ses pères. Il avait été subjugué sur leurs tombeaux, mais ne les avait pas quittés. Ainsi, la noblesse s'était créé une patrie de convention, si j'ose parler ainsi, tandis que cette patrie était réelle pour le peuple. Dès lors le patriotisme ne pouvait avoir le même caractère dans l'un et dans l'autre. Ainsi, dans la révolution, il fallut au peuple tout gaulois, pour retrouver le sol

de la patrie primitive, déplacer cette patrie hypothétique dont l'avaient couvert les Francs ou pour mieux dire les nobles. De là cette lutte terrible dont les phénomènes ont été si nouveaux, si extraordinaires, si inouis, qu'ils ont déçu toutes les combinaisons politiques, toutes les probabilités permises, toutes les idées reçues. L'observateur ne s'est attaché qu'à l'examen des orages de la superficie, et, distrait par eux, n'a point entendu l'orage intérieur qui, depuis quinze cents ans, grondait dans les entrailles de l'état.

Voilà la grande cause, la cause première et principale de cette révolution. Mais, avant de t'exposer rapidement les causes secondaires, qu'une réflexion me soit permise; c'est que, sortis de cette crise que la nature de ce grand fait historique rendait inévitable, le champ, dirai-je de la haine? commence à se stériliser pour eux. Dans le fait, quels reproches les deux partis ou les deux peuples, pour ne pas sortir de mon système, peuvent-ils maintenant s'adresser? Sans bien s'entendre sur l'espèce de leurs motifs, puisque le tems avait effacé les titres respectifs, amené la confusion des idées, et substitué les préjugés à la place des droits, il n'en est pas moins vrai que l'un

et l'autre agissaient par une impulsion naturelle : l'un revendiquait une patrie, l'autre défendait une conquête. Pour connaître si, dans ce grand débat, la justice a prononcé, il faut se reporter au tems de l'arrivée des Francs dans les Gaules : et si, depuis cette époque, le systême oppressif du droit de conquête s'est perpétué jusqu'à nos jours, dira-t-on que la justice a dévié en remettant le peuple conquis à son antique place? Dira-t-on qu'elle fut rigoureuse en donnant une patrie à ceux qui n'avaient qu'une conquête ? Dira-t-on qu'elle fut barbare en remplaçant par une adoption fraternelle une adoption arrachée dans l'origine par la violence, cimentée par le sang, et consolidée par un joug de quatorze cents ans? A le bien prendre, les Gaulois de 1789 n'ont parlé qu'à la raison, et les Francs ne doivent répondre que par l'équité. Déplaçons en idée les évènemens : rejetons pour un moment les prétentions réciproques, qui se heurtèrent pendant la révolution, à l'époque où les Francs pénétrèrent dans les Gaules; dépouillons les uns des paradoxes que le long abus d'une autorité usurpée faisait militer pour eux, et les autres de l'effervescence, inévitable suite de la perte d'une patience trop longtems

éprouvée ; supposons-leur réciproquement les lumières dont ils sont doués aujourd'hui, et plaçons-les, à cette époque, dans la position où ils se trouvent maintenant, relativement aux uns et aux autres : que resterait-il à l'issue d'une semblable lutte ? La franchise, la cordialité, l'hospitalité d'un côté ; de l'autre, la loyauté, l'admiration et la gratitude. Parce que les uns supportèrent, et les autres abusèrent long-tems, sont-ce des raisons d'inimitié ? Mais revenons.

Toutes les fois qu'un homme de génie régna sur les Français, il est à remarquer qu'il se rapprocha du peuple : c'est que la philosophie de la raison est inséparable du génie, et qu'elle embrasse la puissance des droits de tous avant de considérer les droits de la puissance d'un seul. Ainsi Charlemagne ressuscita pour un moment les assemblées nationales ; ainsi Louis IX s'occupa de lois vraiment populaires ; ainsi Philippe-le-Bel eut l'idée mère des états-généraux : mais ils élevaient le peuple sans rabaisser les grands. Dans un esprit tout opposé, les rois les plus signalés par leur despotisme tendaient fortement à l'abaissement des nobles, non par amour pour le peuple, mais par jalousie de puissance : ainsi Louis XI écrasa le

régime féodal; ainsi Louis XIII mit à profit Richelieu pour comprimer les grands par la terreur des échafauds; ainsi Louis XIV acheva de les subjuguer en les amollissant par le faste et les plaisirs de sa cour. Mais, quel que soit le contraste de deux politiques si opposées, bien est-il vrai que l'effet en était le même, puisque les uns, en se rapprochant du peuple, conservaient en lui le souvenir du rang qu'il doit occuper dans l'état, et que les autres, en rabaissant les grands, enhardissaient le peuple à les envisager sous leur véritable point de vue. Ainsi les uns et les autres, malgré l'extrême différence de leurs systêmes, concouraient, bien à leur insu sans doute, mais par la force même des choses, à souder constamment cette chaîne de principes moteurs de la révolution, qui se rattache au berceau de la monarchie.

Les lumières, disent-ils, préparèrent et amenèrent la révolution. Fort bien: mais l'ignorance aussi la prépara. Lorsque les grands, illettrés au point de mettre de l'orgueil même à ne pas savoir signer leur nom, ne trouvèrent plus que le métier des armes digne d'estime, ils dédaignèrent de s'abaisser à l'administration judiciaire que jusque là ils avaient exercée:

les faibles connaissances du tems se trouvèrent de la sorte reléguées dans quelques hommes de la classe du peuple, et ce fut de ceux-ci dont se peuplèrent les tribunaux. Les grands, non contens de mépriser l'instruction et le peuple, commirent encore la faute d'envelopper dans ce double mépris les nouveaux organes des lois. Quelle conséquence en tira le peuple, qui rarement apprécie les motifs ? Il ne vit dans le mépris des grands pour les magistrats que le mépris pour la justice elle-même, et son aversion pour eux s'en accrut. Les rois, dont la fausse politique ne voyait dans cette disposition des esprits qu'un moyen de plus de miner cette puissance féodale, dont la leur se trouvait offusquée, encouragèrent cet ordre de choses, et ne s'aperçurent pas qu'ils ne créaient qu'un parti d'opposition. Par cela même que les parlemens, devenus sédentaires, se trouvèrent composés d'hommes tirés de la classe longtems appelée en France le *tiers-état*, ils se crurent appelés à représenter le peuple; et par cette prétention, chimérique en elle-même, puisqu'ils ne tenaient pas leurs pouvoirs de la nation, ils entretenaient néanmoins le peuple dans cette idée, fondée, en justice, qu'il devait être re-

présenté... Or, où cette idée conduisait-elle le peuple, si ce n'est à mesurer la puissance royale, et à lui assigner des limites? Dès lors une balance s'établissait : une fois établie, il était inévitable que chacun cherchât à la faire pencher de son côté. De quels moyens useraient les rois? de la corruption ou de la tyrannie; et le peuple? de l'insubordination et de l'insurrection. Lorsqu'un peuple quelconque en est venu jusque là d'être convaincu que les grands de l'état méprisent la justice, et se croient au-dessus des lois, et qu'il est dans l'autorité royale des points qu'on peut lui contester, et qui se présentent par conséquent comme contraires aux droits naturels, il faut bien que tôt ou tard l'explosion arrive; car dès lors toute prétention dans les grands lui paraîtra arbitraire, et toute volonté dans les rois lui semblera usurpatrice. Ainsi, tout ce qu'il voudra bien souffrir il le mettra sur le compte d'une complaisante patience, et jamais sur celui d'une obéissance raisonnable; et quand il renoncera à cette patience, tout emportement lui paraîtra justice, tous les excès lui sembleront accélérer le retour de ses droits, et la commotion sera terrible. Ce n'est donc pas simplement aux lumières que l'on doit attribuer la révolution, mais encore à l'igno-

rance profonde à laquelle s'abandonnèrent les grands.

A ces causes secondaires, il faut ajouter les guerres civiles, la naissance de la religion réformée, et la découverte du Nouveau Monde.

Que l'on dépouille la ligue du caractère exécrable qu'elle reçut du fanatisme religieux, et de la sourde et politique ambition de la maison de Lorraine, dont la main, longtems invisible, en forgea et dirigea les ressorts, que reste-t-il aux yeux de l'observateur philosophe ? un mouvement spontanée dans le peuple vers la liberté : mouvement mal-adroit, irréfléchi, insensé même, mais qui lui donna la mesure de ses forces. Si l'on met la ligue en parallèle avec certaines époques de la révolution, on verra que les moines, dans cette immense combustion, jouèrent le même rôle que celui des hommes que, dans ces années dernières, on nommait en France *terroristes;* que les Guise de 1589, et quelques grands factieux de 1798 étaient la même chose; que les *seize* de la ligue et les *comités révolutionnaires* étaient guidés par le même esprit; que la journée des *barricades* et le *trente-un mai* sont parfaitement égaux; que les malédictions lancées dans les chaires contre Henri III, et celles de la *commune* contre

la convention sont mot à mot les mêmes. Mais si la ligue et la révolution ont tant de points de contact, et bien d'autres encore que je ne cite pas; si, dans l'une et l'autre époques, quelques factieux égarèrent le peuple au nom de la liberté, parce que les passions criminelles de certains individus se développent et se développeront constamment de la même manière dans ces grandes commotions, le dénouement de la ligue et de la révolution ont été bien différens, parce que les principes ne se sont pas ressemblés : tout étant crime dans les principes de la ligue, les principes concouraient avec les crimes des individus; dans la révolution, au contraire, tout étant libéral dans les principes, les principes ont fait résistance aux crimes des factieux. Ainsi, la ligue, par la nature de ses principes, ne pouvait avoir d'autre terme qu'un odieux esclavage, et il l'eût été avec tout autre que Henri IV; tandis que la révolution, par la nature des siens, ne pouvait avoir qu'un dénouement où le sort du peuple se fût amélioré, et où il eût acquis, non pas ce que des théories chimériques promettent toujours inconsidérément, mais au moins une liberté plus étendue, mieux raisonnée, et les avantages d'un régime où ses inté-

rêts et sa dignité fussent plus respectés. La France reçut une grande leçon de la ligue. Cette ligue terrassée, la révolution n'avait été qu'ajournée. Par la fuite de Henri III le peuple avait appris qu'il pouvait faire trembler les rois; par la conduite des moines, que les intérêts de l'église n'étaient pas les siens; par les caresses des Guise, que les instigateurs des insurrections aspirent presque tous à la tyrannie; enfin par la conduite de Henri IV, que l'on n'est pas toujours certain de rencontrer un monarque semblable à l'issue d'une grande crise révolutionnaire. Ainsi, dans la dernière révolution, le souvenir de la fuite timide de Henri III, et de ce qui s'ensuivit, influa plus qu'on ne pense sur le sort de la royauté; la conduite des moines pendant la ligue sur la suppression des couvens; l'expérience de ce qu'avaient osé les Guise sur la catastrophe de d'Orléans; ainsi du reste.

Mais si l'inévitable et mauvais succès de la ligue, si les incalculables horreurs dont elle avait été la cause et le prétexte avaient appris aux Français à réfléchir, les nouvelles opinions religieuses avaient introduit dans la société un esprit d'examen, de discussion et d'a-

nalyse inconnu jusqu'alors. Les nombreux écrits des protestans, presque tous forts de logique, dépouillés de la mysticité et des subtilités de l'école, s'adressant tout à la fois à la raison, à la sagesse et à l'humanité, rédigés d'ailleurs avec une clarté et une pureté de style extraordinaires pour ce tems, et que l'on ne retrouve guère depuis que dans ceux des solitaires de Port-Royal, ces grands et vénérables philosophes du catholicisme; ces écrits, dis-je, commençaient la révolution morale, ils amenaient un scepticisme salutaire : non pas un scepticisme qui dût conduire à l'incrédulité et à l'athéisme, comme la mauvaise foi le prétendit et le prétend encore, mais bien à l'incrédulité des erreurs accréditées par l'intérêt de quelques hommes. Cet intérêt alarmé cria dès l'abord que c'était Dieu que l'on attaquait : la raison, exempte de passions, reconnut bientôt que l'on ne combattait que les hommes qui voulaient faire de leur cause la cause de Dieu; et loin que ce scepticisme amenât l'athéisme, il fut le berceau de cette philosophie dont les défenseurs, en France et en Europe, furent dans tous les tems, et aujourd'hui plus que jamais peut-être, plus reli-

gieux, plus confians à la divinité, plus soumis à ses lois éternelles et à sa providence que leurs antagonistes, que ces anti-philosophes, que l'on peut bien appeler les uniques, les véritables athées, puisque seuls ils se considèrent, et que Dieu n'est pour eux qu'un prétexte. Plus les écrits et les répliques se multiplièrent, plus cette vérité devint palpable, plus l'on discerna les motifs de l'appui que se prêtaient les puissances spirituelles et temporelles. La croyance s'épurait par ceux-là mêmes que l'on accusait de vouloir anéantir toute croyance : de nouvelles idées politiques et morales prenaient naissance ; des siècles de lumières se préparaient ; et l'obéissance aux autorités légitimes, plus noble, parce qu'elle devenait plus libre, plus immédiate de la volonté éclairée de l'homme, prenait un caractère plus auguste et plus sacré.

Mais, tandis que les diverses épreuves de la ligue mettaient dans la société la philosophie de l'expérience, et que les progrès du protestantisme répandaient dans les écrits la philosophie du raisonnement, la découverte du Nouveau Monde, à ces leçons victorieuses, en ajoutait d'autres non moins frappantes en-

core. Si tu lis avec quelque attention, Giafar, l'histoire des différens peuples de l'Europe, que j'ai fait transcrire en notre langue pour te l'envoyer, tu jugeras de ce grand évènement : évènement formidable en effet que celui où deux mondes, se rencontrant tout à coup, s'apportèrent en don l'un à l'autre, pour premier gage de leur alliance, celui-ci des bourreaux pour égorger, celui-là de l'or pour empoisonner; et tentèrent en vain de dérober aux yeux de l'humanité, sous la pourpre épaisse de l'écharpe du commerce, les pages odieuses de leur pacte écrit avec le sang d'un monde et les larmes de l'autre. Le fanatisme religieux, qui massacre pour convertir, trouvera des Séides : ainsi le veut l'exaltation humaine; mais le fanatisme religieux, qui n'assassine que pour s'enrichir, ne rencontre que des juges implacables; et l'évènement l'a prouvé. L'éloquente indignation de Démosthènes fut moins funeste à Philippe que l'éloquente tolérance de Las Casas ne le fut au catholicisme. O profondeur immense de la sagesse de Dieu qui permit que dans tout un siècle il ne se trouvât qu'un seul homme assez hardi pour consoler le monde, afin de

prouver que, quand il le veut, le plus faible roseau lui suffit pour briser tous les colosses des religions de sang ! Mais la pitié compatissante fascine aussi de ses romans la flexible imagination des hommes. Le cœur français, plus aimant, plus prompt à s'enflammer, plus susceptible de s'attendrir, se plut à suivre en idée ce bon et immortel Las Casas parmi les nomades débris de ces nations mutilées par le fer castillan : il fut avec lui les chercher dans la sombre épaisseur des profondes forêts, sur l'immense étendue des savannes désertes, dans les vallées ombragées par les flancs des Andes sourcilleuses. Delà, tous les rêves flatteurs de la vie sauvage, tous les mensonges des douceurs de l'état de nature, toutes les théories chimériques de sociétés sans lois, d'égalité parfaite, de liberté sans régulateur; douces illusions dont se berce l'inexpérience, que l'innocence du cœur savoure, que la connaissance des hommes altère, que la réflexion affaiblit, que la raison dissipe. Mais ces fables ont une morale : elle seule demeure; et l'on reconnaît son ouvrage au sentiment de la dignité de notre être, à la naissance de toutes les pensées libérales, et à l'amour raisonné d'une liberté raisonnable.

Ainsi marchaient les esprits ; et le règne de leur Louis XIV était arrivé : règne étonnant ! règne de gloire ! éternel objet de l'admiration de tous les Français, et des regrets hypocrites des anti-philosophes ! Ceux-ci devraient bien plutôt le maudire : ce siècle qu'ils feignent de tant aimer, qu'ils exaltent tant, pour persuader aux gens simples que tout est grand partout où la philosophie ne pénètre pas, ce siècle est pourtant celui dont l'influence accéléra le plus la plénitude et le triomphe de cette philosophie. Dans une république vieillie, c'est à dire dans un état où le noble amour de la patrie s'est attiédi, où les sentimens généreux qu'inspirèrent longtems les vrais principes républicains commencent à s'effacer ; (et quand je dis principes, ne froncez pas le sourcil, crédule citadin ! femme dédaigneuse et irréfléchie ! petit potentat de comptoir et de magasin sans instruction et sans lumières ! jeune homme frivole, insensé, sans expérience, sans lecture et sans acquit ! vous tous à qui des scélérats gorgés de sang et de rapine firent croire si facilement qu'ils étaient républicains ! vous tous qui prîtes pour le régime de la liberté tout ce que maudissent,

tout ce qu'abhorrent, tout ce qu'exécrent les amis de la liberté! vous tous qui, au bout de deux lustres d'attentats et de forfaits, ne devez le repos dont vous commencez à jouir qu'à ces principes républicains qui, sous un gouvernement vigoureux, se dégagent enfin des ténèbres dont tant de monstres les couvrirent! vous tous qui, toujours dupes des scélérats comme des imposteurs, n'ouvrez aujourd'hui une oreille complaisante qu'à quelques misérables saltimbanques, éternels détracteurs de cette république dont les bienfaits réparent vos malheurs, et de cette philosophie sans laquelle vous n'auriez ni cette religion dont la morale vous console, ni cette paix dont la présence vous rassure, ni ces lois dont la puissance vous conserve cette liberté dont le nom seul excite vos ridicules dédains, quand vous usez souvent de ses droits avec tant d'insolence, ni cette tolérance politique et religieuse qui chaque jour vous pardonne ou votre ingratitude anti-civique, ou votre tartufe impiété.) dans une république vieillie, dis-je, si l'enthousiasme pour les arts se manifeste, frémissez; car alors l'enthousiasme pour les vertus se sera dissipé, et ce sera un

aliment nouveau que rechercheront les cœurs vides d'énergie ; et de là peut-être ne sera-t-il plus qu'un pas à l'esclavage : mais, au contraire, si l'esclavage est antique, le réveil spontanée de tous les talens est le symptôme d'une exaltation prochaine. Sous Louis XIV, éloquence, poésie, histoire, peinture, sculpture, architecture, sciences abstraites, exactes, politiques, morales, tout naquit à la fois, et tout naquit sublime ; mais tout fut consacré à un seul homme. Toutefois c'est en vain qu'il est roi ; un pareil élan est une commotion : vainement le nierait-on ; la masse de la société est jalouse : chaque membre de cette société tentera de déverser sourdement sur la patrie ce que l'adulation ne rapporte qu'à un seul homme, parce qu'alors chacun se croira une part à l'éclat d'une semblable époque. Cette impulsion vers le patriotisme n'est pas généreuse peut-être ; mais n'est-ce donc rien que la logique de l'orgueil inné dans tous hommes ?

Mais que les Français réfléchissent ; cette soudaine apparition de tous les genres de talens empêcha-t-elle, sous Louis XIV, que les guerres les plus sanglantes et les plus injustes souvent ne fussent entreprises ? Empêcha-

elle que les laboureurs ne se vissent arrachés à la charrue, les ouvriers aux manufactures, les commerçans à leurs comptoirs, les enfans à leurs familles? Empêcha-t-elle que les impôts ne s'élevassent dans une effrayante progression, que le fanatisme ne continuât ses ravages, que trois cent mille protestans ne portassent leur industrie chez l'étranger, que l'hypocrisie ne s'érigeât en systême? Empêcha-t-elle qu'un roi triomphateur ne fût humilié par toute l'Europe, ne flétrît ses lauriers par des ressentimens puériles, n'avilît sa justice par des édits de sang, ne déshonorât sa vieillesse par un hymen inconvenant? Empêcha-t-elle que la plainte ne fût imputée à crime, que le murmure passât pour rebellion, que le despotisme devînt l'unique raison d'état, et que la misère ne fût le partage de tous? Siècle de Louis XIV! siècle des arts! eh! qui jamais sépara de l'idée de la splendeur des arts l'idée de la prospérité publique! S'ils mentirent à ce résultat, leur direction fut donc fausse; et elle le fut, car ils doivent tourner à la prospérité de l'état, et non à illustrer un homme. Et qu'objecter aux philosophes qui diraient: Vous voyez le peu de

bien qu'ils ont fait alors à la France ; voyez celui qu'ils auraient pu faire ? Et ces philosophes l'ont dit : et où est le crime de l'avoir dit ? et où est le crime de l'avoir écouté ? Ennemis de la philosophie, vous voulez de la grandeur sans elle, de la prospérité sans elle, un peuple heureux sans elle : vous aviez si beau jeu ! que ne teniez-vous vos promesses alors ? Est-ce sa faute si ce règne de Louis XIV vous a donné un si cruel démenti ? Que ne donniez-vous de la philosophie à ce règne, vous n'auriez pas eu de révolution.

Mais vois, Giafar, l'horrible dénouement d'un siècle de gloire sans philosophie ! vois la France sous le régent ! quel ramas de bassesses, d'opprobres, de vices de tous les genres ! Que reste-t-il de l'éloquence de Bossuet, de la morale de Fénélon, de la majesté du théâtre, de la langue de Boileau ? L'indifférence pour toutes les productions du génie ; l'amour des épigrammes et des jeux de mots ; le libertinage de l'esprit, à peine comparable au libertinage physique ; Voltaire à la Bastille, Massillon sans auditeurs, et Saint-Simon sans crédit. A la longue bigoterie succède l'impiété la plus dégoûtante ; à l'extrême misère, la cu-

pidité la plus crédule et la plus sordide ; à l'apparente grandeur des plans, l'inconséquence la plus mesquine ; à l'orgueil exagéré des rangs, la confusion de tous les ordres ; au rigorisme le plus affecté, la débauche la plus effrénée : tous les liens sont détendus, toutes les convenances violées, toutes les décences bannies, toutes les fortunes déplacées. Hé bien ! où est-il ce siècle de Louis XIV ? Il ne s'est passé qu'un jour, et tout est écroulé, tout est disparu. Quelle main en recueillera les débris ? Ne calomniez donc pas la philosophie qui les réunit en silence : loin de l'accuser, bénissez-la au contraire d'avoir, en jugeant ces débris, reconnu dans ce qu'une nation osa pour un seul homme ce qu'elle pouvait oser pour elle-même.

Et c'est ce qu'elle a fait cette philosophie pendant le règne de Louis XV ! La nation française se dégagea par degrés du joug honteux de tous les vices que, peut-être, par politique, le régent lui avait imposé. La licence, inévitable suite de la joie que lui inspira le jour où la mort la débarrassa du sceptre de fer de Louis XIV, disparut à la longue. La journée de Fontenoy rendit les Français à la gloire mi-

litaire, leur gloire de prédilection. Les grands écrivains reparurent, mais avec des couleurs différentes : écrire pour un roi ou pour les hommes la nuance ne peut être la même. La guerre contre les préjugés commença : on les poursuivit au théâtre, au barreau, dans les cercles, dans le silence du cabinet; le ridicule, si puissant en France, les livra à la risée publique, et les yeux se dessillèrent. La lumière pénétra dans tous les états : elle éclaira le clergé sur la dépendance où le tenait la prélature; les simples nobles sur les prétentions exagérées des grands seigneurs; la bourgeoisie sur l'abaissement où l'avaient réduite les ordres privilégiés; et le peuple sur la nullité à laquelle on l'avait condamné : et la révolution arriva. Elle était inévitable; tu viens de le voir. Mais cette révolution se fit par explosion, et malheureusement on ne pouvait éviter qu'elle se fît ainsi : il eût fallu pour cela prévoir que ceux dont les intérêts seraient diamétralement opposés à toute révolution pacifique accéléreraient de tout leur pouvoir cette grande commotion, afin de la rendre si terrible, si funeste, si épouvantable, qu'ils pussent profiter de l'effroi général pour dire à la masse,

toujours facile à décevoir : Vous voyez où ces hommes, que vous croyiez si sages, vous ont conduits. Machiavélisme inconcevable, mais qui n'en a pas moins existé. Il eût fallu faire la révolution pour le peuple, mais sans le peuple : le rendre le grand agent révolutionnaire, c'était le livrer à ses ennemis. Comment une réflexion aussi simple ne frappa-t-elle point alors tant de bons esprits ? comment ne songèrent-ils pas qu'un peuple soulevé n'a plus d'oreille pour la sagesse, et que, dans ces jours de tourmente, celui qu'il croira le plus sera celui qui le servira le moins? Ah ! mon cher Giafar, faire insurger le peuple pour conquérir sa liberté, c'est donner bien beau jeu aux oppresseurs de la liberté même ! La philosophie ne procède pas ainsi. Et ceux qui se plaignent de la révolution accusent la philosophie! Il est difficile d'être plus aveugle ou de plus mauvaise foi : accuser la philosophie de ce qui paralysa la philosophie ! quelle pitié ! Résumé général : la révolution eut son principe dans la conquête des Gaules par les Francs ; sa nécessité était dans les élémens de la société, divisée en vainqueurs et en vaincus. La philosophie en développa le germe ;

mais qui l'exécuta? Ce fut bien moins le génie que les caractères : de là bien des maux; mais que de leçons pour les nations futures!

LETTRE XII.

Le même au même.

Encore un mot, Giafar. Les intérêts de l'état et les intérêts de quelques particuliers sont deux choses bien distinctes. Soit ignorance, soit égoïsme, il est des hommes qui s'imaginent que l'état est compromis dès que leurs intérêts individuels sont froissés : au lieu de se voir dans l'état, ils voient au contraire tout l'état en eux. D'autres, plus sensés, plus désintéressés, savent à merveille que la prospérité d'un empire ne se calcule pas sur l'intérêt d'un individu. De là beaucoup maudirent, beaucoup bénirent la révolution. De quel côté était l'erreur? Voyons ce qu'est aujourd'hui la France.

Après un bouleversement général, après le choc de toutes les passions connues et peut-

être même inconnues, après huit ans d'une guerre intérieure et extérieure, la plus sanglante de celles dont les fastes du monde aient conservé le souvenir, après vingt secousses intestines, dont la moindre eût suffi pour effacer d'autres empires, la nation française se retrouve plus puissante qu'elle ne le fut jamais; ses limites sont reculées, son territoire s'est accru, ses alliés se sont multipliés, son influence sur le monde est devenue colossale. Quelles causes l'élevèrent à ce point de splendeur? Ce ne furent ni ses finances; à peine commencent-elles à se rétablir : ni les productions de son sol; il demeura presque sans culture : ni son commerce; il resta dix ans sans vigueur : ni son industrie; la guerre dépeupla les ateliers : ni sa politique; longtems tous les liens de la diplomatie furent rompus : ni même, il faut le dire, ses diverses législatures; mélange inoui de sublimité et de faiblesse, elles firent de grandes choses et de grandes fautes : et cependant elle se voit aujourd'hui dans une situation telle que son orgueil jadis n'eût pû raisonnablement ni le prévoir ni l'espérer. Où donc trouver les causes de ce phénomène? Dans ses principes, dans sa bravoure, dans son caractère national, et

dans l'homme extraordinaire dont le génie a su régulariser les premiers, diriger la seconde, et connaître le troisième.

Régulariser les premiers ! Oui, sans doute : il ne faut pas se dissimuler qu'à l'origine de la révolution le peuple, dont l'esprit est droit, mais dont la conduite est toujours sans logique, fut frappé de la libéralité des principes, mais en fit la plus fausse application. On lui parla d'un meilleur avenir, et il prit l'espoir d'en jouir pour la jouissance elle-même : on lui parla de rentrer dans ses droits, et il fit précéder la conquête par l'enthousiasme de la victoire : de liberté, et il se crut libre, parce qu'il agitait avec fracas les chaînes de la licence : de fraternité, et il s'abandonna à toute l'effusion de la confiance fraternelle avant d'avoir éteint le flambeau des haines de famille : d'abus, et il prit pour leur destruction la nécessité de les détruire. Il attacha la sagesse des lois, non à leur esprit, mais à leur nouveauté : il prit l'égalité pour le droit de n'avoir point d'égaux ; il accueillit avec délire une constitution, comme un jeune homme prend une maîtresse qu'il adore un jour, qu'il oublie le lendemain. Jouet irréfléchi de toutes les illusions, il répondit de la sorte à

l'appel de tous les imposteurs, et se plongea dans un état d'ivresse tel, qu'il ravit à la philosophie l'autorité de lui dire : *Vous vous égarez*, et donna à ses ennemis la faculté de lui répéter sans cesse : *Vous n'allez pas assez loin*. En un mot, dès que le peuple fut souverain, il fut roi ; sourd à la vérité ; tout oreille pour la flatterie.

Tel fut le berceau de ses malheurs. Mais à côté se trouve également le berceau de sa grandeur : une fausse application de principes ne détruit pas la vérité de ces mêmes principes. La liberté civile et privée, un meilleur ordre de choses, un gouvernement plus paternel, une jouissance paisible de la pensée et de la propriété, tels étaient les articles du pacte que le peuple avait fait avec la révolution. Il pouvait bien se fourvoyer dans la marche à suivre pour arriver à ces avantages ; mais, en se trompant de route, il n'était pas si facile de le distraire du but de son voyage ; et au milieu de ses nombreux égaremens, il y rattachait toutes ses pensées : de là, son étonnante patience pendant ses longues infortunes, son inépuisable générosité dans les sacrifices de tout genre, son héroïsme inoui dans les camps, et en même tems cette inconcevable

confiance aux promesses fallacieuses de toutes les factions, cet incroyable mélange d'effervescence licencieuse et de soumission aveugle dans l'intérieur : de là, enfin, ce spectacle vraiment extraordinaire d'un peuple docile, de fait, à la voix de tant de partis opposés qui ne méditaient que son esclavage et sa ruine, et néanmoins marchant avec constance, avec fermeté, avec opiniâtreté vers l'objet qu'il voulait atteindre, et déconcertant sans cesse ses ennemis, par cela même qu'ils en faisaient l'instrument de leurs projets. Ainsi le résultat des évènemens a tout classé dans l'ordre convenable : la honte des crimes retombe sur ceux qu'une ambition désordonnée rendit coupables, et l'honneur des vertus retourne à la masse de la nation française, dont la pureté de l'intention est justifiée par sa situation présente.

A force de les interroger sur les motifs des agitations auxquelles ils ont été en proie depuis douze ans, j'ai cru remarquer que de tous les monstres enfantés par les factions, le plus cruel, le plus indomptable, celui de tous enfin qui prolongea le plus les tourmentes révolutionnaires, fut la calomnie : on eût dit qu'un malin et invisible démon s'était plu à en réaliser la peinture qu'un de leurs poëtes,

Beaumarchais, en avait faite. Dès l'aurore de la révolution on calomnia le peuple auprès du gouvernement, celui-ci auprès du peuple, l'un et l'autre auprès des états-généraux, et les états-généraux auprès de tous les deux. Ce fut à la calomnie que l'on dut l'appareil hostile de la cour, et les premiers excès dans les provinces sur les châteaux et les propriétés. La calomnie détermina les mouvemens des 5 et 6 octobre, présida au jugement des hommes de ces journées, empoisonna la démarche du roi auprès de la capitale, dénatura la conduite du maire de Paris, et leur prépara le même sort à tous deux. La calomnie suscita l'émigration, et pressa la promulgation des lois contre les émigrés. On calomnia la nation française auprès des puissances étrangères, et celles-ci auprès de la nation française, et la guerre s'ensuivit. La calomnie arma la convention contre la convention; elle dicta les proscriptions du 31 mai; elle dressa les échafauds avant le 9 thermidor; après le 9 thermidor elle aiguisa les poignards. Ce fut elle qui mit les partis en présence au 13 vendémiaire; elle sépara bientôt le directoire des deux conseils; elle entretint cette lutte funeste dont la chûte de l'un et des autres

devait être le dénouement. Combien ne chercha-t-elle pas encore à exercer sa puissance le 18 brumaire! et si, depuis, elle fut plus mesurée dans sa perfidie, il ne faut pas la croire étouffée pour cela. Et combien de dignes amis de la patrie et du gouvernement ne se plaît-elle pas peut-être à tenir éloignés des emplois! et combien n'en a-t-elle pas dépouillé du prix de leurs services! Enfin, depuis douze ans, la calomnie en France a fasciné toutes les imaginations, confondu toutes les idées, égaré tous les vœux, dénaturé toutes les actions : on dirait que l'enfer la plaça à côté de la révolution pour la présenter aux divers caractères sous des masques divers, toujours préparés par sa malice; aux gens de bien, sous le masque de l'ingratitude; aux timides, sous celui de la terreur; aux méchans, sous celui de la fortune. Elle s'est toujours placée entre la révolution et les hommes, pour les empêcher de s'entendre. Et en un mot, pour dernier chef-d'œuvre de son exécrable puissance, la calomnie est presque parvenue à rendre la révolution responsable de tous les maux qu'elle a faits à la révolution.

D'après ce rapide aperçu, il t'est loisible de concevoir, Giafar, que, malgré l'excellence des principes, de la bravoure et du caractère,

tant que les factions, se heurtant et se terrassant tour à tour, tenaient à leur solde cette calomnie, il était impossible que la volonté nationale ne fût pas sans cesse égarée, et que la liberté, prétexte constant de tant d'excès, ne restât toujours inconnue au peuple, soit qu'elle fût ou cherchée, ou attaquée, ou défendue, soit qu'elle fût ou comprimée, ou vengée, puisque, suivant la politique commune à toutes les factions, tandis que chacune d'elles feignait de professer un dévouement profond pour la liberté de tous, elles n'agissaient de fait que pour la liberté de quelques-uns ; et quelle espèce de liberté ! la liberté de dominer. Si les rois s'armaient pour relever le trône, ils n'avaient en vue, à les entendre, que la liberté de la France. Si les émigrés allaient grossir les bataillons ennemis, c'était, dans leur opinion, pour reconquérir la liberté au peuple. Si la démagogie brisait tous les liens de la subordination, de la morale et des devoirs civils, c'était, à l'en croire, pour donner à la liberté toute sa latitude. Si la démocratie étendait tour à tour à tous la puissance, c'était pour affermir la liberté par la rapidité même du passage de l'autorité entre toutes les mains. Si l'aristocratie voulait

la réunir, cette autorité, sur la tête de quelques-uns, c'était pour que la liberté générale fût assurée à l'ombre d'une protection tutélaire et paternelle. Ainsi, lorsque tant de partis, mus par des intérêts si contraires, s'accordaient cependant en ce point de ne parler qu'au nom de la liberté, comment l'intention nationale n'eût-elle pas toujours flotté incertaine sur le choix de tant de régimes, constamment présentés, par leurs affidés, sous l'appât de la liberté? et comment se serait-elle formé une idée claire et précise de la véritable nature d'une liberté juste et raisonnable, quand elle entendait chaque faction décrier avec acharnement la liberté prêchée par ses antagonistes, à peu près comme les charlatans médisent des secrets ou des remèdes de leurs rivaux?

L'intention nationale ne pouvait donc prendre une sorte de rectitude qu'à l'instant où les factions, réduites au silence, cesseraient de la tourmenter par le contraste perpétuel de leurs théories chimériques et de leurs promesses toujours brillantes, et jamais gardées; qu'à l'époque où la paix la délivrerait des manœuvres sourdes de l'étranger, constamment corruptrices de l'esprit public, et de la lassi-

tude de la guerre, dont l'effet le plus funeste, sans doute, est de faire embrasser presque toujours aux peuples le parti qui leur convient le moins. On ne peut se le dissimuler; le 18 brumaire a fait naître cet heureux instant : le bien s'est opéré, parce que, pour la première fois depuis la révolution, la pureté de l'intention nationale s'est trouvée d'accord avec l'intention de la puissance gouvernante; que, pour la première fois, le génie d'une nation extraordinaire s'est trouvé, si j'ose parler ainsi, en harmonie avec le génie d'un homme extraordinaire; et que, par l'heureux accord de la grandeur et de la confiance d'un côté, de la grandeur et de la loyauté de l'autre, marchant de concert vers un bien-être dépouillé de tout esprit de système, tout a été succès par les efforts communs, tout a été grand dans les résultats généraux.

LETTRE XIII.

Le même au même.

Le Français est, ce me semble, familier avec la mort. Il l'affronte dans les combats, il la brave pour la patrie, pour conserver sa maîtresse, pour sauver son semblable : c'est vertu. Il la donne ou la reçoit pour une injure : c'est préjugé. Enfin il n'est point ému par le spectacle des funérailles : c'est vice des usages. Que le berceau et le cercueil se croisent à la porte des temples, que sous les mêmes voûtes fument les torches jaunâtres des catafalques, et resplendissent les flambeaux parfumés du dieu de l'hyménée, qu'importe au Français ; ces rapprochemens lui échappent : nul étonnement, nulle réflexion, nul retour sur lui-même : fiacres, diligences, rouliers, carrosses superbes, tombereaux dégoûtans,

chars d'amour, chars funéraires, files de soldats, files de deuil, troupeaux de bœufs, troupeaux de moutons, troupeaux d'hommes; tout cela va, vient, se rencontre, s'embarrasse, se pousse, se querelle, s'accroche, se démêle, se sépare.

Quels sont ici les derniers adieux aux morts? Sont-ce les obsèques du riche? l'épigramme; celles du pauvre? l'indifférence: et de philosophie pas un mot.

Pourquoi? c'est que l'étiquette a éteint le sentiment. On fait part de son mariage, de la naissance de ses enfans, de la mort de ses pères à ses parens, à ses amis, à ses connaissances, à ceux mêmes que l'on connaît à peine. Que de nuances dans les regrets ou la satisfaction de ces personnes diverses! Hé bien! il n'en est point dans l'annonce de l'évènement; la formule est la même envers l'ami le plus cher et envers l'homme avec qui les liaisons sont le plus éloignées. Le sentiment créa l'usage, la vaine gloire le prodigua: qu'est-il arrivé? c'est que le cœur en étant venu à n'entrer pour rien dans la politesse que l'on fait, le cœur n'entre pour rien dans la politesse que l'on rend; que le cordial avertissement de leur bonheur ou de leurs chagrins n'est

devenu qu'un devoir de société ; que l'on a cessé de s'embarrasser comment et envers qui on le remplit, pourvu qu'il soit rempli; que le devoir n'a été reconnu que par le devoir ; que la formule étant la même pour l'ami et l'indifférent, l'indifférent et l'ami apportent même visage dans l'expression de leur sensibilité à l'évènement dont on leur fait part : ainsi, par exemple, l'on assiste à un enterrement comme on rend une visite de cérémonie. Ne crois pas que, quand on est riche, on descende même à la peine d'instruire soi-même ses connaissances des faveurs de l'hymen ou des injures de la mort ; c'est l'affaire d'un imprimeur de proclamer votre joie ou vos peines ; c'est aux valets à lui fournir la liste des amis de leur maître. Bal ou convoi, même chose ; jeux ou larmes, grimace ; faste, objet unique. Ce n'est ni pour gémir ni pour s'amuser qu'on rassemble ses amis : le point important n'est pas d'intéresser beaucoup d'amis, mais d'en montrer beaucoup. Dans une fête on fait parade du nombre de ses connaissances comme on fait parade de ses meubles ; dans les funérailles on fait étalage d'amis comme de tentures : dans l'une on ne veut que peupler ses vastes salons, comme

dans les autres les carrosses. Vois alors quelle glaciale indifférence dans ce long cortège! quelle impassible froideur dans les lugubres psalmodies de ces prêtres! la routine seule invoque les miséricordes de Dieu. Voyez-les, ces prêtres! ils dépensent les prières comme l'oisif dépense le tems : et ces funéraires subalternes! les voyez-vous soupeser ce cercueil? est-il en équilibre avec le salaire? La pompe marche, toutefois : n'y cherche point les regrets touchans, l'amitié désolée, les prières timides; la gravité n'est que dans l'ordonnance, la mélancolie que dans les couleurs, le deuil que dans les draperies. La vanité, l'intérêt et l'orgueil, voilà les appariteurs : et tout est passion à la suite d'un mort qu'à l'instant même Dieu juge peut-être sur l'abus des passions. Mort solitaire au milieu de tant de peuple! mort infortuné! n'avais-tu donc pas un chien? qu'on le laisse approcher du moins : qu'il soit un être dans la nature qui gémisse à tes obsèques.

Un jour j'assistai, ô Giafar! à l'une de ces pompeuses funérailles. En sortant du temple, le maître des cérémonies me plaça dans l'une de ces voitures de suite, moi troisième : je n'oublierai jamais la conversation de mes deux

compagnons. — Ah! bonjour, Dermance: tu es ici? — Je t'ai salué: j'étais loin; tu ne m'as point aperçu. — Vrai? tu me charmes! Je mourais de peur d'y voir. — Quoi! ta vue.. — Détestable. Est-ce qu'on y voit? Monsieur, voulez-vous bien lever cette glace? Il fait un froid! Ma parole, cette église est perfide: deux mortelles heures! L'hiver et l'ennui, c'est beaucoup trop pour un enterrement. C'est un Mameluck, je crois. — Je l'imagine. — Monsieur est Mameluck? — Oui, monsieur. — Il parle français! c'est charmant! — Non pas charmant, mais simple: comme vous parleriez turc si vous l'eussiez appris. — Turc! pas possible! fi donc! A propos de turc, vous montez à cheval? — Quelquefois. — Ah oui, j'entends; les genoux en angle aigu, les talons..... pas joli: à l'anglaise c'est mieux, c'est fort bien! Vivent les Anglais pour le cheval! — Et pour le thé! — Le souvenir est de saison: tu n'y es pas venu. — Où donc? — Cette nuit chez madame de Gemerci. — Oh! ne m'en parle pas; les fêtes me désespèrent: ma poitrine... mes nerfs... — On t'a demandé. — Qui donc? — Que sais-je: quelqu'un, tout le monde. Réunion délicieuse! un luxe! un salon! mille bougies!

cent femmes ! — Belles ? — Oui, belles... comme elles le sont. Des hommes du meilleur ton, des Russes, des Russes admirables ! Un thé ! une musique ! un souper ! un bal ! et tout cela d'une divinité ! d'une recherche ! — Mais n'était-elle pas parente de Melfort ? (C'était le nom du mort.) — Très-proche ; c'était le frère de son père. — Elle ne savait donc pas..... — Oh que si ; elle le savait hier au soir, mais elle ne l'aura su que ce matin. Pouvait-elle prévoir qu'il mourrait ? Trois cents personnes priées ! Songe donc. — Ah ! il est vrai qu'on ne meurt pas plus mal-adroitement : j'avais promis au petit Linange d'aller ce matin essayer son garick, et voilà.... — Ma foi, à ta place..... — Oh non : Melfort laisse cinquante mille écus à mon père, et les convenances...— As-tu vu cette voiture qui vient de nous croiser ? — Quelle ? — C'est la petite Aurélie. — Vrai ? — Tu gagnes cinquante mille écus à la mort de Melfort ; elle, elle y perd deux cents louis par mois. — Il y a de la mal-adresse à rencontrer son convoi. — Point du tout : j'aime cela, moi ! il y a du caractère : pourquoi non ? c'est peut-être une bonne fortune pour elle que la perte de cette pension. — J'y pensais : il n'était pas gai ce Melfort. — Un jour d'en-

terrement n'est pas un jour d'anecdotes; sans cela je te raconterais des choses ! — Oh oui ; mais la douleur :

Tristes aspects, pâles flambeaux

Est-ce que tu contes voir cela jusqu'à la fin? — Hors de la barrière ! rêves-tu ? Deux heures en plein air ! une oraison funèbre ! il faudrait être de fer. Non; j'ai renvoyé ma voiture : je descendrai à la chaussée d'Antin. Melfort a la complaisance de me conduire; je suis sur mon chemin. O Giafar ! mon front en pâlit encore d'effroi!!! A peine avait-il prononcé ces mots, que je le vois chanceler : sa tête affaiblie s'appuie sur l'épaule de son camarade; ses joues se décolorent, ses yeux se ferment. Monsieur, m'écriai-je, il se trouve mal ! Je tire le cordon; la voiture arrête : on s'empresse, on nous aide à le descendre. Nous le portons dans une maison voisine. Un chirurgien est appelé; il arrive. Il est trop tard, nous dit-il; un vaisseau s'est cassé dans la poitrine : le sang l'a étouffé; il n'est plus. *Je suis sur mon chemin !!!* avait-il dit. O mon ami ! ces mots ne sortiront jamais de ma mémoire.

Quand ils suivent un de leurs amis ou de leurs parens à son dernier asile, ils sont tous

ainsi sur leur chemin ; et voilà pourtant un peu plus ou un peu moins comment ils le suivent! Le lendemain je voulus voir quelle impression un semblable accident avait fait sur l'esprit de son camarade. Je le trouvai à ses obsèques : il me reconnut. Ah ! je suis bien aise de vous revoir, me dit-il. Qui se serait attendu à cela ? quelle scène ! c'est épouvantable. — Terrible ! et surtout quelle leçon ! — Ses parens sont au désespoir : ils veulent vous voir, vous remercier de vos soins. — Quels soins ? j'ai rempli le simple devoir de l'humanité. Que n'ai-je pu de même rappeler ce malheureux à la vie ! — A la vie, vous dites bien ; il méritait de vivre : de la grâce, de la figure, de la richesse, pinçant de la harpe comme les anges, dansant, dansant ! mieux que moi. Je le regretterai longtems ; d'honneur, je le regrette. Et de l'esprit ! *Je suis sur mon chemin*, a-t-il dit. Convenez que le calembourg est charmant : je voudrais pour cent louis qu'un autre l'eût dit, j'en rirais tout le jour.

Hé bien ! cet étourdi que tu vois, pour ainsi dire, prêt à plaisanter sur les derniers momens de l'homme qu'il aimait, dont déjà sans doute tu accuses la barbare et froide in-

différence; hé bien! cet étourdi, le croirais-tu? c'est le meilleur cœur, la plus belle ame, l'être le plus sensible. Ce Dermance, son ami, avait un enfant au berceau, don cher mais infortuné de l'amour, que son père, subitement frappé, laissait dans l'abandon : hé bien! ce Depienne, cet étourdi qui ne voit qu'un calembourg dans les redoutables et dernières paroles de son ami mourant, vole à cet enfant, l'adopte, fait six mille francs de pension à la mère! C'est peu : Dermance avait une sœur d'un premier lit, qu'il aimait avec tendresse, mais pauvre, et avec laquelle il avait dit vingt fois qu'il partagerait ses richesses. Il meurt sans avoir pu réaliser sa promesse; et la misère la plus profonde allait accabler cette belle, jeune et vertueuse personne. Admire ce Depienne : hier il l'épousa, et partage avec elle sa fortune également immense! Et quand on lui parle de cette conduite, aussi noble que généreuse, cette légère et charmante tête vous répond : Grec comme mes meubles : c'est le testament d'Eudamidas. Hen! quel beau sujet pour le salon! Et il rit. Quel est donc ce peuple, en qui les idées les plus sombres ne font qu'éveiller le sourire, et dont l'esprit frivole parodie jusqu'à la vertu la plus sublime,

alors même qu'il l'exerce avec tant d'éclat? Tel est pourtant le Français.

Il fut quelques années où l'on eût dit que le respect pour les morts était totalement effacé chez eux ; mais cette coupable insolence avait une autre cause que cette indifférence dont je viens de t'entretenir : celle-ci appartient à leur habituelle légèreté ; celle-là était le résultat des tems : aussi l'ont-ils bientôt replongée dans le néant, d'où jamais elle n'aurait dû sortir : car si leur esprit est frivole, leur ame est grande ; elle ne sait pas se courber sous des institutions d'une féroce bassesse. Le fanatisme de la licence déplaça tout pendant quelques instans : il détrôna, le même jour, et les dieux et les morts. On feignit l'apothéose du peuple ; on fit peser sa statue sur toutes les places : partout l'Hercule français ! et ils eurent l'indécence de la faire d'argile ! Aussi qu'appelèrent-ils le peuple ? quelques complices, et non pas le peuple ; et ce furent ceux-là qui prêchèrent l'égalité. L'égalité ! ce sentiment consolateur de toutes nos peines, qui ne s'alimente que de la vénération que nous portons à nos semblables, ne vit que par les vertus que nous cherchons à imiter, n'enseigne que la compassion pour

les faiblesses ou les souffrances de l'humanité, double nos jouissances en nous rendant propre le bonheur d'autrui; lien indestructible dont Dieu se plut à resserrer tous les mortels; inextinguible flamme dont la nature, si jamais l'homme prétendait à l'étouffer, dont la nature irait rechercher l'étincelle aux extrémités de toutes les races, de ces races qui, toutes parties d'un centre commun, se sont étendues sur la terre comme autant de rayons, et, les forçant à se replier sur elles-mêmes vers ce centre primitif, leur montrerait le premier cercle formé par une famille de frères, et leur demanderait si l'égalité fraternelle a dû cesser parce que le cercle s'est agrandi. Eh! les flots circulaires qu'occasionne un grès que l'on précipite dans un lac perdent-ils de leur intensité à mesure qu'ils s'élargissent, et ceux qui touchent au loin la plage sont-ils moins unis que l'étroit et premier anneau formé par la chûte de la pierre? Et ce fut cette inéfaçable trace de la Divinité que l'on chargea quelques maniaques de proclamer : ils confièrent à l'enfer le soin de revivifier les bienfaits du ciel. Hélas! profanateurs de cette égalité dont ils affectaient l'apostolat, exterminateurs de toutes ces idées libérales dont se composent la véri-

table philosophie et les véritables républiques, des erreurs tel fut leur ouvrage de quelques mois ! funeste ouvrage, texte imposteur, dont d'autres ennemis ont tant abusé depuis ! Mais enfin, Giafar, ils poursuivirent les distinctions dans le séjour de l'égalité sépulchrale : ils rendirent les urnes funéraires responsables de la dignité de leurs dépôts. Le jour descendit effrayé dans l'obscurité de la tombe ; le fouet impie chassa les cercueils dans les rues comme de vils troupeaux. Le mépris pour les cendres réfroidies engendra le mépris pour les cendres qui fumaient encore : le cercueil centenaire et le cercueil d'un jour se rencontrèrent étonnés, et se heurtèrent sans honneurs ; et pendant le cours de ces déplorables aurores, l'homme ne redouta la mort que par le pressentiment de la honte de son linceuil.

Gloire au Français ! A peine l'heure du calme eut-elle sonné, à peine respira-t-il libre de quelques tyrans démagogues, qu'il releva la religion des tombeaux. Mais les tems étaient changés ; les pompes durent l'être, et, je le dis avec peine, Giafar, on ne s'occupa que de pompes : des hommes de mérite discutèrent cette matière : ils placèrent un peu trop,

à mon avis, le sentiment dans les décorations ; j'aurais voulu que l'on eût mis un peu plus le sentiment dans les personnes. Ils firent le bien en cela qu'ils se rapprochèrent de l'antiquité, en ce qu'ils desirèrent que le dernier asile des hommes parlât sans cesse à l'ame des vivans par la mélancolie du site, par le calme éternel des environs, par la simplicité sévère de l'architecture, par le deuil des arbres, par l'auguste uniformité des tombeaux. J'ai lu d'excellens écrits à ce sujet; j'ai vu vingt plans d'architectes recommandables, et cependant rien n'est fait encore : on ne s'est occupé que de la pompe du premier jour. Ainsi, c'est bien moins au respect pour les morts qu'à l'orgueil des vivans que l'on a songé. L'on s'est inquiété du voyage; mais est-ce raison d'embellir le voyage, et de laisser le voyageur sans retraite au terme de la route? Elle sera cependant éternelle la nuit qui succédera au jour de ce dernier voyage! Préparez donc un lit à ce voyageur; demain il n'y aura pas pour lui de réveil. Que de soins pour un appartement que l'on n'habitera que pendant quelques soleils! et pas une pierre encore pour le palais dont l'éternité gardera la porte! Mais cette pompe même est-elle vrai-

ment ce qu'elle devrait être? Elle se rend d'abord au temple : soit ; ainsi le veut l'attachement que certains ont pour leur culte. Mais moi, Giafar, tu le sais, ma sensibilité revêt trop souvent les spectacles dont je suis témoin d'une couleur que d'autres n'y verraient pas: tant que ce mort est sous ces voûtes sacrées, mon ardente imagination me dissimule l'insultante indifférence qui règne autour de lui ; je crois voir tout ce peuple prosterné devant l'être increé, le conjurant de prendre en pitié les faiblesses de ce frère dont il vient d'être séparé. Ces chants religieux, la poésie de ces paroles, la crainte, les repentirs, la confiance dont elles sont emprelntes me pénètrent, me touchent, m'attendrissent; cette imagination séduite prête à ces pontifes, à ces lévites, à ces nombreux témoins toute la chaleur du sentiment, toute l'ardeur des supplications, toute la touchante énergie des vœux compatissans : mais tout à l'heure le silence va s'étendre sur ces vœux, sur ces prières, sur ces intercessions. Il s'agit de désarmer un Dieu : aveugles, il n'est pas, à les entendre, de bornes au courroux de ce Dieu ; et insolens, ils ont assigné des limites aux prières qui le doivent désarmer ; imbécilles ou bar-

bares, ils ont osé compasser le tems pour conjurer l'indulgence de celui qui, disent-ils, ne connaît pas le tems pour développer les vengeances. Ici l'homme semble lui dire : Fais grâce si tu veux ; je n'ai vendu que tant d'oraisons : une de plus te fléchirait peut-être : que m'importe ? Punis : ne vois-tu pas le mot FIN au bas de cette page ? O Giafar ! ce malheureux qui cessa de vivre on lui a soldé le compte des prières. Que ferait-il maintenant dans ce temple ? Ce silence universel n'annonce-t-il pas qu'on ne lui doit plus rien ? Il faut bien qu'il franchisse le seuil de la porte. Oh ! c'est alors que mon cœur se brise : il me semble le voir partir pour comparaître devant son juge : n'est-il pas assis ce juge sur le bord de cette tombe lointaine ? Hommes inhumains ! eh ! dans ce tems vous le laissez solitaire, cet infortuné ! Que lui fait ce vain luxe de chars qu'il traîne à sa suite ? en est-il moins seul ? C'est la pompe des morts, disent-ils. Eh ! la pompe des morts ce sont les pleurs des malheureux : cent chars ne valent pas dix pauvres. Otez ces trophées de victoires, ces marques de dignités, ces vains simulacres des vanités d'un jour. Est-il sur la terre un homme vertueux dont ce mort fut aimé ? hé bien ! que sa main

s'appuie sur ce cercueil, et ce cercueil sera paré. Que des hérauts marchent devant le lit funèbre, qu'ils répètent à haute voix : Cet homme éleva ses enfans à la vertu, il respecta son père, il rendit heureuse son épouse, il fut intègre dans la magistrature, il fut clément après les batailles, il fut compatissant pour l'infortune, il fut généreux avec l'indigent, il fut tolérant pour tous les hommes. Il n'est plus; la patrie a beaucoup perdu. Voilà la pompe qui convient aux morts! et s'il est vrai que le juge éternel soit assis sur la tombe, ne refusez pas à votre frère ce témoignage de la vérité. Ainsi la pompe des morts serait utile aux vivans : ils se demanderaient quelquefois: Si je mourais demain, serais-je digne de traverser les rues dans mon cercueil? Mais ils se sont occupés de chars, de tentures, d'encens, de torches, d'inscriptions, et ils se vantent d'honorer les morts!

LETTRE XIV.

Le même au même.

Je rencontrais fréquemment dans une maison amie deux bonnes gens : l'époux est un homme de soixante ans environ ; la femme en a cinquante. Souvent ils m'avaient comblé de politesse, d'amitié même, et m'avaient pressé mille fois d'aller les voir. Cette invitation me flattait : ils me la faisaient de si bon cœur, avec tant de bonhomie, que je me résolus enfin à ne pas repousser plus longtems des sollicitations aussi obligeantes. Une chose m'étonnait cependant : ils étaient parfaitement accueillis dans la maison où je les rencontrais ; on les y traitait même avec beaucoup de distinction : néanmoins, il me semblait que leur ton, leurs manières, leur langage faisaient un contraste singulier avec le langage, les ma-

nières, le ton de l'ami commun chez lequel nous nous réunissions; je trouvais quelque chose de particulier, de bizarre, d'inconvenant même dans cette liaison intime, et j'avais peine à m'en expliquer la cause. Celui-ci, homme également d'un âge mûr, avait jadis exercé de hauts emplois, vécu longtems à la cour, et fréquenté tout ce que Paris renfermait alors de gens recommandables ou par l'instruction, ou par les mœurs, ou par les dignités : il en avait retenu cette aménité, cette aisance, cette politesse exquise qui rendent le Français l'être vraiment par excellence, quand il les possède; et dans celui dont je te parle, ces qualités, unies au meilleur cœur et à la plus belle ame, en font l'homme le plus digne de respect, d'estime et d'amitié. Je retrouvais bien dans les deux autres ces mêmes vertus intérieures; mais l'enveloppe était grossière : leur bon sens me frappait souvent; mais leurs expressions le déparaient : ils étaient totalement étrangers à cette finesse, à cette délicatesse de soins, d'égards, de prévenances que l'autre possède au suprême degré. Il y avait, à mon avis, dans tout leur ensemble une sorte de nuance qui tranchait désagréablement avec la

richesse de leurs habits, le nombre de leurs domestiques, l'élégance de leurs voitures : enfin c'était les meilleures gens du monde, mais que la sphère dans laquelle ils se trouvaient semblait étonnée de contenir. Expliquez-moi cette énigme, dis-je un jour à notre ami commun : comment se fait-il qu'à fortune à peu près égale, ce me semble, une telle distance vous sépare ? Votre amabilité est-elle un don particulier que la nature, plus avare pour eux, leur ait refusé ? Enfin, excusez ma franchise, je vois, sans contredit, que, quant aux sentimens d'honneur et de probité, une telle société vous convient à merveille ; mais s'il s'agit de l'usage du monde, dont, à ce qu'il me paraît, les Français font grand cas, c'est toute autre chose. Un mot va vous mettre au fait, me répondit-il ; ce sont des riches modernes. Un moment ; n'allez pas donner à cette épithète une fausse explication : combien de fortunes nouvelles ne sont pas scandaleuses ! Ceux-ci doivent la leur à une conduite irréprochable : elle est le fruit de grands services rendus à l'état, et encore de grands services rendus à des particuliers. La fortune a fait en cela un miracle que l'on voit rarement ; c'est qu'en les favorisant elle a été d'accord avec la vertu ; et l'on pourrait dire que ceux-ci ont ac-

quis, par le plus noble désintéressement, ce que certains n'ont accumulé que par les moyens les plus honteux. Ils m'ont rendu à moi-même des services signalés : il était bien juste que ma reconnaissance fût sans bornes, et que, devant, comme mille autres peut-être, à leur vigilance la conservation de la plus grande partie de ce que je possède, je contribuasse, pour ma part, à l'accroissement de leur aisance. On pardonne à tant de gens des richesses obtenues aux dépens des larmes du pauvre, que l'on peut bien pardonner à ces bonnes gens une fortune assurée par la reconnaissance des obligés. Nés de parens pauvres, ils furent sans éducation : ils firent dans leur jeunesse un commerce très-borné; mais avec de l'ordre, de la loyauté et une économie sévère, ils amassèrent à la longue des capitaux assez considérables. Depuis quatorze ans ils en ont fait le plus digne emploi : ils méritaient de prospérer. Heureusement pour eux la bienfaisance, cette fois, n'a point mis à fonds perdu : ils n'exigèrent rien de la gratitude, et la gratitude s'est acquittée. Leur unique moyen fut d'avoir plus de jugement que de politique. Ils parlent mal, j'en conviens; ils ont de la rondeur, une familiarité ridicule peut-être dans

les manières, j'en conviens encore : mais tout cela doit-il m'empêcher de les voir ? A ces dehors aimables que vous avez la bonté de distinguer en moi, j'ai le bonheur, je l'avoue, de joindre un cœur honnête. Mais combien de gens ont ces dehors sans avoir les qualités essentielles de ceux dont vous parlez ! on les fréquente cependant. Hé bien ! si l'on reçoit ceux qui ont le vernis sans les vertus, pourquoi ne pas recevoir ceux qui ont les vertus sans le vernis ?

Je n'eus rien à opposer à une explication aussi noble dans celui qui me la faisait, qu'honorable pour les amis qui en étaient l'objet, et je résolus de me lier davantage encore avec des personnes à qui j'accordais déjà tant d'estime. Je profitai donc de leur invitation, et je me présentai chez eux. C'était le soir : c'est l'heure où l'on fait ici les visites de cérémonie : usage assez singulier. Ne serait-ce pas qu'ayant assez souvent à rougir de leurs liaisons imprudentes, ils ont voulu que ces sortes de devoirs de société fussent enveloppés des ombres de la nuit? Chez les peuples de l'antiquité, comme chez les peuples modernes, j'ai constamment remarqué que, quand les mœurs venaient à se corrompre, les réunions étaient toujours le

soir : ils prennent pour excuse que l'homme est alors débarrassé de toutes les affaires de la journée. Ce n'est pas cela : s'agit-il de devoirs, c'est qu'ils s'acquittent le plus tard qu'ils peuvent de ce qui leur pèse : s'agit-il de fêtes, de jeux, de plaisirs, c'est qu'ils ne seraient pas fâchés peut-être que l'on ignorât assez fréquemment avec qui ils les partagent. Libre des affaires de la journée ! Si tu savais, Giafar, ce que c'est que ces affaires ! Combien de gens feraient leur principale affaire de n'avoir point de ces affaires !

On m'annonça. Je les trouvai tête à tête : ils me reçurent à merveille. — Pourquoi n'être pas venu dîner avec nous ? voilà de la cérémonie : agit-on ainsi avec ses amis ? Je fus pénétré de tant de bienveillance, et je crus les voir convaincus que mon cœur, bien plus que la politesse, répondait à leur amicale réception. Insensiblement la conversation s'établit : ils me questionnèrent sur l'Egypte, sur les Turcs, sur les Mamelucks, sur mes voyages, et mille autres choses. Il faut en convenir, ils étaient étrangers aux notions mêmes les plus ordinaires ; mais la droiture de leur jugement les garantissait du ridicule attaché à l'ignorance. La conversation durait encore, lorsqu'un jeune

homme entra : on ne l'annonça point. Il était sans chapeau : je jugeai qu'il était de la famille. Je me levai : il me rendit mon salut d'un air assez protecteur. A peine fit-il un signe de tête aux maîtres de la maison. Ils lui adressèrent la parole avec une extrême bonté : il ne leur répondit que par monosyllabes. Sa toilette me parut très-recherchée. Il s'approcha du feu, nous tourna le dos, se chauffa les pieds, sonna. Un laquais parut. — Du bois. Et l'on apporta quelques bûches. Un journal se trouva là par hasard : le jeune homme le prit et, le coude appuyé sur la cheminée, se mit à le parcourir. Je ne savais que penser de ce ton de familiarité un peu dédaigneuse, et je cherchais en vain à deviner ce que ce pouvait être que ce jeune homme. Cependant la conversation continua sans qu'il eût l'air d'y prendre part. Dans un moment où le vieillard m'expliquait avec beaucoup de justesse une question de commerce, le jeune homme, nous faisant alors l'honneur de s'apercevoir de notre présence, l'interrompt brusquement pour me dire : Monsieur, les Mamelucks savent-ils l'algèbre ? Je trouvai tant d'irrévérence dans l'interruption, et la question si déplacée, que je ne pus m'empêcher de répondre avec un

peu de sécheresse : Oui, monsieur ; quand ils l'ont appris. Continuez, je vous prie, ajoutai-je en m'adressant au vieillard. Ah! de grâce, trève au commerce, s'il vous plaît, reprit le jeune homme ; tout le monde sait cela: les sciences exactes, les arts agréables, voilà ce qu'il importe de connaître. Vous croyez? lui dis-je : ainsi l'industrie, le commerce, l'agriculture, l'économie politique, les lettres, l'éloquence, la poésie...—Eh non, monsieur ! jeux d'enfans que tout cela, rêves d'écolier ; voilà tout. Les sciences physiques et mathématiques et les arts de dessin, une équation et un tableau, un alambic et un chevalet, l'oxigène et les pinceaux, voilà tout ce qui constitue un siècle de gloire. — Oui, à peu près comme le croissant constitue l'éclat de la pleine lune. — Poésie, futilité ; éloquence, bouffissure ; histoire, radotage ; voyages, mensonges ; romans, folie. A quoi bon tout cela ? est-ce qu'un état a besoin de ces puérilités ? Je vous donne ma parole sacrée que s'il existait aujourd'hui un homme éloquent comme Bossuet, ou possesseur du burin de Tacite, et qu'il fallût une once d'or pour le ravir à la misère, je ne la donnerais pas. — Ah ! dit le vieillard, c'est un savant que mon fils ! — Un

peu trop peut-être! ajouta la mère en étouffant un soupir. — Ah ! monsieur, repris-je, monsieur est votre fils! je ne m'en serais pas douté. Je vis au coup d'œil qu'il jeta sur la glace qu'il avait pris cela pour un compliment. Puis faisant une pirouette sur le talon : Monsieur soupe-t-il ici ? dit-il. Je vis le père et la mère faire un mouvement obligeant d'invitation. Je ne sais, dis-je, si je dois accepter l'honneur..... Monsieur soupe ici, ajouta avec suffisance le jeune homme en m'interrompant; je vais donner des ordres. Et il s'avança vers la porte. Il allait sortir lorsque le père lui cria : Pierre, écoute donc; avec la permission de monsieur, fais-moi apporter mes pantoufles; ma goutte me tourmente un peu. A ce surnom de Pierre, je lui vis ployer les épaules de pitié, et il sortit sans répondre. Je n'avais pas besoin d'en voir davantage pour deviner que ce jeune homme était très-humilié d'avoir des parens semblables, et le souper acheva de m'en convaincre : seul il se mêla de faire les honneurs, seul il tint le dé de la conversation; à peine daigna-t-il les servir, à peine leur permit-il d'ouvrir la bouche : il semblait redouter leur ignorance. Cependant je crus remarquer que le cœur n'était pas complice

de l'orgueil : il survint une toux assez violente au père, et l'inquiétude du fils se manifesta d'une manière assez sensible ; il se leva de table pour voler à son secours, et ce mouvement me réconcilia presque avec lui. Mais la crise une fois passée, la fatuité reprit le dessus. Du reste, à cette sottise et à ces préjugés près, il ne manquait point d'amabilité : il parlait avec assez de grâce, il avait de l'aisance dans les manières ; ce qu'il savait il le savait bien, et l'exprimait avec facilité. Il eut même pour moi plus de politesse que je n'avais droit d'en attendre d'un homme de cette espèce : il m'avait révolté d'abord : il finit par m'inspirer de la pitié ; et je gémis de voir qu'un faux amour-propre eût détérioré un caractère né pour être heureux.

Quand je me retrouvai avec l'ami dont le bon esprit m'avait prévenu si avantageusement en faveur des braves gens chez qui je venais de passer cette soirée, je ne pus m'empêcher de lui raconter cette scène. Je sais tout cela comme vous, me dit-il : je crains bien que ce jeune homme ne leur cause de violens chagrins. Ce n'est pas un mauvais fils cependant; mais son erreur tient aux vices des circonstances. On n'y prend pas garde,

et toutefois cela peut avoir des résultats funestes pour la société. L'alliance de la richesse et de l'ignorance, quand elle sert de transition à deux siècles différens de régimes et d'opinions, peut avoir une influence malheureuse sur les mœurs : telle est notre position actuelle. Des hommes dont l'éducation fut négligée desirent, quand ils parviennent aux richesses, que celle de leurs enfans soit brillante : l'orgueil plus que l'amour paternel, peut-être, le veut ainsi. Il peut donc arriver que les enfans deviennent très-instruits, tandis que les pères resteront très-ignorans. Alors si l'on ne s'attache fortement à bien faire distinguer à ces enfans le respect qu'ils doivent aux droits inviolables de la nature d'avec le mépris que l'homme instruit est toujours enclin à ressentir pour l'homme qui ne sait rien, il est à craindre que la piété filiale ne s'altère en eux, en proportion de l'instruction acquise ; il est à craindre que l'orgueil de la science ne les porte à regarder en pitié leurs pères ignorans ; que, ce premier pas fait, ils ne deviennent mauvais fils. Qui fut mauvais fils est rarement bon père ; et si l'on n'est ni bon fils ni bon père, il est difficile d'être bon citoyen. Faudrait-il en conclure que l'on dût refuser une éducation

soignée aux enfans des riches ignorans ? Non, sans doute ; mais il faut leur répéter sans cesse que c'est un malheur et non pas un ridicule de ne rien savoir ; qu'il est aussi barbare de rire de l'ignorance de quelqu'un que de se moquer d'une maladie dont il serait accablé ; qu'il faut entourer l'ignorant de la plus généreuse compassion pour lui adoucir les douleurs d'une vie inutile ; et que si leurs pères ne sont malheureusement pas instruits, ils leur doivent une éternelle reconnaissance de l'emploi qu'ils font de leurs richesses pour les sauver de l'état où ils se voient réduits eux-mêmes ; enfin il faut leur rappeler ce mot d'une femme d'Athènes, à qui son fils, élevé dans l'orgueil du portique, avait la bassesse de reprocher son ignorance : « J'ai su, lui dit-elle, vous aimer « comme mère ; si vous ne savez pas me res- « pecter comme fils, vous êtes plus ignorant « que moi. »

Au commencement du siècle dernier, (et ceci est l'histoire de mon grand-père maternel) lors du système de Law, une marchande de poisson parvint à faire une fortune considérable. Elle avait épousé un chaudronnier. Devenus riches, ils quittent leur profession : ils ont un fils au berceau ; ils placent leurs fonds dans une banque : ces fonds prospèrent ; et au bout

de six ans, voilà nos parvenus millionnaires. En conséquence, hôtel magnifique, vastes terres, chevaux et carrosses nombreux, table somptueuse et recherchée : et bientôt parasites d'accourir, flatteurs d'abonder, et sourdes épigrammes de pulluler; car les maîtres du logis n'avaient conservé de leur ancien état que la grossièreté du langage, et n'avaient pris du nouveau que les prétentions qui le rendent ridicule : et parasites et flatteurs se dédommagent trop souvent de leurs basses complaisances par la causticité, cent fois plus vile encore. L'enfant était surtout l'objet de l'idolâtrie générale : parler de lui, vanter ce qu'il serait un jour, le voir d'avance dans les plus hauts emplois, célébrer son esprit, son génie, sa mémoire, ses dispositions, ses sottises mêmes, telle était l'occupation journalière de messieurs les courtisans. L'on savait qu'ainsi l'on s'assurait les bonnes grâces des aveugles parens.

L'on avait beaucoup d'or; en conséquence l'enfant eut beaucoup de maîtres : il sut à point nommé combien l'Assyrie avait eu de rois, combien Memphys, combien les Mèdes. On lui apprit à trouver les Spartiates très-grossiers, et les Athéniens très-aimables; on lui dit

le nom de Lycurgue, et les *vertus* d'Aspasie; il connut tous les successeurs d'Alexandre, beaucoup les Césars, très-peu Cincinnatus, et point du tout le Dieu de l'Univers. De plus, il devint fameux sur le violon; il apprit à peindre comme Latour, il dansa comme Dupré; mais il excellait surtont à faire la révérence; personne ne donnait un meilleur tour à sa coiffure, ne se connaissait mieux en broderies, ne discernait plus promptement les diverses qualités des parfums, et, pour couronner tant de mérite, il parlait sa langue avec une perfection rare. Aussi comme il riait, comme il ployait les épaules, quand madame sa mère disait par aventure: *Je nous moquons de ça!* ou quand M. son père disait: *Je sommes été hier à l'Opéra!* Il ne concevait pas qu'il pût être le fils de pareils gens; et les flatteurs, qui, semblables aux Parsis, sont toujours en adoration devant le soleil levant, de tourner en tapinois avec lui ses parens en dérision. L'âge vint, l'encens redoubla, l'orgueil se centupla: insensiblement le père et la mère n'osèrent plus ouvrir la bouche sans être vivement tancés par Mimi (c'était son nom.) De la pédanterie, Mimi passa à la dureté, de la dureté à l'outrage; et Mimi, à

seize ans, à force d'être savant, devint le fléau des honnêtes et dignes entrailles qui l'avaient nourri.

Son père s'affligeait, sa malheureuse mère fondait en larmes. C'est votre faute, leur disait le seul homme probe, sensé et éclairé qui se fût sincèrement attaché à eux; vous avez renoncé à votre autorité pour vous ranger au nombre de ses flatteurs : il vous traite en monarque; cela devait être. Tout peut se réparer si vous me jurez d'exécuter tout ce que je vous prescrirai, et surtout si vous consentez à ne pas voir votre fils jusqu'à ce que je l'aie corrigé : il le sera, soyez-en sûr. Ils consentirent à tout.

A l'instant même cet ami disposa toutes ses batteries pour faire réussir le projet qu'il méditait; et dès le lendemain il commença à le mettre à exécution. Il invita, le matin, par un billet, le jeune homme à se donner la peine de passer chez lui. Mimi promet de s'y rendre; mais avant de sortir, il veut entrer chez sa mère : on lui refuse la porte; on lui fait dire que sa mère et son père sont enfermés pour des affaires importantes. A ces mots *affaires importantes*, il sourit de pitié, sort sans inquiétude, et arrive chez l'ami. Com-

ment trouvez-vous, dit-il d'un ton léger, mon père et ma mère qui se sont enfermés pour traiter des affaires importantes ? Les bonnes gens ! mais vous-même qu'avez-vous ? je vous trouve l'air sérieux et triste. — Mon ami, répondit le mentor, il n'est plus tems de plaisanter : vos parens étaient extrêmement riches ; fils unique, vous deviez aspirer à une fortune immense : un coup du sort renverse un aussi bel espoir. Je vous afflige à regret ; mais il en eût trop coûté à votre père et à votre mère de vous apprendre eux-mêmes cette affreuse nouvelle. Je m'en suis chargé : une banqueroute inattendue les plonge dans une véritable indigence. — Plaisantez-vous ? — Nullement. — Savez-vous que ce que vous m'apprenez n'est point gai ? — Je le sens : accoutumé à une grande opulence... — Oh ! ma foi, je ne tiens pas beaucoup aux richesses : ce n'est pas trop pour moi que je les regrette ; c'est pour ces bonnes gens qui ne savent rien, et qui ont besoin d'or pour exister. — Vous avez raison, ils sont à plaindre. — Dites-moi : croyez-vous que je possède assez de talens pour les faire vivre ? Bien, (dit à part le mentor) le cœur est bon ; la cure est certaine. — Hé bien, vous ne répondez point ? — A parler

vrai, n'ayant jamais été au nombre de vos admirateurs, je connais trop peu vos talens pour décider si vous pouvez en faire un si noble usage. — J'essaierai. Allons, je retourne au logis pour les consoler : leurs lumières sont si bornées, qu'ils n'auront pas assez de philosophie pour supporter ce revers. Ce mélange de bonhomie et de présomption pensa faire éclater de rire le mentor. Non, demeurez, dit-il; ils doivent être partis maintenant. Il faut céder à l'orage : vous logerez ici. -- Soit. Maintenant voyons par où je débuterai. Je suis excellent musicien; j'ai envie de m'associer à quelque virtuose : je ferai tourner la tête à tout Paris; et l'or pleuvra sur moi de tous côtés. — Fort bien : voici l'adresse d'un grand maître. — Donnez; je vais le trouver.

Il part, arrive et se présente. Monsieur, je vous salue : quoique jeune, je suis grand musicien et d'une force étonnante sur le violon. J'ai besoin de mettre mes talens à profit. Je serais bien aise que vous voulussiez m'appuyer et me faire connaître. — Volontiers : asseyez-vous; nous essaierons quelque chose. L'on apporte des pupitres, de la musique, des violons; l'on s'accorde, l'on commence : Mimi joue faux, manque tous les traits, re-

tarde ou presse la mesure. Vous ne savez rien, lui dit le maître : travaillez encore huit à dix heures par jour, et dans cinq ou six ans vous pourrez faire quelque chose. — Cela est singulier ! tous ceux qui dînaient à la maison me trouvaient si fort ! — Ils plaisantaient. Dans ce moment entre une femme d'un certain âge, vêtue comme une femme du peuple. — Le musicien se lève, s'avance avec respect, et lui présente un fauteuil. *Je te remercions*, lui dit-elle ; *je ne sommes pas lasse.* Quelle est cette femme ? dit Mimi. — C'est ma mère. — Sans doute elle a quelque grand talent ? — Point du tout. — Mais au ton de respect que vous venez de prendre... — Ne vous ai-je pas dit que c'était ma mère ? Mimi sortit, et il disait : Un grand artiste qui respecte sa mère qui dit : *Je ne sommes pas lasse !* c'est bien singulier !

Le soir il fut rêveur. Mon ami, dit-il au mentor, je crois que je suis meilleur peintre que musicien, et que je ferai mieux mes affaires dans l'art de la peinture. — Soit : voici l'adresse d'un peintre célèbre.

Le lendemain il se présenta chez lui. Vous possédez un grand talent, lui dit le peintre : il faut me le prouver ; entrez dans mon ate-

lier. Voici un chevalet, une toile, des pinceaux; choisissez un sujet, et travaillez. Mimi travailla pendant plusieurs jours depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, et, au dire du maître, enfanta la plus belle *croûte* que l'on eût vue depuis cinquante ans sur le pont au Change. Il croyait avoir effacé le Corrège. — Cela est détestable, lui dit le peintre. — Comment détestable ! et cent connaisseurs qui venaient à la maison s'extasiaient, en prenant le café, sur mes moindres esquisses. — Ils voulaient rire : vous ne savez pas même les principes. Mimi, un peu confus, écoutait, lorsqu'un vieillard, assis auprès du poêle, éleva la voix, et dit au peintre : Écoute, Jacquau; laisse un moment ces brimborions, et viens-t-en m'aider à me lever. Le peintre, empressé, court, accroche un superbe tableau qu'il venait de terminer, le renverse, et, sans s'inquiéter de cet accident, vole au vieillard, le soutient et le conduit affectueusement dans la chambre voisine, où il voulait aller. Quand l'artiste fut rentré : c'est sûrement, lui dit Mimi, quelque peintre célèbre dans l'hiver de l'âge que vous venez de traiter avec tant de déférence? — Point du tout; c'est mon père, un bon et honnête vigneron,

qui me fait la grâce de demeurer chez moi. — Mais vous avez renversé votre tableau, et ne l'avez point relevé. — Mon père attendait! — Hé bien! quand il eût attendu une minute. Vous le voyez, ce tableau est gâté. — Je puis faire cent tableaux; mais comment remplacer jamais une minute que j'eusse perdue à ne pas contenter mon père!

Mimi disait en s'en allant : Comment! un artiste fameux qui ne rougit pas d'un père vigneron qui l'appelle Jacquau! cela est bien extraordinaire! Chaque jour il devenait plus rêveur. Hé bien! comment vont la musique et la peinture? lui dit le mentor. — Ces arts sont ingrats, répondit Mimi : je préfère de professer l'histoire : j'aurai sur-le-champ des élèves, et je pourrai plutôt secourir ma.... ma bonne mère. Sa bonne mère! dit tout bas le Mentor; l'épithète est nouvelle. Le remède opère. A la bonne heure : professez donc l'histoire. Voici une lettre de recommandation pour un savant illustre.

Mimi se présenta chez ce savant, qui lui fit subir une heure d'examen. Vous ne pouvez pas professer, lui dit enfin cet habile homme; vous ne connaissez ni les élémens de l'histoire, ni l'ordre des tems, ni la succession des em-

pires, ni les révolutions qu'ils ont éprouvées, ni les dynasties, ni les dates. — Mais, mon Dieu! comment cela se fait-il? Tous ceux qui soupaient chez ma mère me prenaient pour arbitre. — C'était sans doute un persifflage. Croyez, mon cher, qu'il faut se livrer à de longues études avant d'oser s'exposer à paraître en public. J'ai cinquante ans, je suis sûr de ma méthode, chaque jour j'ai quatre cents auditeurs qui semblent m'écouter avec bonté : hé bien! moi-même je ne monte jamais à la tribune qu'en tremblant. Voici l'heure de mon cours : suivez-moi; vous serez témoin de la timidité qu'inspire une juste modestie à tout homme instruit.

En sortant ils rencontrèrent sur l'escalier une bonne paysanne. Le savant, en poussant un cri de joie, se jeta dans ses bras. Bonjour, ma mère! ma tendre mère! Comment, par un si mauvais tems, vous vous exposez à venir me voir! — Ma foi, mon enfant, *je venons* dîner avec toi. — Pardon, monsieur; je ne sortirai pas : voici ma mère, une bonne jardinière de Montmorency; je ne quitterai pas ma mère, ma digne mère que je ne vois que tous les huit jours. — Et vos quatre cents auditeurs? — Je vais les faire prévenir. Ils m'approu-

veront : l'exemple de l'amour filial vaut bien une leçon d'histoire. Mimi prit congé, et il disait : Un savant renommé dans toute l'Europe qui embrasse sa mère qui dit *je venons!* Cela est incroyable.

Chaque jour même essai, chaque jour même déconvenue, et chaque jour aussi même spectacle des sentimens que l'on doit à la nature. Par degrés il devint sombre, triste; sa santé s'altérait, la fraîcheur de son teint avait disparu; il ne mangeait plus, il ne dormait plus. L'épreuve est rude, disait le mentor, mais la guérison approche. Un soir il rentre : il était baigné de larmes. Mon ami, qu'avez-vous ? lui dit le mentor. — Mes yeux sont dessillés, dit-il : je suis un monstre. — Mais que s'est-il donc passé ? causons ensemble, ouvrez-moi votre cœur. — Que vous dirai-je ! Quand je me rappelle les soins, les égards, le respect dont j'ai vu tant d'hommes célèbres pénétrés pour les auteurs de leurs jours, et que je les compare à la manière insolente dont moi, misérable ignorant, je traitais des parens estimables, je me déteste. Mais un dernier trait vient de m'accabler, une dernière leçon vient de briser mon cœur. — Comment ! expliquez-vous. — Le pourrai-je ! Ecoutez-moi :

depuis longtems vous devez voir le trouble de mon ame : ce soir, ne sachant où traîner cet ennui, cette tristesse, le dirai-je? ces remords dont je suis dévoré, j'errais sans dessein, sans volonté, sans mémoire. Les Tuileries étaient ouvertes : guidé par le hasard, j'entre : la nuit était déjà venue. L'ombre sinistre et la lente mélancolie erraient silencieuses dans les détours de ce vaste jardin. La solitude était profonde, on n'entendait rien, rien que l'agitation des airs par intervalle : cette solitude ajoutait et cependant plaisait à ma tristesse! Quoi! me disais-je, ne rencontrerai-je point quelque amant heureux? Une solitude, et point d'amans! l'on n'aime donc plus dans la nature! Je marchais : insensiblement j'arrive, je touche presque à la grille qui donne sur les champs. Tout à coup un léger mouvement se fait entendre : je m'arrête, j'écoute, je regarde : à la lueur du faible crépuscule je crois apercevoir quelqu'un assis sur le seuil, mais en dehors. J'approche doucement : le sifflement des vents dérobe le bruit de ma marche ; on ne m'a point entendu. C'est un homme : ses cheveux sont blancs; c'est un vieillard. A cette heure, par ce mauvais tems, que fait-il là? Quand on

est solitaire, la pitié est bien près de nous! J'écoute encore : point de plaintes, rien qui marque l'impatience. Mais c'est un vieillard; et mon cœur se serrait : que caresse-t-il donc? Ah! c'est un petit chien : un chien! c'est le compagnon de l'infortune. Tout à coup le chien fait vingt pas en avant : l'oreille droite, l'œil alerte, il s'arrête, regarde, et puis plus lentement revient : il lèche la main du vieillard, s'assied entre ses jambes, le cou tendu et le regard au loin; de tems en tems il retournait la tête, et semblait lui dire : Il ne vient pas! Je l'avouerai, soit curiosité naturelle à l'homme, soit obéissance à ce respect pour la vieillesse inné dans tous les cœurs, je ne pus m'éloigner; et puis dans ce lieu retiré, loin des habitations, pendant une soirée obscure, à une heure semblable, ce vieillard ne pouvait-il pas être insulté, maltraité, que sais-je? je serais là du moins, je pourrais appeler à son secours. Mais le chien fidèle a vu quelque chose : il est parti comme un éclair, et j'entends le vieillard dire à demi-voix : C'est lui. Etonnant effet des préventions flatteuses qui nous séduisent malgré nous pour des personnages inconnus! ce *c'est lui* me soulagea d'un poids inconce-

vable : il semblait que ce fût moi que ce rendez-vous intéressât, et que ce *c'est lui* m'annonçât la présence d'un ami. Un instant après le chien reparut, courant, sautant, retournant, revenant, ne jappant pas pourtant. Les chiens connaissent donc aussi le mystère? Un jeune homme paraît : il était en veste, il portait quelque chose sous le bras. Je crus remarquer en lui une sorte d'élégance. — Te voilà ! lui dit le vieillard avec tendresse. — O mon père! pardon; vous avez bien attendu, lui répondit le jeune homme. — Point trop; une heure tout au plus. — Une heure! ah, mon dieu! c'est trop, beaucoup trop; mais je n'ai pu venir plutôt. — Tranquillise-toi donc, mon enfant : te fais-je des reproches? — Ah! vous êtes si bon, mon pauvre père, que vous ne m'en faites jamais. Mais n'avez-vous pas bien faim ? — Non : j'ai dîné avec ce que tu m'apportas hier. — Tenez, voici... Pardon, j'ai enveloppé cela comme je l'ai pu...— Charles, c'est la moitié plus qu'il ne me faut. — Je me fâcherai, voyez-vous! je gage que vous vous êtes privé. — Non, mon dieu; non, non. — Ne mentez pas, même en faisant une bonne action : vous n'avez mangé que du pain, je le vois. — Hé bien, n'est-ce pas

assez? — Quand on travaille! y pensez-vous? Vous serez cause que je ne reviendrai plus. Ah! ah! mon père! — Mon digne enfant! hélas! je ne t'avais pas élevé pour ce métier-là! — Il m'est cher; je nourris mon père! que me faut-il de plus? Mais les soirées deviennent longues; je ne veux pas que vous m'attendiez ici. Voyez, il a plu; vous êtes mouillé: je porterai tous les soirs chez vous. — Y songes-tu? au Roule! fatigué; après avoir travaillé tout le jour! Hélas! si j'avais quelque argent, je me rapprocherais. — Voilà un louis que j'ai économisé: cela vous suffira-t-il? — Mon enfant, je ne serai jamais en état de te le rendre. Et j'entendis le vieillard sangloter. — Oh! ne m'affligez donc pas comme cela, mon père! Vous vous rapprocherez de moi; n'est-ce pas me payer? Mais quoi! déjà neuf heures et demie! comme le tems passe! — Allons, bonsoir, mon enfant. — A demain, mon père. Mais ne revenez plus ici; cela m'inquiète: j'irai chez vous. — Ne te fatigue donc pas inutilement. Demain je n'aurai besoin de rien. — Besoin de rien! vous n'aurez donc pas besoin de me voir? vous me trompez, mon père, à votre tour. — Mon cher et digne enfant! Et il le serre contre son

sein. Allons, va-t-en. — Que je m'en aille! — Oui. —Sans votre bénédiction! Et il tombe à ses genoux. — O Dieu de l'Univers! si tu daignes répandre tes faveurs sur les enfans respectueux, verse tes bénédictions sur la tête de mon fils. A ces mots il l'embrasse: ils font quelques pas ensemble, ils s'éloignent, et l'obscurité me les dérobe. Et moi, fils criminel, honteux, désespéré, j'ai fui cette terre que la piété filiale venait de rendre sacrée! Prenez pitié de mes souffrances : il faut que je répare mon crime, ou que j'expire de douleur. Conduisez-moi, envoyez-moi vers mes parens : je suis jeune, je suis fort; je travaillerai pour les nourrir, pour soutenir leur vieillesse, pour effacer les chagrins que je leur ai causés. Ils me pardonneront ; mon crime fut celui des flatteurs.

Cette résolution est digne de vous, lui dit le mentor en l'embrassant : ne différons pas ; partons sur-le-champ. Une voiture est appelée; ils y montent. J'ai quelques ordres à donner ici avant notre départ, dit le mentor en faisant arrêter devant la porte d'un hôtel; daignez me suivre un moment. Le jeune homme, accablé, distrait, ne voyant rien, obéit. Ils traversent la cour, l'escalier, les

appartemens ; enfin le mentor ouvre une porte, et s'écrie : Heureuse mère ! félicitez-vous ; je vous ramène un fils soumis, un fils respectueux, un fils digne de vous ! Mimi lève les yeux, voit son père, sa mère ; il croit rêver : il les retrouve dans le même hôtel où il les avait laissés : il pousse un cri, s'élance, il est à leurs pieds. Me pardonnez-vous ? leur dit-il. On l'embrasse, on le caresse, on le relève ; de douces larmes coulent de tous les yeux. Confus, honteux et pourtant enchanté, il se livre à tous les transports de sa joie, de son bonheur, de son repentir. Ah ! c'est à vous que je dois tout, dit-il au mentor : je reconnais la bienfaisante supercherie que vous m'avez faite. — Je n'ai parlé qu'à votre cœur, lui répond le mentor : vous ne me devez que d'avoir bien su le juger. La fortune de vos parens est entière, et maintenant vos sentimens vous rendent digne de la partager. Ces talens que vous croyiez posséder, vous les possédez en effet ; c'est par mon ordre que l'on a feint de ne pas les reconnaître en vous. Il fallait vous apprendre à sentir ce qui les honore, ces talens ; c'est à dire vous donner cette modestie qui les relève, que l'on doit avoir en face de tous les hommes, et qui doit se convertir en

respect quand il s'agit de l'exercer envers ceux dont nous avons reçu le jour. N'oubliez jamais que le caractère auguste de la paternité est la garantie de l'éternelle alliance que Dieu daigna faire avec l'homme.

Mimi ne trompa point l'espérance de son bienfaiteur : il fut l'homme le plus instruit de son siècle, le plus digne citoyen et le meilleurdes fils.

Telle est, mon cher Gésid, continua l'ami chez lequel j'étais, l'histoire de mon aïeul. Une semblable leçon ne serait peut-être pas inutile au jeune homme dont nous parlions tout à l'heure, et elle serait applicable à bien d'autres.

LETTRE XV.

Le même au même.

Ils attachent ici beaucoup d'importance à l'habit, et en général l'Europe partage assez avec eux cette folie. Ils sont les premiers à convenir de ce ridicule ; ils le blâment, ils en rient : ils savent à merveille qu'un homme bien mis est quelquefois très-peu digne d'estime, et qu'un homme de mérite est souvent caché sous un méchant habit. Un de leurs poëtes se fit une haute réputation par une pièce de vers intitulée : *Epitre à mon Habit.* Parlent-ils de quelqu'un dont ils révoquent en doute l'honnêteté, ils vous diront : cet homme n'a peut-être pour lui que sa toilette. Enfin ils n'ont point de défaut dont ils conviennent avec plus de franchise que de celui-là : qu'importe, ils ne s'en corrigent point, ils ne s'en corrigeront jamais.

Avant la révolution cette révérence pour la richesse des habits était poussée à un degré vraiment extraordinaire: aujourd'hui elle n'est guère moindre, quoique le genre de la parure chez les hommes, comme chez les femmes, ait pris une nuance totalement différente. Je t'assure que certains personnages, s'ils voulaient être de bonne foi, avoueraient que le premier consul tient autant de place dans leur estime pour avoir ramené la mode des broderies, qu'il en tient dans celle de la majeure partie de la nation pour l'éclat de ses victoires, pour le bienfait de la paix et pour la sagesse de son administration. Sous l'ancien régime, à Paris surtout, c'était une véritable étude que celle à faire pour savoir si tel habit était *décent* pour entrer dans telle maison; quelle était la couleur, l'étoffe, les manchettes, le col, les bas, les souliers, le chapeau, l'arme et la coiffure qu'il fallait porter pour être admis à telle table. L'habit militaire, ce costume des héros, cette livrée de l'honneur, n'était point *décent* : car décent était le terme magique, la tête de Méduse qui pétrifiait, à la porte de toutes les maisons, l'homme étranger à la science de la toilette, et ne lui permettait pas d'en franchir le seuil. L'uniforme servait pour

les visites d'adieu et les visites de retour; hors de là, c'était manquer à toutes les convenances que de le porter : et telle femme, telle mère, à qui nulle intrigue, nulle démarche, nulle sollicitation, nul sacrifice pécuniaire, nulle souplesse peut-être n'eussent coûté pour obtenir à son mari ou à son fils un régiment, se seraient tenues très-outragées si ce fils ou cet époux se fût assis deux fois de suite à leur table avec l'uniforme de ce même régiment. Elles rougissaient de l'habit, et non de la manière dont, souvent, le droit de le porter avait été acquis. Si quelque stoïque se fût avisé de violer ces grands préceptes de la toilette, s'il eût commis le crime irrémissible de confondre, par ses manchettes, l'ordre des saisons; eût-il été Turenne, eût-il été Voltaire, un froid glacial s'étendait sur le front de la maîtresse de la maison. Il n'y avait garde que le précepteur invitât l'enfant à le saluer. Les laquais le toisaient du haut de leur insolence; le petit chien n'eût pas pris une gimblette de sa main : c'était un homme à ne pas revoir; il avait des manchettes de mousseline ! Cet homme à ne pas revoir avait quelquefois le bon sens de rendre à ces originaux le service de passer sur leurs ridi-

cules : il finissait par les apprivoiser avec ses bonnes qualités ou ses talens : l'estime et l'amitié déplaçaient à la longue l'étiquette ; car ils ont un sentiment inné de justice qui surnage toujours sur leurs brillantes frivolités. S'il tenait bon, ils finissaient par l'aimer : ils en étaient quittes pour dire tout bas à leurs semblables : Pardon ; il est fantasque, il se met mal, mais c'est un galant homme.

Jadis ces sottises donnaient lieu quelquefois à des scènes assez plaisantes. Un duc et pair, homme d'ailleurs très-recommandable, et que son goût pour les arts rendait tout à la fois cher aux gens instruits, et utile à la patrie, rassemblait chez lui, chaque semaine, à un jour marqué, tout ce que Paris possédait alors d'hommes d'un mérite distingué dans tous les genres de talens. Ces soirées étaient délicieuses : on y dessinait, on y faisait des lectures, on y exécutait de la musique ; un souper magnifique succédait à ces plaisirs, et quelquefois le bal succédait au souper. Tout ce que les arts produisaient pendant ces soirées entrait dans la collection du duc ; et chaque année il s'acquittait envers les auteurs par des présens que l'usage des étrennes lui permettait de leur offrir sans

blesser leur délicatesse. Un jour on lui présenta un dessinateur célèbre : il se nommait Palmérius ou Palmiris. Soit bizarrerie d'artiste, soit pauvreté peut-être, le costume de cet homme, d'un talent distingué toutefois, était aussi grotesque que négligé : son linge était sale, ses souliers crottés, sa perruque mal peignée ; il avait un méchant haut de chausse raccommodé sur les genoux ; il portait des bas noirs, grande irrévérence alors. Soit que réellement il ne possédât pas un habit, ou que ce fût caprice de sa part, bien est-il que ce jour-là il n'en avait point : il était simplement vêtu d'une antique veste à manches d'un vieux damas blanc à ramage cramoisi, qu'un large galon, dont on n'apercevait plus que les débris, avait jadis enrichi. Enfin, par dessus tout cela, soit pour se tenir plus chaudement, soit pour cacher ce ridicule accoutrement, il portait un manteau écarlate passablement usé, et dont le tems avait rongé la couleur. On voit d'ici la singulière figure qu'il devait avoir. Tant qu'il fut dans le salon, l'on y prit peu garde ; les artistes connaissaient son esprit fantasque ; et le duc, de son côté, avait trop de philosophie pour attacher de l'importance à la manière dont un homme

était vêtu ; mais au souper ce fut autre chose. Je n'ai pas besoin de te dire que dans la maison d'un duc et pair la livrée était considérable : alors cette foule de valets était toujours présente tant que durait le repas : la grandeur l'exigeait ainsi. Cependant, malheur au convive qui, chez les personnes de ce rang, n'avait pas un domestique à lui pour le servir ! vu l'insolence des valets des grands seigneurs, il courait risque souvent de mourir de faim, et de soif surtout, car l'usage ne permettait pas, comme aujourd'hui, de mettre les flacons et les verres sur la table. Mais revenons : on sert donc ; on passe du salon dans la salle à manger : chacun se place, et le pauvre Palmiris, comme les autres, avec son vieux manteau. Et voilà cette horde de laquais qui s'avise de trouver sa parure originale, et de se coaliser pour feindre de ne pas entendre toutes les fois qu'il demandera une assiette ou à boire. Quant à se passer d'assiette, à la bonne heure ; il importait peu à Palmiris de manger plusieurs mets sur la même : mais se passer de boire ce n'était ni son intention ni son usage. Il demande donc à boire ; rien : à boire ; néant : à boire ; tout est sourd. L'assemblée était trop nombreuse, et le duc trop

occupé à faire les honneurs de sa table, pour que l'on s'aperçût de l'impertinence de cette livrée. Quand Palmiris, par ses demandes aussi réitérées qu'inutiles, est parvenu à se convaincre que cette surdité est une véritable conjuration, que fait-il? Il se lève de table. Un mouvement semblable, au milieu d'un souper de cérémonie, était bien fait sans doute pour attirer sur lui tous les yeux : n'importe, il ne perd pas la tête; il va droit au buffet, prend une grande jatte de porcelaine qui lui tombe sous la main, saisit une bouteille de Bordeaux, la vide toute entière dans la jatte, l'apporte, la place devant lui, se remet à table, et, sans se déconcerter, boit à longs traits dans cette vaste coupe. On éclata de rire, et, comme de raison, les rieurs furent de son côté. Le duc, indigné, fait à ses gens la plus vigoureuse réprimande, ordonne à l'un d'eux de se tenir derrière la chaise de Palmiris, et lui enjoint, sous peine d'être chassé, d'être toujours à ses ordres toutes les fois qu'il souperait chez lui. Cette scène n'est que bouffonne : mais bien en prit à Palmiris d'avoir à faire à un grand seigneur qui pardonnait à l'habit en faveur du mérite; chez tel autre on eût trouvé et l'habit et la manière de se désaltérer très-

despectueux, et la conduite des valets très-convenable.

Comment se corrigeraient-ils de cette folie? Quand un enfant a contenté ses maîtres, a bien appris sa leçon, a été raisonnable pendant tout un jour on ne lui dit pas : Je vous promets pour récompense que la première fois que nous rencontrerons un pauvre vous lui donnerez l'aumône; on ne lui dit pas : Je vous promets que je vous permettrai tel jour de ne pas aller à la comédie, pour visiter tel vieillard infirme, et lui porter six francs que j'ajouterai à vos menus plaisirs : on lui dit : vous avez été bien sage, mon ami ; vous aurez un bel habit. Et voilà la petite tête qui calcule, combine, fermente, et conclut enfin qu'un bel habit est le *nec plus ultrà* du bonheur ; et le premier quidam bien vêtu qu'il verra paraître chez sa mère il ira bien vîte lui dire à l'oreille : Ce monsieur a été bien sage, maman ; il a un bien bel habit. Pars de cette première conséquence tirée par l'enfant ; vois où elle le conduira : Veux-tu l'inverse? L'enfant a-t-il fait quelque sottise. Vîte qu'on mette des sabots, un bonnet de laine, un habit de bure à ce petit drôle : voilà comme on habille les mauvais sujets, monsieur. Hé bien! réponds, que

pensera l'enfant toutes les fois qu'il verra un homme en sabots? il se dira à part lui : Voilà comme on habille les mauvais sujets. Juge de la *justesse* des raisonnemens qu'une semblable correction aura procurée à son esprit, surtout quand le spectacle qu'il aura constamment sous les yeux servira sans cesse à confirmer cette première notion ! Quand il verra l'honnête homme mal couvert lever d'une main timide le marteau de la porte cochère de son père : le portier, le chapeau sur la tête, lui demander rudement : Que voulez-vous ? Le valet de chambre, étendu sur un fauteuil, lui dire sans se lever : Qu'est-ce que c'est? Monsieur n'a pas le tems; attendez. Le chien aboyer une heure après lui sans qu'on lui impose silence. Enfin quand il verra son père paraître, regarder ce malheureux du haut de sa grandeur, faire signe à un secrétaire de prendre son placet, et d'un ton sec lui dire : Allez, je verrai cela, l'enfant dira tout bas : C'est ainsi qu'on habille les mauvais sujets. Peut-être à pareil âge son père l'avait dit comme lui ; et tu vois comme il reçoit cet homme en sabots! Maintenant, Giafar, tu connais la source de ce grand respect pour les beaux habits. Boursault, dans son *Esope à la cour*, en faisant ouvrir devant Crésus le

coffre où le Phrygien, devenu premier ministre, avait conservé les dépouilles de sa première misère; et Voltaire, dans sa *Nanine*, en faisant accueillir le pauvre Philippe Humbert avec tant de distinction par le comte d'Olban, leur ont donné à ce sujet une forte leçon. Ils la sentent, ils applaudissent avec fureur : hé bien! propose-leur, en sortant de là, d'admettre un Philippe Humbert à leur table, ils n'auront garde.

La pente vers ce préjugé est si générale, que si, par hasard et de loin en loin, un exemple contraire vient à y déroger, on le cite comme un miracle, un phénomène, un acte d'éminente vertu. Sous le règne de Louis XV, tems, il faut le dire, où les ridicules de ce genre furent poussés à un degré d'exagération dont on a peu d'idée, un pauvre militaire vivait dans le fond d'une province du Midi, à cent cinquante lieues de la cour. Ancien garde du corps, retiré depuis cinquante ans du service, devenu très-vieux, éprouvant des besoins que son âge rendait chaque jour plus sensibles, n'ayant pour unique ressource qu'une modique pension de six cents francs, il avait écrit cent fois peut-être au ministre pour lui peindre sa déplorable situation : mais en vain; jamais de réponse. Il s'impatie nte

la longue; et mettant à profit une santé assez vigoureuse encore, le voilà, malgré ses quatre-vingts ans, en route, à pied, cheminant vers Paris à l'aide de quelques écus qu'il avait économisés. Il arrive enfin sans encombre : il est à Versailles. Tu t'imagines aisément que sa toilette était peu recherchée; la propreté seule en faisait les frais. Cinquante ans d'absence le rendaient un peu étranger à Versailles: il s'enquête, il s'informe; on lui indique les bureaux de la guerre. Alors le duc de Choiseuil était ministre, et M. de Saint-Paul premier commis. Il se présente chez ce dernier: on l'introduit dans son cabinet : à son aspect vénérable, M. de Saint-Paul approche lui-même un fauteuil, le fait asseoir, et lui demande le motif de sa visite. L'affaire ne fut ni longue à expliquer, ni difficile à justifier, et le premier commis n'eut que la peine de jeter les yeux sur les registres. Dès ce matin même, monsieur, lui dit M. de Saint-Paul, je rendrai compte de votre demande à M. de Choiseuil : je vous invite à vouloir bien vous trouver demain à une heure à son audience. Je n'éprouve qu'un regret, c'est de n'avoir pas le droit de prononcer moi-même. Notre vieillard fut fidèle au rendez-vous. Dès que M. de

Choiseuil l'aperçut, il vint à lui : Monsieur, lui dit-il, j'ai informé le roi de vos services : il vous nomme chevalier de Saint-Louis, et vous accorde une pension de deux mille quatre cents livres. Je vous annonce que la première année est échue aujourd'hui : voici pour la toucher une ordonnance sur le trésor public. J'espère que vous me ferez l'amitié de dîner aujourd'hui avec moi. Sais-tu, Giafar, ce qui, dans tout cela, occupa superlativement et la cour et la ville? Tu crois peut-être que ce fut le voyage extraordinaire d'un vieillard qui, malgré ses quatre-vingts ans, fournit à pied une course de cent cinquante lieues, ou bien la conduite noble et expéditive du ministre et du premier commis, ou bien enfin la justice et la générosité du monarque? Parbleu oui! c'est bien vraiment de tout cela dont il s'agit! La chose superbe, sublime, inouie, admirable, incroyable, inconcevable, c'est......... c'est que M. de Saint-Paul lui avait offert un fauteuil; c'est que M. de Choiseuil l'avait fait dîner à sa droite en habit de drap. Saint-Paul qui lui a présenté un fauteuil! c'est divin! Il a dîné chez le duc en habit de drap! c'est charmant! Bonsoir, Giafar.

LETTRE XVI.

Le même au même.

PEU de peuples eurent plus de prestesse dans la répartie, plus de concision dans les réponses, plus de finesse, plus de sens dans les mots. Dans l'antiquité on trouve mille exemples de généraux harangant leurs armées avec force, avec éloquence, pourvu toutefois que ces harangues ne soient pas le fruit du cerveau des historiens. En France, quatre mots suffirent souvent à leurs généraux pour embraser tous les esprits, pour imposer silence au murmure, pour commander la victoire. Dans la dernière guerre, un soldat mécontent montre à Bonaparte son habit entièrement usé, dont les lambeaux le couvraient à peine, et lui en demande un neuf avec assez d'humeur. *Un habit neuf!* répond le général; *tu n'y songes pas : on ne verrait pas tes bles-*

sures. L'antiquité n'offre rien de comparable à ce mot.

Avant la révolution toute leur infanterie était habillée de blanc ; un corps seul de grenadiers avait l'uniforme bleu. Dans une bataille un régiment blanc allait charger : l'officier qui le commande ne lui dit que ces mots : *Blancs, les bleus vous regardent*, et la victoire fut décidée.

Pendant la guerre de la révolution, le général Pérignon commandait l'armée française contre les Espagnols. Au moment de livrer bataille, il dit : *Soldats, voilà les Gardes Wallones devant vous : elles passent pour les meilleures troupes de l'Europe : que dira-t-on de vous qui allez les battre !* Et il les battit.

Un représentant du peuple, portant, dans une tête exaltée, un esprit sujet aux préventions, ou peut-être entraîné loin de sa raison par les opinions irréfléchies et dominatrices dans un moment de tourmente, ordonne par écrit à ce même général de faire arrêter tel officier, parce que, dit l'ordre, cet officier est aristocrate. Le général Pérignon lui répond à l'instant : « Je vous préviens, citoyen « représentant, que cet officier, que vous m'or- « donnez de faire arrêter comme aristocrate,

« a été tué hier en combattant pour la li-
« berté. » Que de sens dans cette réponse! tout est là.

Je te citerais des milliers d'exemples de concision pareille, tous marqués au coin d'une profondeur inimitable. Ils parlent quelquefois comme Tacite écrivait, ou leur Montesquieu.

Plus que tout autre peuple, ils sont singulièrement adonnés au duel : c'est un grand malheur, car c'est une chose atroce que le duel. Une foule d'écrits ont attaqué ce fléau : leurs philosophes, leurs moralistes l'ont examiné sous toutes ses faces; ils en ont cherché l'origine, le principe, les causes; ils en ont peint les funestes effets sous les plus noires couleurs; toutes les armes de la sagesse ont été aiguisées pour le combattre et le terrasser. Plus d'une fois l'autorité lança contre lui des ordonnances foudroyantes. L'ordonnance la plus sûre contre le duel serait une ordonnance qui leur défendrait l'esprit.

Le duel est atroce, je le répète; mais, je le prophétise à regret, jamais on n'extirpera le duel en France. Ils se battent, disent-ils, pour venger leur honneur offensé : prétexte; sur cent duels, quatre-vingt-dix n'ont pour motif qu'une saillie et une répartie. La saillie

fait rire les auditeurs; la répartie est-elle gaie, vive, piquante, soudain les rieurs passent de ce côté. Voilà donc un succès arraché au moment même où l'on commençait à en jouir. Tu vois qu'il n'y a pas l'ombre de l'injure dans tout cela; mais si fait bien beaucoup de meurtrissure pour l'amour-propre.

Qui doute que, si le duel n'avait pour objet unique que de repousser une expression grossière, on ne parvînt à leur faire entendre raison sur ce ridicule? Ils sentiraient à merveille qu'un mot lâché dans la colère ou dans l'ivresse, qu'une tournure de phrase puisée souvent dans la mauvaise éducation, que l'usage de quelque sale épithète contractée dans la licence des camps, ne valent pas la peine d'armer les hommes les uns contre les autres. Mais comment, avec l'importance qu'ils attachent à l'avantage de briller par l'esprit, leur faire entendre qu'ils doivent pardonner à celui qui leur ravit le laurier fugitif d'un bon mot, d'une saillie, d'une mauvaise plaisanterie? C'est un cruel ennemi que celui dont la répartie, juste et spirituelle, attire subitement à lui toute l'attention que l'on donnait tout à l'heure à une saillie plaisante. Plus les deux champions auront mis de finesse dans l'atta-

que et dans la riposte, plus le duel est inévitable.

Deux demoiselles extrêmement jolies, toutes deux filles de médecins, arrivent l'une après l'autre dans un bal : la première fait grande sensation; un murmure flatteur atteste et célèbre sa beauté. L'instant après paraît la seconde, et l'admiration change d'objet : un jeune homme dit en plaisantant : *Cette médecine fera rendre l'autre.* On rit. L'amant de la première répart : *J'en doute; une médecine sans la saignée ne fait point d'effet.* Et ils vont se battre.

Un homme contrefait est au parterre; on y était debout alors, et souvent très-pressé. Son plus proche voisin lui dit d'un ton goguenard : *Votre éminence me gêne beaucoup.* Ce mot à double sens excite le rire. *Mille pardons, monsieur,* répart celui-là; *je suis désespéré de n'être pas aussi plat que vous.* On rit davantage; et ils vont se battre.

Les traits de ce genre sont à l'infini. En quoi compromettent-ils l'honneur? La probité suspectée, le courage révoqué en doute, la mauvaise foi reprochée, voilà, ce me semble, ce qui intéresse l'honneur. Mais jamais, ou bien rarement du moins, un duel

a-t-il chez eux un pareil motif : leur politesse s'y oppose. La fureur du duel repose donc uniquement sur la fureur de montrer de l'esprit. Cet amour pour les jeux de mots, ce ridicule penchant pour l'épigramme, cette soif perpétuelle de briller, l'humiliation de se trouver au second rang dans une semblable lutte, l'inévitable susceptibilité qui en est le fruit, voilà ce qui les arme ; et contre une victime réclamée par l'honneur, il en est mille immolées aux plaisanteries presque toujours insignifiantes, et souvent les plus vides de sens commun.

Est-ce donc là ce que l'on peut appeler de l'esprit? Mais en cherchant à les corriger, à la longue, de cet abus par une éducation qui leur en fît perdre insensiblement et le goût et la tradition, ne nuirait-on pas à cette vivacité d'imagination, inépuisable source de ces mots si concis, si heureux, si profonds dont je t'ai cité quelques exemples au commencement de cette lettre? Pas plus que le genre de la parodie ne nuit au bel art dramatique. Que sont, en effet, ces misérables pointes, ces ridicules jeux de mots, ces expressions à double entente, occasion de tant de duels, sinon la déplorable caricature de ces mots

sublimes, occasion de tant d'héroïsme? Ils sont à ceux-ci ce que la mesquine lueur d'une fusée est à la majestueuse clarté de la foudre.

C'est donc vainement que l'on attribue leur penchant pour le duel à un sentiment particulier d'honneur. Sans doute il faut leur rendre cette justice que le sentiment du véritable honneur est plus irritable et plus exquis chez eux que chez tout autre peuple; mais ici, quand on veut connaître la somme d'honneur que chaque homme possède, il ne porte pas en compte, à coup sûr, le nombre de duels qu'il a soutenus. Les Français attachent l'honneur à la bravoure dans les batailles, à la fidélité dans les sermens, à la probité dans les emplois, à la scrupuleuse exactitude dans les devoirs: voilà leur honneur, voilà celui dont ils se targuent, dont ils tirent vanité, dont ils se parent avec une joie qui ressemble presque à l'orgueil. Mais qu'ils se battent, il n'en est pas un seul qui, dans la douleur de son ame, ne s'écrie: Détestable honneur! Ils sentent donc que ce n'est pas là de l'honneur? Oui, sans doute, ils le sentent: ils murmurent non contre l'honneur, mais contre la honte de ne pouvoir être supérieurs à leur petite vanité humiliée d'une pitoyable bouffonnerie,

d'une plate équivoque qu'ils n'auront pas repoussées au gré de leur malignité; et ils sacrifient leur vie, parce qu'à leur fantaisie ils n'ont pas eu assez d'esprit, ou que leur rival en a eu trop. Je le répète, sur cent duels il y en a quatre-vingt-dix à la Sainte-Foix.

C'est également une erreur de prétendre que le duel est le vestige des mœurs gothiques. Ces sortes de duels, que jadis on nommait jugemens de Dieu, exécrables monumens d'une législation barbare, n'ont point et ne peuvent avoir laissé de traces chez une nation éclairée, aimante par caractère, et juste par sentiment. Si l'on disait aujourd'hui au Français le moins instruit : Un forfait a été commis ; deux hommes se l'imputent : le tribunal, incertain, a ordonné que ces deux hommes se battissent. Dieu prononcera : le vaincu sera le coupable, et c'est lui que l'on enverra au supplice, ce Français répondrait : Ce tribunal est composé de fous; il faut les mettre aux petites-maisons. Il n'est donc pas vrai que dans les mœurs et les usages il reste aucune trace de cette loi, puisque les seules lumières de la raison suffisent pour la démontrer insensée à l'homme le moins pénétrant. Il en est d'une semblable loi comme de celle

de la torture ; une fois abolies, il n'en reste aucune empreinte sur les habitudes nationales.

Peut-être croiras-tu que c'est à l'imitation de quelque autre peuple qu'ils ont adopté la funeste manie des duels, et que, naturellement enthousiastes, ils ont en cela, comme en toute autre chose, porté l'imitation à l'excès. Cela n'est point vrai : non-seulement aucun peuple de l'antiquité ne connut le duel; mais encore s'il s'est introduit chez quelques nations modernes de l'Europe, c'est tout simplement parce qu'elles ont voulu faire ce que l'on fait en France. Les étrangers pratiquent le duel à peu près comme ils portent un habit, un chapeau, des bottes de telle façon : le tout est pour être à la française; c'est la mode. Donc en cela les Français ne sont pas imitateurs; ils sont originaux, et sont imités.

Mais enfin, diras-tu, puisque ce n'est point dans le sentiment d'un véritable honneur, puisque ce n'est point dans un reste d'attachement pour des lois antiques, puisque ce n'est point dans l'exemple de nations ou fameuses par leur courage, ou voisines de leurs frontières qu'ils puisent ce penchant pour le duel, où donc est la source de ce fléau? Je te

l'ai dit; dans un malheureux abus de la parole; dans la funeste importance qu'ils attachent à la plus fugitive des gloires, celle de briller par l'esprit aux dépens de leurs amis, aux dépens de leur propre repos, aux dépens mêmes de leur raison. Les duels particuliers ne sont pas plus fondés sur l'honneur que les duels judiciaires n'étaient fondés sur la justice. Quelque nuances que prenne cet abus de l'esprit, il est toujours le même dans ses résultats. Du tems de la chevalerie, ils se battaient non pas pour défendre, mais pour intéresser leur maîtresse. Un fou venait dire à un autre fou : Je soutiens que ma dame est plus belle que la vôtre. En conséquence, bataille, meurtrissure, horions, pourfendaisons, mort quelquefois; et ces dames si belles n'étaient souvent que les dames de leurs pensées, que ni l'un ni l'autre n'avaient jamais vues. Et ils appelaient cela de la galanterie. Ainsi, s'ils se battent aujourd'hui pour prouver que leur épigramme vaut mieux que celle de leur ennemi, ils se battaient alors pour affirmer que le rêve de leur imagination était plus joli que le rêve de leur rival. Dans l'intervalle des deux époques, autre folie; ils se battirent pour le seul plaisir de se battre : il ne fut question ni de che-

valerie, ni de maîtresse, ni d'honneur, ni de jeux de mots; il fut question de se battre, voilà tout. Un étourdi rencontrait un autre étourdi, et lui disait : J'ai velléité de me mesurer avec vous, à peu près comme on dit à quelqu'un : J'ai envie de faire votre connaissance. Tu crois peut-être que cet étourdi ne parlait que pour son compte? Point du tout : il allait chez son ami, et lui disait : Je vais me battre avec un tel; il amène avec lui tels et tels : veux-tu en être? — De tout mon cœur. Ne dirait-on pas qu'il s'agissait d'un dîner? Ainsi, à cette époque, sans beautés à soutenir, sans honneur compromis, sans haine particulière, sans raison aucune que la puérile jactance de faire parade d'adresse, une douzaine d'hommes, plus ou moins, allaient se couper la gorge. Et pour te donner la mesure de la démence de l'opinion publique, sache que si le provoqué ou quelques seconds refusaient, ils étaient déshonorés. Citez-leur les spectacles des gladiateurs de l'antique Rome, ils répondront : Barbarie; les taurréadors d'Espagne, barbarie; les boxeurs de Londres, barbarie. Parlez-moi, diront-ils, des douces mœurs de la France! Fort bien; mais avec ces douces mœurs de

la France un homme en se levant n'est pas sûr s'il finira la journée sans tuer ou être tué dans toutes les règles de l'honneur, ou s'il ne sera pas flétri dans toutes les règles du bon ton pour n'avoir pas voulu tuer ou être tué. Et par qui tué? Par un inconnu, par un indifférent, par un homme contre lequel la haine n'anima jamais, par un camarade, par un ami, par un proche parent quelquefois. Ou bien par qui flétri? Par un monde que souvent on n'estime pas, par des sociétés qui ne vous fréquentent, ni ne vous recherchent, ni ne vous connaissent, qui ne partageraient avec vous ni leur alliance, ni leur bourse, ni leurs plaisirs, également insensibles à vos revers et à vos succès, que vous ne trouverez jamais ni pour les consolations, ni pour les services, ni pour l'estime; à qui votre antagoniste est aussi étranger, aussi indifférent, aussi inconnu que vous-même, et qui ne s'avisent de prononcer votre nom et de s'entremêler de votre existence que pour vous condamner à l'infamie sur la foi d'un préjugé aussi imbécille que barbare, aussi extravagant qu'homicide. Et voilà un chapitre de ces douces mœurs.

Oh! je l'avoue, mon cœur se serre, mes

cheveux se dressent d'indignation quand mes yeux tombent par hasard sur ce luxe d'éducation étalé dans ces programmes de leurs maisons d'instruction. Que de promesses fastueuses des soins préparés à ces élèves ! comme on veillera sur la pureté de leur ame ! comme on les formera aux vertus religieuses ! comme on les ploiera à l'urbanité, à la politesse, à la douce pitié, à la tendre bienfaisance, à la sainte humanité ! Mais le siècle d'or sortira donc de cet asile avec cette génération naissante ? Et que de précautions pour conserver intact l'important dépôt des connaissances humaines ! Là seront des professeurs d'histoire, de poésie, de mathématiques, de physique, de langues anciennes et modernes. Et quoi encore ? Des professeurs de tous les arts agréables, de peinture, de musique, de danse. Et quoi encore ? Un MAITRE D'ESCRIME : un maître d'escrime ! Cannibales ! et qu'en voulez-vous faire ? Horrible rapprochement ! un maître d'histoire pour leur apprendre à détester les attentats de l'espèce humaine, et un maître d'escrime pour leur inspirer la soif du plus grand que l'on puisse commettre ! un professeur de poésie pour les initier au langage des dieux, et un maître d'escrime pour leur apprendre l'art d'égorger leur plus bel ouvrage !

des professeurs de physique pour leur dévoiler toutes les lois de la nature, et un maître d'escrime pour les enhardir à en violer la plus sacrée ! des professeurs pour les unir aux hommes de tous les climats par l'habitude familière des langues de tous les peuples, et un maître d'escrime pour leur apprendre à donner la mort pour un mot insignifiant ! des professeurs de tous ces arts divins dont le charme bienfaiteur tempère la férocité naturelle à l'homme, et un maître d'escrime pour les instruire à appuyer sur le meurtre l'effervescence des passions les plus honteuses souvent ! Et voilà cependant les progrès de cette civilisation dont ils sont fiers ! Une punition sévère atteindrait le pharmacien imprudent qui vendrait pêle-mêle et les venins et les baumes; et la loi se tait sur l'instituteur qui met à l'encan le poison du duel avec les parfums de la science.

Mais le soldat... Eh! que parlez-vous du soldat ? Quelle différence ! L'escrime a du moins pour lui un but d'utilité : un jour il combattra corps à corps l'ennemi de votre patrie; laissez-lui multiplier son adresse pour le repousser; et puisqu'il doit être votre rempart, souffrez-lui les moyens de le rendre plus inexpugnable encore. — Mais il abusera de même

de cet art funeste contre ses camarades, ses amis, ses concitoyens. — Cela se peut, malheureusement. Sans doute le soldat, agreste de sa nature, rude dans ses manières, âpre par caractère, par profession et par habitude, abusera de l'escrime dans un moment d'impatience, d'emportement, d'ivresse peut-être; mais, du moins, le remède est à côté du mal: le soldat est sans cesse en contact avec la discipline; des supérieurs, des chefs, des officiers de tout grade sont toujours présens pour l'arrêter : s'il ne pousse pas jusqu'à l'extrémité le dénouement d'une rixe imprévue, si, au lieu de se battre, il se réconcilie avec son adversaire, si des camarades se jettent à la traverse d'une querelle insensée, et ne peuvent souffrir que deux braves gens s'égorgent pour un propos futile, il n'a point à redouter l'ignominieuse médisance d'un monde irréfléchi : brave dans la bataille qui se donna la veille, brave dans la bataille qui aura lieu le lendemain, l'estime lui reste entière, et ses pairs ne le jugent pas sur l'issue pacifique que peut avoir une dispute. Dans la profession militaire, l'escrime ne se présente pas sous un aspect aussi sinistre; elle aide le soldat dans les combats : elle est donc pour lui une

portion du métier de la guerre. Hors de là elle n'est que la science du meurtre.

Offrir sans cesse l'insoutenable spectacle de deux opinions contradictoires, et cependant également en faveur, l'une qui poursuit le duel de toute l'indignation réservée à la férocité des mœurs, l'autre qui imprime le sceau du déshonneur à l'homme qui se refuse au duel; maudire sans relâche ce fléau, armer contre lui l'éloquence des orateurs sacrés, toutes les foudres de la morale, toute la puissance de la sagesse, le ranger même au nombre des crimes réservés au glaive des lois; et, dans le même tems, laisser l'escrime pénétrer dans les institutions, entourer ses enfans de maîtres d'armes, faire préluder la jeunesse au duel par le simulacre journalier du duel, styler son bras, ses mains, son œil à discerner la place la plus favorable pour faire rapidement pénétrer la mort dans le sein de son semblable; d'un côté charger la loi de flétrir l'homme qui se bat, et de l'autre charger l'opinion de flétrir celui qui ne se bat pas, c'est de toutes les inconséquences, de toutes les contradictions la plus inconcevable, la plus révoltante, et dont l'exemple ne se retrouverait pas ailleurs. Caligula disait : *Si vous ne portez pas*

aujourd'hui le deuil de Drusille, vous serez coupable de lèse-majesté, parce que c'était la sœur de votre empereur : si vous portez aujourd'hui le deuil de Drusille, vous serez coupable de lèse-majesté, parce que c'est l'anniversaire de mon exaltation à l'empire. Tu le vois, Giafar, ils raisonnent sur le duel comme Caligula sur le deuil.

Ce ne seront ni les déclamations, ni les livres, ni les lois qui réussiront à guérir les Français de la fureur du duel. Qui donc y parviendra ? Tu ne le croirais pas, Giafar ; ce seront les femmes, dès qu'elles le voudront avec une volonté forte : ce sont de puissantes législatrices. Dans aucun tems, en France, le législateur n'a bien connu l'utilité dont pouvait être leur secours. Il faut d'abord qu'elles créent la politesse : une femme entourée d'hommes impolis est une rose au milieu des chardons : non pas cette politesse de la chevalerie, fille de la servitude et de l'ennui ; non cette politesse du siècle de Louis XIV, toujours plus voisine de l'étiquette que du sentiment ; non cette politesse du tems de Louis XV, qui n'était que l'idiome des grâces parlé par le libertinage : mais ce mélange heureux d'égards et de déférences, de préve-

nances et de délicatesse, de confiance et de respect, d'aisance et de pudeur : espèce de politesse malheureusement si étrangère aux jeunes gens du jour, si bien faite, cependant, s'ils entendaient leurs intérêts, pour ajouter un charme à leur amabilité naturelle ; politesse sans laquelle on aspire en vain à l'élégance, unique ornement comme unique excuse des ridicules de la mode. Cette première victoire remportée, celle sur le duel deviendra moins douteuse. Il faut ensuite que les femmes daignent se convaincre que les alarmes qu'elles laissent percer lorsqu'un époux, un frère, un amant vont se battre, ne font qu'irriter la fureur du duel. La vanité raisonne toujours faux : l'homme attachera de la gloire à se montrer supérieur à ces alarmes ; il les bravera simplement pour ne pas être soupçonné de faiblesse, ou bien il se figurera que l'on révoque en doute sa victoire, et ces alarmes ne fourniront qu'un aliment de plus à la vanité de vaincre, ou bien elles fascineront son imagination des rêves de l'espérance, et lui feront concevoir une jouissance délicieuse à les dissiper à son retour : ainsi, il ira se battre ou pour satisfaire au petit orgueil de ne pas céder aux craintes d'une femme, ou

pour donner un démenti à ces inquiétudes par le triomphe qu'il espère, ou pour se ménager, en essuyant des larmes dont il se croit l'objet, un plaisir qu'il ne goûterait pas sans la querelle qu'il va vider. Que les femmes, justes appréciatrices de la bravoure, réservent leurs sourires aux braves des batailles, et qu'elles essaient l'indifférence pour les héros de cartel; qu'elles sentent assez leur dignité, la puissance de leurs charmes, la puissance surtout de leurs vertus, pour ne pas laisser pressentir à l'homme qui les accompagne qu'elles sont sous sa protection, qu'elles ne se croient pas assez garanties par le respect qu'on leur doit, qu'elles ont besoin d'un défenseur, d'un chevalier, d'un champion, et ne fassent pas naître, par cette espèce d'abaissement, si destructeur de leur empire, l'insolent desir, non pas de les défendre, mais de passer pour les avoir défendues; que, faites pour être admises partout, elles ne se fassent point une affaire d'occuper tel rang dans une contredanse, au bal, au spectacle, à table; et que leur estime soit pour l'homme qui les honore où elles se trouvent, et non pour celui dont la fatuité ne tend qu'à s'honorer lui-même, en disputant une place pour elles; que, douées d'un

instinct plus délicat, d'un tact plus fin, d'un goût plus exquis, elles n'applaudissent qu'aux mots ingénieux, qu'aux expressions aimables, qu'aux plaisanteries légères, spirituelles et polies, chaînons imperceptibles et charmans dont use la décence pour unir les individus dans la société, et comparables à ces guirlandes qu'emploient les Amours pour grouper les Grâces et les Jeux; qu'elles dédaignent dans leurs adorateurs ces mots dont le double tranchant va porter la blessure, ces équivoques dont l'âcreté va solliciter l'amertume de la répartie, ces pâles calembourgs dont l'imbécillité provoque autour d'eux l'insulte des bâillemens, et finissent par prêter un front ennemi à l'homme qu'ils ennuient. Des prétentions de moins, de la politesse de plus pour la gloire des femmes et l'intérêt des hommes; de l'esprit, et non du jargon; de l'amabilité, et non de l'afféterie; de la dignité, et non de l'arrogance; de l'aisance, et non de la familiarité; enfin un ton honnête, et non pas des tons: ainsi, et par degrés, les sources du duel se tariront; il se réfugiera dans la classe corrompue, et alors ce sera l'affaire des lois.

Mais je te parle, Giafar, comme s'ils de-

vaient m'entendre : pardonne ; ils m'ont assez bien reçu pour rêver quelquefois leur bonheur.

LETTRE XVII.

Le même au même.

Gésid, me disait dernièrement un homme de soixante ans, Paris vous enchante : quel eût donc été votre délire si vous l'eussiez habité il y a vingt ans! c'était vraiment alors le paradis terrestre, le séjour des dieux, l'asile de tous les plaisirs, le temple de tous les arts, le rendez-vous de l'Europe, la patrie de l'Univers! — Vous m'inspirez des regrets : Paris tel que je le vois aujourd'hui me semblait la merveille du monde, et je conçois à peine..... — Bagatelle! cela n'est pas comparable. — Y avait-il alors plus de spectacles? — Non; beaucoup moins. — Jouait-on, chantait-on, dansait-on davantage? — Non; beaucoup moins. — Voyait-on plus de tableaux? y avait-il plus de peintres et de statuaires célèbres? rencontrait-on un plus grand nombre

de productions des arts? — Non; beaucoup moins. — Les promenades étaient-elles plus magnifiques et plus fréquentées? le jardin des Plantes était-il plus riche? les Tuileries plus belles? — Non; beaucoup moins. — Mais alors je n'entends pas trop..... — Non, vous dis-je, cela ne se ressemble pas : qui n'a point vu l'ancien Paris n'a rien vu : dix mille carrosses de plus, cinquante mille laquais, des coureurs, des cochers à moustaches, des manchons, des bouquets, des diables, des cabriolets, des Mousquetaires, des Gardes-Françaises, un parlement, un bruit! un tumulte! un tapage! un hourvari! c'était charmant! — Cela se peut; mais...— Et puis alors on dînait, on soupait; un homme un peu répandu était sûr que deux fois par jour les plaisirs de la table se répétaient pour lui : mais aujourd'hui quelle mesquinerie! on dîne à six heures : c'est fort heureux pour les finances de ceux qui tiennent maison; mais pour leurs convives!.. — Sans doute les plaisirs de la table peuvent entrer pour quelque chose dans ceux de la vie; mais il me semble que c'est assez d'ennui pour un jour que le cérémonial d'un grand dîner. — Plaisantez-vous? Est-ce que sans l'étiquette, sans le cérémonial il est

de bonheur, il est de jouissances? On voit bien que vous n'avez nulle idée du Paris que je regrette. Quelle magnificence! quelle grandeur! quelle dignité dans ces repas que vous ne verrez jamais, et que je ne verrai plus! que de charmes! que d'amusemens! — On riait donc beaucoup? — Fi donc! est-ce qu'on riait dans la bonne compagnie! on souriait..... des lèvres quelquefois. — Parbleu, j'aurais bien voulu connaître les passe-tems enchanteurs de ces hommes qui ne riaient jamais; cela devait être bien gai. — Admirable, vous dis-je. Que ce tems n'existe-t-il encore! vous connaîtriez Paris, et moi j'en jouirais. — C'est surtout, à ce qu'il me paraît, la conversation, les visites, les sociétés, les grands repas que vous regrettez : donnez-moi donc, s'il se peut, quelques notions sur tout cela, afin que je puisse en juger un peu par comparaison. Eh! mon cher Mameluck, quels récits approcheraient de la réalité! Les conversations! spirituelles, amusantes, instructives : un mot sur une chose, deux sur telle autre; rien de lourd, rien de pédant; à bâtons rompus; un oui, un nom; quel tems fait-il? quelle nouvelle? et votre santé? C'était charmant! Les visites! vingt courses dans une soirée, quatre ou cinq

heures dans son carrosse : on ne trouvait personne ; c'était admirable ! Et les soupers ! on était prié huit jours, quinze jours, un mois d'avance. On disait dans le monde : Je soupe chez M. le maréchal tel, chez le comte un tel. Cela avait son bien : on vous juge par les gens que vous voyez. Etiez-vous invité chez telle duchesse, hé bien ! madame la duchesse à sept heures du soir commençait sa toilette : voilà de l'occupation jusqu'à dix heures : et quelle parure ! un panier de quatre aunes, une robe éblouissante d'or et d'argent, pour cent mille écus de diamans, une coiffure haute de cela, des plumes, ah ! des plumes ! A dix heures elle entrait dans son salon : personne n'était encore arrivé ; elle était seule : quel plaisir ! Bientôt un valet de chambre ouvrait les deux battans : entendez-vous? les deux battans : cric crac. Hen ! Madame la princesse une telle, madame la vicomtesse, telle. Elles entraient : puis les révérences puis les fauteuils que l'on approchait. Vous venez de l'Opéra ?—Non ; de Versailles.—Le tems est horrible.—Votre robe superbe. Cric crac, les deux battans. Son éminence monseigneur le cardinal un tel, M. le grand bailli de la Morée. On se lève, on salue. Nouvelle distraction ; en-

core la voix sonore du valet chambre : M. et Mme une telle. Remarquez bien : ce sont des gens de province ; rien qu'un battant. C'est délicieux ! A peine est-on assis, nouvelle annonce, nouveau plaisir. M. le vicomte tel, M. le vidame tel. Quel parfum ! quelle élégance ! quels habits enchanteurs ! que de bijoux ! que de breloques ! L'on s'était levé ; l'on se rassied. Concevez-vous ce mouvement, cette agitation, cette variété ? jamais de langueur, jamais d'ennui. On annonce encore : M. le duc : rengrégement de plaisir ; c'est le maître de la maison. — Et on l'annonce ? — Sans doute ; c'est chez sa femme. — Ha ! ha ! — Il est onze heures et demie : tout le monde est arrivé : les parties se forment. Entendez-vous ce murmure enchanteur ? Point d'éclats, point de gros rire ; le ton de la haute compagnie : *Le quinola à la bonne.* — C'est piquant ! Ailleurs : *Voulez-vous carte ? — Accusez. — Quinze.* — Ici : *Mauvaise rentrée. — Qu'importe, je marque. — A deux cartes. — Capot.* — Plus loin : *Deux de trique. — Combien d'honneurs, madame ?* — Point. — Il est minuit : le maître d'hôtel paraît : *Madame la duchesse est servie.* Tout le monde se lève : on donne le bras, on traverse cinq antichambres ; on arrive dans la salle à manger. Cent

bougies ! la plus riche vaisselle ! On est à table : on ne connaît pas son voisin ; c'est excellent ! rien n'est piquant comme la nouveauté. On a soupé : on retourne dans le même ordre ; les parties s'achèvent. Il est deux heures : on sort, on appelle ses gens, on monte en voiture, et l'on va se coucher. Quelle soirée enchanteresse ! Les dieux s'amusent-ils davantage ? — Puisque vous le dites, cela pouvait être fort amusant ; mais j'avoue... — Bah ! vous ne pouvez pas en juger ; vos mœurs de l'Egypte et les nôtres.... — Mais je crois qu'en fait de plaisir tout homme peut être juge. — Point du tout ; vous n'êtes pas Français. — Cela veut dire que les Français, souvent, substituent aux plaisirs l'idée d'en avoir eu. — Hé bien ! qu'importe ? s'amuser ou croire que l'on s'amuse n'est-ce pas la même chose ? — Fort bien : mais quand on se fait de ces sortes de plaisirs, ne se fait-on pas aussi quelquefois des ennuis de convention ?

Ma réflexion lui déplut, et il me quitta : elle était vraie pourtant. Demandez à cette foule de petits maîtres, de jolies femmes dont Paris fourmille s'ils ne sont pas convenus de s'ennuyer de tous les plaisirs que l'on doit à la nature, au sentiment, à la culture de l'es-

prit. Parlez-leur des charmes que l'on savoure à la campagne, des jouissances que l'on goûte à la vue de l'ouvrier que l'on fait vivre, à l'aspect des moissons dont un village attend son existence, de la prospérité des métiers que vous établîtes, de la cabane du pauvre que vos secours ont réparée; dites-leur qu'il est doux de se reposer à l'ombre de l'arbre que l'on a planté, de sourire au paysage que vos troupeaux enrichissent, de causer avec l'homme simple dont la bêche laborieuse fertilise vos jardins, de visiter quelquefois le tombeau de ses aïeux pour remonter ses vertus au souvenir des leurs; dites-leur qu'ils sont délicieux les instans qu'un père passe avec ses enfans, qu'ils sont enchanteurs les entretiens de deux époux, qu'elles sont ravissantes ces fêtes de famille où la voix du sang, la tendre amitié, l'aimable confiance invitent tous les âges, accordent tous les cœurs, confondent tous les vœux, jour de bonheur où le nom de parent n'est plus que le nom de frère, où la mère et la jeune épouse semblent respirer le même printems, où l'aïeul et l'enfant au berceau se désaltèrent dans la même coupe, où le respect de la domesticité se cache sous l'épanchement et la reconnaissance. Ennui mortel, répondront-ils, fadeurs, bergeries, vie germa-

nique que tout cela. Un garick, des chevaux, des courses, des jockeys, le bal, l'Opéra, des thés, des *réunions*, la bouillote, Garchi, le bois de Boulogne, l'Opéra-Bouf et Tivoli, voilà le bonheur suprême, le plus doux emploi du tems, le plaisir par excellence! Essayez de les en croire, mêlez-vous à ces jeux qu'ils vantent avec tant d'enthousiasme; examinez-les, observez-les, étudiez bien l'état de leur ame, de leur cœur, de leur esprit dans ces momens d'ivresse délirante : ou même ne vous donnez pas tant de peine; regardez seulement comme ils rient, et vous verrez comme ils s'ennuient. Hommes singuliers! hommes à plaindre qui semblent ne cultiver les roses que pour en couronner le dégoût! Mon vieillard de soixante ans était un de ces hommes-là; les jeunes gens d'aujourd'hui sont encore de ces hommes-là, et leurs enfans seront aussi de ces hommes-là.

Les aimables du jour trouveraient les plaisirs des aimables d'autrefois très-ridicules: leurs fils leur rendront la pareille. Tous cependant ont cru, croient et croiront avoir eu le ton par excellence. Le bon ton du jour est pourtant l'antipode du bon ton d'autrefois : il faut donc que l'un ou l'autre soit mauvais.

Non; car ni les uns ni les autres n'ont eu que le ton qu'ils voulaient avoir. Quand ils disent bon ton, il faut traduire caprice; le tout est de savoir leur langue. J'ai vu les cercles d'aujourd'hui : nulle ressemblance avec les cercles regrettés par mon vieillard. Tout est changé, décorations, illuminations, ameublemens : les bougies sont d'usage encore; mais ils leur associent des lampes dont le foyer est énorme, et dont l'éclat est tempéré par des espèces de ballons de gaze. Cela rappelle assez la manière dont les palais sont éclairés dans un certain pays habité par des hommes volans, pays charmant créé par l'imagination d'un de leurs romanciers, où les deux sexes, doués des plus beaux yeux du monde, ne les ont reçus de la nature que pour exprimer l'amour, et non pour supporter la lumière; et où, par conséquent, règne une nuit éternelle. Ces lampes, habillées d'une gaze dont le voile diaphane laisse deviner la lumière, à peu près comme la gaze dont leurs femmes sont couvertes permet de pressentir leurs appas, sont multipliées avec profusion : tantôt elles décorent les cheminées, tantôt des candelabres les supportent, comme dans l'*atrium* des palais de l'antiquité; ici elles brillent sur des

consoles du siècle de Léon X; là elles font scintiller les cristaux des lanternes anglicanes suspendues aux plafonds. Dans les boudoirs, autres mœurs, autres usages; les lumières sont déposées dans des vases d'albâtre. Ils trouvent mystérieuse cette clarté qui n'est que douteuse : elle convient, disent-ils, à l'amour. Est-ce que le dôme des bosquets n'est pas mystérieux ? ne convient-il pas aussi à l'amour ? On y voit cependant. Mais peut-être ont-ils raison de chérir cette obscurité dans leurs boudoirs : ne serait-ce pas à leurs belles bien plus qu'à l'amour qu'elle convient ? Je ne sais; mais cette espèce de clarté mourante me glace plus qu'elle ne m'inspire : elle est froide comme l'albâtre qui la dispense; elle donne à tous ces boudoirs la pâleur des tombeaux. Pourquoi non ? ils sont souvent le tombeau de la vertu.

Les brocarts d'or et d'argent, les damas indiens et chamarrés, les riches lampas, les soyeux papiers tissus par le Chinois industrieux ne couvrent plus les murs. Ces Français possèdent une manufacture unique sur la terre, où l'on fabrique des tapisseries dont la magnificence est enviée par toutes les nations. Tu crois peut-être qu'ils en usent ? Cela serait

assez naturel ; il y aurait même une sorte de fierté à étaler jusqu'à la prodigalité les produits d'une industrie que l'on a la certitude de ne pouvoir être égalée par aucun peuple ; il y aurait tout au moins de la justice à encourager, par des achats fréquens, les artistes recommandables, les ouvriers intelligens dont les talens soutiennent un établissement qui tient de si près à la gloire nationale. Mais bah, la raison! fi donc ! c'est bon pour la tourbe vulgaire des autres hommes : les Français sont les dieux de la terre ; serait-il décent qu'ils s'abaissassent à connaître la raison ? De simples papiers, voilà leurs tentures actuelles : et, comme le Français est le peuple le plus gai du globe, la mode actuelle veut que la couleur de ces papiers soit de la teinte la plus lugubre. Cela, par exemple, est à merveille ; car il est de droit que la mode soit toujours au rebours du sens commun. Au reste, il y a peut-être en cela, mon cher Giafar, une petite politique de la coquetterie : comme dans leurs salons les femmes font à leur tour tapisserie sur la tapisserie elle-même, plus le fond est sombre, plus leur éclat ressort. Elles se jugent comme les bronzes, dont la dorure resplendit mieux sur une tenture rembrunie. Ne cherche point

ailleurs que dans cette coquetterie des femmes la réprobation des superbes tapisseries des Gobelins. La beauté des figures qu'elles représentent, la pureté des ciels, la fraîcheur des paysages, des arbres, des fleurs éclipseraient les femmes; et qu'est-ce, auprès de l'intérêt de leur amour-propre, que celui d'une manufacture dont les produits enrichiraient l'état? Si la petite vanité du sexe féminin fait fleurir en France certaines branches d'industrie, il en est furieusement aussi qu'elle étouffe sans retour. Mais belle bagatelle! les femmes ont toujours raison; il faudrait être tout au moins Visigoth pour en douter.

Les anciens meubles ont également disparu: en cela salut au goût, salut aux arts, salut aux belles conquêtes de l'Italie, salut à leur immortelle expédition d'Egypte qui leur firent connaître les beaux vestiges de l'antiquité; salut même à leur révolution, où les noms chers à la Grèce et à Rome reparurent pour encourager, consoler et conseiller les sages et les héros, et pour inspirer à la classe frivole le desir de connaître, non pas leurs vertus, mais leurs meubles; c'est toujours quelque chose. Plus de ces fauteuils avec leurs vilains bois massifs et dorés; plus de lambris, de cheminées,

de guéridons, de tables avec ces ornemens pénibles et tourmentés du règne de Louis XV : Athènes et le Capitole ont changé tout cela. Que cette table est simple et majestueuse ! n'est-ce pas celle sur laquelle Platon écrivit son traité de l'immortalité de l'ame ? Avec quelle grâce ce petit carlin y reçoit des gimblettes de la main de cette jolie femme ! Qu'importe, c'est toujours la table de Platon : n'est-ce pas le nom du petit chien ? Papirius n'était-il pas assis sur ce siège quand il refusa de vendre aux caresses de sa mère le secret du sénat ? Ce tribun qui l'occupe sera moins austère : cette femme qu'il écoute n'est pourtant pas sa mère. Quel compliment enchanteur ce jeune homme vient-il donc de faire à cette dame ? Elle sourit avec complaisance : et moi aussi je souris ! Vous êtes couchée, lui a-t-il dit, sur le sopha d'Aspasie : elle ne se doute guère qu'il lui dit une insolence. Ils ont de la grâce ces sphinx qui supportent ce lit : mais que font-ils là ? L'usage de ce lit n'est pourtant une énigme pour personne.

On arrive : c'est un jour de thé : tout Paris est là. Quel ennui sur le front de ces femmes ! Aussi par quelle mode bizarre leur tient-il en fantaisie aujourd'hui d'être toutes assises

à côté l'une de l'autre? Dix pièces sont ouvertes, étincelantes de lumière; peu de laquais dans les antichambres : on n'annonce plus; on entre, on sort quand on veut, comme on veut, avec qui l'on veut. Ces jeunes gens sont debout : ils s'admirent; eux d'abord, eux longtems, eux toujours : sans cela pourquoi les glaces? Ils vont, viennent, circulent de salle en salle, qui deux, qui trois, qui quatre de front, bras dessus, bras dessous. Ils parlent peu; ils prononcent moins : à les entendre marcher on les croirait de Crotone; mais leur langue est de Sybaris : se remuer est trop de fatigue pour elle; presque muets, ils pensent sans doute : c'est leur secret; ils le gardent. On vient d'applaudir. Qu'est-ce donc? Une sonate de harpe. Personne ne parlait, il est vrai, mais personne n'écoutait, ni les hommes ni les femmes : les femmes pourquoi? Parce que la virtuose est femme, et qu'elle est jolie. Et les hommes? Parce qu'elle est jolie, et que c'est une femme.

Mais un léger murmure se fait entendre dans l'assemblée. Ces mots : c'est lui! c'est lui! voltigent de bouche en bouche. C'est lui! c'est lui! Qui donc? — Vous ne savez donc pas? Le poëte par excellence, M. Beauvoisis, l'A-

ristophane du jour. Il salue ; on l'a salué : il faut que ce soit un homme admirable. C'est une pièce en trois actes qu'il va lire. Il s'est fait attendre : il est confus, désespéré, dit-il ; mais il dînait chez des puissances : un dîner mortel, son Jockey mourant, son cabriolet brisé, une chûte affreuse. — Pas possible ! — En honneur. Cet augure est cruel ; je n'ose plus lire. Lirai-je ? Non, vrai, je suis timide : vous ne le croiriez pas ; vingt succès ne m'ont point encore rassuré : Molière était comme cela. — Vingt succès, monsieur ! dit un jeune homme en passant le doigt dans sa cravate : vous avez tort de dire *vain* succès ; la recette est quelque chose. — Parfait, ma parole ! il est suprême le calembourg ! Cinquante voix répètent suprême, et le tumulte de la joie règne dans l'assemblée. Intéressant phénomène ! on a dit un calembourg ! Si malheureusement il en fût survenu un second, le poëte, le jockey, le cabriolet, la pièce en trois actes, la timidité et les vingt succès, tout était oublié. Il s'est remis ; il est assis. La petite table, les deux bougies, l'eau sucrée, tout est prêt : le cercle est formé. Les derniers rangs ne peuvent voir : nul embarras ; ces jeunes gens montent sur les chaises : ainsi l'approuve aujourd'hui la po-

litesse. De longs *st*, *st* se font entendre : le silence règne ; le manuscrit est aveint. Le poëte promène pendant quelques secondes un regard moitié caressant, moitié protecteur sur l'auditoire : il va lire ; il tousse, il se mouche, il lit. Cette lecture fut longue ; il m'en souvient, Giafar ! A la fin de chaque acte, touts les femmes disaient : Joli ! joli ! joli ! et tous les hommes : Charmant ! charmant ! charmant ! Avaient-ils tort ou raison ? Ce que je sais, c'est que le lendemain les actes *jolis*, *jolis*, *jolis*, *charmans*, *charmans*, *charmans* furent impitoyablement sifflés au théâtre. Ce fut dommage : une unité de plus ajoutée aux vingt succès de l'auteur l'eût mis à l'abri des calembourgs.

Un chanteur fameux était arrivé. Ce fut un astre nouveau : on l'entoure, on le presse, on le prie. Il ne chantera pas. Pourquoi ? C'est qu'on desire qu'il chante. Après le souper il chantera. Pourquoi ? C'est qu'on ne l'en priera plus. Ce souper il est servi. On l'appelle souper ; cela est plaisant : c'est un déjeûner, puisque toutes les pendules ont sonné une heure. Tous les mets sont froids : ils nomment cela ambigu. Les femmes seules sont à table ; les hommes debout pour les servir. Ils les ser-

vent peu: ils songent à eux; ils mangent. Heureusement pour elles quelques vieillards galans, un peu trop peut-être, car il est un âge où l'on ne doit être qu'honnête, suppléent, par leurs attentions recherchées, à l'insouciance de la jeunesse. Il y a bien une petite part à faire au ridicule dans cette galanterie à cheveux blancs. Ces jeunes gens rient, mais ce n'est pas de cela; c'est de cette politesse qui n'est plus de mode. Les femmes s'en trouvent bien cependant : il ne tiendrait qu'à elles de s'en trouver mieux. Qu'elles le veulent, et les jeunes gens seront polis. Ces soupers seraient plus agréables: qu'elles y songent. L'orchestre se fait entendre : on sort de table, on danse.

Tu vois, Giafar, que nul parallèle n'est à faire entre les anciens soupers dont parlait mon vieillard et ceux d'aujourd'hui. Ceux-ci ont bien aussi leurs petits ennuis, leurs petites gênes, leurs petits ridicules; mais enfin ce n'est pas toujours le jeu, le fastidieux, l'impitoyable jeu : perd son argent qui veut; la décence du moins n'exige pas qu'on le perde. Les arts agréables y pénètrent quelquefois; et pour l'homme de bon sens tous les momens n'y sont pas perdus.

Un peu d'éducation de plus, et ces soupers vaudraient mieux que leurs ancêtres. Bonsoir, Giafar.

LETTRE XVIII.

Le même au même.

S'ILS connaissent la jalousie, elle n'a rien du moins des sombres fureurs de celle des peuples de l'Asie, et n'est jamais perfide comme celle des Italiens. Souvent ici un amant est jaloux de sa maîtresse par vanité, peut-être un peu par fatuité : c'est tout simplement pour que l'on s'aperçoive qu'il est aimé de mademoiselle telle. Sa jalousie n'est point une passion ; c'est une confidence que son amour-propre fait au public de la préférence que lui accorde une jolie femme. Après l'hymen, la jalousie d'un mari est plutôt un acte de souveraineté qu'un sentiment. A cela près de ces petites nuances, que l'opinion qu'ils sont naturellement enclins à avoir de leur mérite prête à leurs attachemens, il n'est point de peuple qui raisonne plus sensément sur le véritable caractère que doivent

avoir les liens tissus par l'amour. C'est le seul peuple qui pense sincèrement et convienne de bonne foi que ces noeuds doivent reposer sur l'estime : c'est le seul qui permette à l'amitié de succéder sans secousses à l'amour, et la voie arriver sans chagrin et sans amertume. Ce chapitre de leurs mœurs est un de ceux les plus dignes de les honorer : c'est une sorte de philosophie à laquelle une nation ne peut atteindre si ses membres en général ne possèdent une belle ame et un cœur droit. Les Français connaissent tous les feux de l'amour : ils aiment avec ardeur, avec violence même, quelquefois avec constance; mais il est infiniment rare que cette passion les dégrade, et qu'elle les égare assez pour leur faire oublier la dignité de l'homme. Rien de plus ordinaire quand ils sont époux que de les entendre plaisanter sur les risques que court un mari, et affecter en riant les alarmes prétendues que leur inspire ce titre. Il serait mauvais observateur celui qui prendrait cela pour insouciance: non, c'est le témoignage de la tranquillité de leur ame, c'est un hommage qu'ils rendent à la délicatesse de leurs amis, et à l'honnêteté de leurs épouses. Sous ce rapport, l'espèce humaine en France est plus perfectionnée qu'ail-

leurs. Ici les femmes, en général, sont plus jalouses que les hommes : cela dépose encore en faveur de l'estime que l'on doit aux Français. Dans tous les pays où l'homme est descendu aux indignités de la jalousie, de qui les femmes seraient-elles jalouses? Les hommes ne sont-ils pas leurs tyrans ? En France, au contraire, cette jalousie des femmes est un attribut de leur empire; elles sont jalouses par droit de puissance : ce sont des amis, peut-être même des sujets qu'elles veulent conserver, bien plus que des époux ou des amans qu'elles craignent de perdre. Tu dois, d'après cela, Giafar, sentir que les petits accès de jalousie chez les Français doivent presque toujours avoir un dénouement comique. Sur cent mille exemples en voici un:

L'un de leurs artistes célèbres, M. B*** (et je choisis cette anecdote de préférence, parce qu'ici tous les hommes qui tiennent aux arts enfans du génie sont ceux dont la tête est communément le plus exaltée) M. B***, dis-je, depuis dix-huit mois était heureux époux d'une jeune femme charmante. Elle n'avait que vingt ans; elle unissait les talens aux agrémens de la figure : elle dessinait, dansait, chantait comme les anges, et la jouissance d'une

grande fortune lui permettait d'ajouter encore toutes les ressources de l'élégance aux dons qu'elle avait reçus de la nature. On la rencontrait partout, au bal, aux promenades, aux spectacles : les femmes trouvaient qu'elle se montrait trop, et les hommes pas assez.

Voilà, pendant un an, M B*** le plus fortuné des époux. Tout à coup il se met en tête d'être jaloux. Eh ! pourquoi ? Sa femme, il est vrai, est gaie, vive, légère ; mais qu'importe? Il suit partout ses pas. Elle l'aime; elle n'a point de secrets pour lui : elle donne tout au plaisir, rien à l'intrigue. Aussi B*** lui cache-t-il soigneusement le tourment ridicule dont il est la proie : c'est le jaloux honteux de l'être.

Il est vrai que quelquefois elle sort le matin, et toujours seule. Ce sont ces absences qui l'inquiètent : où va-t-elle? Que ne lui demande-t-il? Il n'oserait. La discrétion des jaloux est quelquefois si bizarre! Que ne l'accompagne-t-il du moins? Impossible : B*** est dans son atelier, et la matinée est un tems précieux.

B*** possède un vieux domestique, M. Dubois, jadis son mentor, aujourd'hui son confident : M. Dubois a par excellence l'intendance du déjeûner. Quand ce déjeûner paraît,

B*** dit à M. Dubois : Dubois, avertissez madame. Quelquefois Dubois répond : Elle est sortie. — Sortie! — Oui, monsieur. — Sans avoir déjeûné? — Sans avoir déjeûné. — Est-elle sortie à pied? — Non; dans une voiture de place. — Seule? — Seule. — Elle ne m'a pas demandé? — Elle a cru que vous n'étiez pas éveillé. — Elle est donc sortie bien matin? — A huit heures à peu près. — Ah, Dubois! — Déjeûnez, monsieur.

Emilie rentre. La matinée s'écoule, l'heure du dîner sonne : Emilie sort de sa toilette, et B*** de son cabinet. L'on sert : on est à table. Le mari est un peu sombre; Emilie caressante. Quelques amis sont là : Emilie parle de la promenade solitaire qu'elle a faite le matin aux Champs-Elysées; ou bien c'est chez sa mère qu'elle a déjeûné, ou bien c'est le Muséum qu'elle a visité, ou, plus souvent encore, c'est la marchande de modes. Pourquoi ces détails? dit à part soi l'époux; on ne l'interroge pas. Pourquoi? C'est tout simple; c'est pour détourner les soupçons : et voilà la logique des jaloux.

Les absences matinales continuent; les inquiétudes maritales augmentent : on n'y tient plus. — Dubois. — Monsieur? — La première

fois que ma femme sortira le matin, et qu'elle t'ordonnera d'aller lui chercher un carrosse, amènes-en deux, et tu m'avertiras. — Et s'il est trop matin? — Comment trop matin! — Oui, comme aujourd'hui, par exemple; elle est sortie avant cinq heures. Hier au soir je fus porter l'ordre au cocher. — Avant cinq heures! Ah, Dubois! — Déjeûnez, monsieur. — A la bonne heure; mais fais ce que je t'ordonne, et de la discrétion surtout.

A cinq heures! Mon malheur est certain: marchande de modes, élysée, musée, père, mère, cousines, amies, tout dort à cette heure. Il n'est qu'un amant que l'on soit sûr de trouver éveillé à une heure semblable.

Au dîner Emilie n'eut jamais un appétit plus franc. Les eaux de Passy lui ont fait, dit-elle, un bien miraculeux : quelle site! quelle vue! quel air pur! la matinée était superbe. — Les eaux de Passy! disait tout bas l'époux : fort bien ; le détour est heureux. Quelle adresse! quelle ruse! quelle fausseté!

B*** n'attendit pas longtems. Dès le lendemain Dubois accourt : Monsieur, madame sort. — Et une voiture? — J'en ai amené deux; l'une vous attend. — Ma femme n'a rien vu? — Rien. On se lève, on se presse : on est

en robe de chambre, en pantoufles; qu'importe : l'on n'a pas le tems de s'habiller : on court, on descend : la dame partait. On se lance dans le fiacre. — Cocher, suis cette voiture, et tu t'arrêteras où elle s'arrêtera. — Cela suffit.

On part. Les glaces sont levées, les stors baissés : on ne veut pas être vu. Le trajet parut long : en voyage c'est une méchante société que la jalousie et l'impatience. Par malheur un maudit embarras dans la rue du Bac ralentit encore la course : deux charrettes de foin s'accrochent; elles obstruent la vue comme le passage. Le cocher, les charretiers, les piétons pestent tout haut, et le mari tout bas. Le fiacre enfin se glisse le long du mur; il passe. Que d'inquiétudes quand on est jaloux ! Le mari baisse la glace de devant : Cocher, cocher, et l'autre voiture? — Elle est là; je la suis. — Bon. La glace est relevée, et le mari se renfonce dans son coin.

On prolonge la rue du Bac : les voilà dans la rue de Sèvre, de la rue de Sèvre sur le boulevard Neuf. Quel supplice ! nous n'arriverons pas : où va-t-elle donc ? On prend à droite le chemin de Vaugirard : on est dans la campagne. Cela est inconcevable; je ne

connais personne dans ces cantons. Enfin la course s'achève : les deux voitures s'arrêtent devant une maison. Elle est isolée, mais jolie. Fort bien; je m'en doutais, c'est une *petite maison*. Ah! perfide!

Quand il croit que sa femme a eu le tems de descendre et d'entrer, il descend lui-même, paie son cocher, et le renvoie. On avait gardé l'autre voiture; et il compte bien que la dame lui permettra de revenir avec elle : il n'a pas besoin de deux voitures pour la ramener.

Il est enfin à la porte. Il frappe : on ouvre. Il entre. Que voulez-vous? dit le portier. — Ce que je veux! Tu vas le savoir tout à l'heure. Où est ma femme? — Votre femme? quelle femme? — Ce drôle-là est dans le secret. Veux-tu répondre, coquin! ou je vais appeler la garde. — La garde! Es-tu ivre ou fou? Allons, sors, et passe ton chemin. — Que je sorte, bourreau! tandis...... A qui est cette maison? — Que t'importe? Allons, sors d'ici, et ne m'étourdis pas davantage. Quelques domestiques surviennent : le tumulte augmente; le portier crie; le mari tempête; la portière et la cuisinière s'en mêlent : on ne s'entend plus. Au milieu de l'orage le maître de la maison paraît. — Qu'est-ce donc? —

Ma foi, l'on n'en sait rien : c'est un fou. Il m'a traité de coquin, dit le portier. Et moi de bavarde, dit la cuisinière. — Silence : et le maître s'approche de B***. Quel service puis-je vous rendre, monsieur? Vous paraissez agité; votre costume même annonce que quelque chose vous affecte vivement. Calmez-vous, remettez-vous, je vous en prie, et expliquez-vous : si je puis quelque chose pour vous obliger, me voilà prêt. B***, un peu déconcerté, le regarde, se tait un moment. Mais enfin sa jalousie reprenant ses droits : En vérité, dit-il, avec ces cheveux blancs, monsieur, et cette figure vénérable qui jamais vous croirait capable........ Mais enfin ma femme est ici, et je prétends la voir. — Votre femme, dites-vous? Quelle est-elle? quel est son nom? Je vous jure que je n'ai pas l'honneur de la connaître. — Mais la voiture dont elle s'est servi est encore à votre porte. — Quelle voiture? — Celle-ci : voyez plutôt. — Vous êtes dans l'erreur : cette voiture est celle de ma sœur; elle arrive dans l'instant. Au reste, pour vous tranquilliser totalement l'esprit, toute ma maison vous est ouverte. Voyez, cherchez; et si vous trouvez ici d'autre femme que ma sœur, accusez-moi d'imposture.

Le pauvre B***, un peu confus, devina sa mésaventure : que le maudit fiacre, distrait par l'embarras de la rue du Bac, aura pris une voiture pour une autre. Mais enfin il faut prendre un parti : il balbutie quelques excuses, et sort. Comment faire? Point de carrosse; il est en pantoufles, en robe de chambre, à plus d'une lieue de chez lui, et pour surcroît de détresse la pluie tombe à verse. Au risque d'être hué, il reprend le chemin de Paris : il repasse par le boulevard, la rue de Sèvre, la rue du Bac. Le voilà près de la rue de l'Université, échevelé, mouillé, crotté jusqu'à la ceinture, et poursuivi par les enfans, qui le prennent pour un masque. Il n'y tient plus : un de ses amis demeure à l'entrée de cette rue; il se le rappelle heureusement, et se réfugie chez lui. On l'entoure, on l'interroge : que lui est-il arrivé? On l'introduit enfin dans le salon : qu'y trouve-t-il? Sa femme qui faisait tranquillement de la musique avec les filles de son ami! — A cette surprise il ne put s'empêcher d'éclater de rire : il eut la bonne foi de raconter son aventure. Fut-il sage? On le caressa, on le plaisanta, on le sécha; et il ne fut plus jaloux. Voilà le caractère de leur jalousie. Un semblable dénoue-

ment suffit pour guérir un Français. Cela ne guérirait ni un Italien, ni un Turc, n iun Persan, ni un Mogol : c'est qu'ils valent moins.

Il y a longtems que je n'ai reçu de tes nouvelles, ô mon Giafar ! écris-moi donc.

LETTRE XIX.

Le même au même.

J'ÉPROUVE souvent ici, Giafar, un sentiment pénible : en général les Français traitent les animaux avec une brutalité incompatible avec leur caractère naturellement bon et compatissant. Tu demanderas si ce sont les animaux féroces sur lesquels ils font peser ainsi leur sceptre de plomb ? Non, sans doute ; leur climat fortuné ne produit ni tigres, ni lions, ni ours, ni léopards. Ils ont dans leurs forêts des loups, des sangliers, des oiseaux de proie, animaux malfaisans : ils tuent ceux-là peut-être plus par plaisir que par vengeance ; mais ils ne les persécutent pas. Ils ont des ours : ils ont trouvé comique de faire un spectacle de leur lourde gaucherie, des épais mouvemens de leur informe stature ; ils les ont enchaînés pour rire plus à leur aise des ridicules que la nature se

plut à verser sur ces quadrupèdes montagnards. Mais enfin la condition des ours n'est pas encore si déplorable : la conservation de leur existence a une forte corrélation avec l'intérêt de leur maître ; il les frappe peu, il les nourrit bien : il les fait vivre parce qu'ils le font vivre. Il n'est sans doute ni noblesse ni délicatesse dans des soins de cette espèce : mais qu'importe à l'ours ; il ne lui est pas donné d'attacher un prix à tel sentiment plus qu'à tel autre : il profite de l'avantage sans s'inquiéter du motif. Il se promène lentement sur les places publiques, il se balance soporifiquement sur ses pattes de derrière ; l'hilarité l'environne ; sa présence provoque le rire et la joie : il dîne bien, soupe mieux, dort paisible ; et s'il a quelque portion d'intelligence, le spectacle que lui donnent les hommes doit l'amuser autant que les hommes s'amusent du spectacle qu'il leur donne. Enfin dans son adversité même l'ours est heureux, si toutefois un esclave peut l'être ; et, dans sa profession forcée de comédien, il vit sans dépravation, sans cabale, sans méprisable envie, sans haine injuste pour les talens de ses confrères, sans horrible desir d'étouffer le mérite des ours que le public chérit : et s'il a

une conscience, elle n'est pas bourrelée par le souvenir des persécutions qu'il fit éprouver aux débutans de son espèce.

Mais quels sont donc, diras-tu, les animaux qu'accable cette barbarie que tu leur reprochais tout à l'heure? Ce sont ceux que la douceur, la fidélité, l'utilité ont mis pour ainsi dire en société avec l'homme : ce sont le cheval, l'âne, le chien, le bœuf; ce sont ces innocentes génisses qu'ils dérobent au sein de leur mère pour les égorger et s'en nourrir; ce sont ces moutons dont la toison les garantit de l'âpreté des hivers, dont la résidence sur leurs champs engraisse cette terre qui produira ce froment, unique trésor digne d'estime; ces moutons destinés à expier par une mort cruelle le forfait d'avoir comblé l'homme de bienfaits. Ils en ont fait le symbole de l'innocence : encore si c'eût été par repentir. L'agneau symbole de l'innocence! Et l'esprit de l'homme a imaginé cette allégorie! S'il est ainsi, de quoi donc dans l'univers l'homme sera-t-il le symbole? N'était-ce pas assez de la barbarie du cœur? fallait-il encore y joindre la barbarie de l'esprit?

Puisque l'ordre de la nature, par une de ces lois que le sentiment repousse plus facile-

ment que la raison ne les excuse, voulut que l'homme fût carnivore, n'était-ce pas assez pour lui d'être condamné au supplice de ne s'engraisser que de massacres, sans faire préluder ses victimes à la mort par des tortures? Hommes cruels! épargnez-leur du moins les souffrances, si vous n'avez pas le pouvoir de leur épargner la vie.

Si tu voyais, Giafar, ces immenses troupeaux que chaque jour *aspirent* et dévorent ces gouffres énormes qu'ils appellent cités, tu frémirais de l'atroce et barbare insensibilité avec laquelle on les conduit, on les pousse, on les chasse vers l'horrible repaire où l'on doit les égorger. Tantôt sur d'horribles chars, dont les entrailles d'Hercule ne supporteraient pas les mouvemens sans être déchirées, sont jetés pêle-mêle, sont entassés l'un sur l'autre, cinquante, cent veaux : des cordes serrent et coupent leurs pieds; les meurtrissures, les blessures attestent les douleurs qu'ils éprouvent; à chaque secousse leurs têtes, appesanties par la fièvre qui les dévore, se heurtent, se meurtrissent contre les parois de la voiture; ou, pendantes sans appui en dehors du char, couvertes de la fange qu'elles sillonnent, se remplissent du

sang qui reflue de leur corps, et dont les flots viennent gonfler, rougir et éteindre leurs yeux; et ces malheureuses victimes font dix, quinze, vingt lieues dans cet épouvantable supplice. Tantôt ce sont de pauvres moutons fatigués d'une marche de cinquante, soixante, cent lieues souvent : épouvantés du tumulte des voitures, de la multitude d'hommes, de l'aspect même de cet amas de maisons, si nouveau pour leurs regards timides, ils tombent ou s'arrêtent harassés au milieu des rues. Alors les bouchers qui les conduisent, les cochers qu'ils arrêtent, les charretiers qu'ils embarrassent les accablent de coups; vous voyez leurs bourreaux les saisir par leurs toisons, lancer à dix pas d'eux ces malheureux animaux, et le pavé ensanglanté indiquer la trace que leur mufle et leurs genoux y ont laissée. Tantôt ce sont d'énormes bœufs fléchissant sous le poids de la graisse qu'ils puisèrent dans la fécondité des pacages, de cette graisse que la cupidité et la gourmandise prirent soin d'amonceler sur leurs vastes flancs, pour seconder les calculs de l'avarice, et l'espérance de la délicatesse; couverts de sueur, d'écume et de poussière; que leur propre poids accable, que la lassitude paralyse, que

leurs forces épuisées abandonnent haletans au milieu de la voie publique. Oh ! si tu entendais alors les sifflemens aigus des fouets qui déchirent leurs flancs, si tu voyais ces aiguillons acérés que leurs conducteurs inhumains enfoncent dans leurs membres palpitans, si tu étais témoin de la rage de ces dogues que l'on irrite contre eux, et dont la dent meurtrière déchire leurs oreilles, leurs narines, leurs jarrets et leurs larges fanons, tu te demanderais : Quel fut donc l'implacable dieu qui, dans ces contrées, marqua les animaux du sceau de son effroyable réprobation, et quel crime ont-ils donc commis envers la nature pour être condamnés à ces horribles traitemens?

Et le cheval, dont ici l'orgueil de l'homme est si fier; le cheval, dont le courage le guide dans les batailles, arrête et terrasse ses ennemis, le dérobe souvent à leur fureur, l'arrache à la mort que le glaive levé lui préparait; le cheval, dont les pas mesurés, complaisans, infatigables et bienfaiteurs, alignent les sillons où naîtra l'abondance, que le luxe associe à ses jouissances, attèle au char de la mollesse, étale, brillant de force, de grâces, de jeunesse et de santé, dans les promenades, dans les fêtes, dans les pompes publiques; le

cheval n'obtient pas davantage de leur reconnaissance. S'il n'a point reçu des mains de la nature l'élégance des formes, si ses membres trop vigoureux se refusent à la souplesse des mouvemens et à la rapidité de la course, alors les fatigues les plus constantes, les travaux les plus pénibles, les marches les plus laborieuses deviennent son partage; ses épaisses vertèbres ploient et s'affaissent sous les fardeaux les plus lourds. Les profondes cicatrices dont son large poitrail est couvert déposent en vain de la pesanteur des chars; il faut qu'il expire ou les traîne après lui : parce qu'il est fort, on lui demande toujours au-delà de sa force. Impatient du frein que rougit le sang qui jaillit de ses dents brisées, oppressé sous le faix dont il est surchargé, furieux des douleurs que lui fait éprouver le barbare charretier, il trépigne, se crampone, se contracte; ne tombe pas, mais s'écroule, s'écrase, se débat, expire; et son dernier soupir n'est pas encore le signal du dernier coup qu'il recevra.

O cruelle insensibilité pour les animaux! déplorable symptôme de la corruption! Oui, de la corruption! car cette barbarie n'est connue que dans les cités. Ces chevaux, ces

bœufs, l'homme des campagnes les assujettit aussi au travail, mais du moins sa main consolatrice les caresse quelquefois, allège leurs fardeaux, les encourage, les soutient, et quand le jour s'enfuit il les ramène en paix à la ferme hospitalière, où les attendent la nourriture et le repos. Ces moutons, ces tendres agneaux, ces folâtres génisses, le pâtre n'insulte point par des coups à leur touchante innocence; et si de loin en loin l'on en sacrifie quelques-uns aux besoins de la table rustique, quelques soupirs sont donnés à leurs derniers instans, et c'est toujours du moins une heure de deuil pour les enfans. Mais à la ville l'âge le plus timide est déjà féroce : j'ai vu de misérables enfans asséner en riant un coup de bâton, un coup de pierre, un coup de pied sur la tête du malheureux agneau. L'enfance frapper l'innocence! Le conçois-tu, Giafar? Et des hommes riaient! des hommes applaudissaient! O amertume! ô désespoir profond! Qu'applaudissaient-ils? les insensés! Les premiers pas peut-être vers l'échafaud.

Et ces amis incomparables, ces modèles de fidélité, d'attachement, de patience, de dévouement sans mesure, qui n'ont de plaisirs que nos regards, de chagrins que notre si-

lence, infatigables sentinelles que le plus tendre sentiment attache auprès de notre sommeil, sur le seuil de nos portes, à côté de nos trésors, près du berceau de nos enfans, ces bons chiens, dont chaque mouvement, chaque cri, chaque coup d'œil est une confidence amicale, dont les plaintes de notre brutalité sont une caresse, et jamais un reproche, qui naissent sous nos toits, vivent à nos pieds, et meurent sur notre tombe. Hé bien, Giafar, accorde une larme à leur infortune! ils en ont fait des bêtes de somme!!! leur tête soulève des fardeaux, on surcharge de ballots leurs reins flexibles, on les attèle à des chars, ils traînent des marchandises, ils traînent jusqu'à des hommes; et l'avarice, l'indolence et la fraude sont voiturées par la fidélité. Combien de fois ai-je posé ma main compatissante sur le front de ces pauvres animaux arrêtés aux portes des maisons, enchaînés dans les brancards de la charrette qu'ils venaient d'amener, étendus dans la poussière, respirant avec effort, haletans de fatigue, de chaleur et de soif! Ils jetaient sur moi un regard long et douloureux : ils semblaient me dire : Je souffre; je n'en puis plus, je me meurs; mais je ne m'en plains pas; c'est un homme que je sers.

Le maître paraissait : d'un coup de pied il les forçait à se relever ; et si, par hasard, sa main s'approchait d'eux, ils léchaient cette main, et cet homme ne rougissait pas !

Un jour je passe à côté d'une de ces petites charrettes. Le conducteur avait débarrassé quelques-uns des paquets qu'elle contenait, et les entrait successivement dans une boutique : il en restait encore un nombre assez considérable dans la voiture ; ils étaient destinés sans doute pour un autre quartier. Quand le maître eut rempli son objet, il voulut se remettre en marche avec le reste de la charge : il parle au chien ; le chien ne part pas. L'impatience succède bientôt à l'invitation, et la colère à l'impatience : cent coups pleuvent sur le pauvre chien ; n'importe, il se cabre, se tourmente, jappe, aboie, et ne part pas. Pendant cette lutte de l'ingratitude contre la bienfaisance, le malheureux animal tournait souvent la tête, et ce mouvement, fréquemment répété, me fit enfin découvrir deux secrets à la fois, celui du chien d'abord, et ensuite celui d'un grand quidam qui, presque assis sur une borne qu'il couvrait de toute la largeur de son corps, se montrait plus acharné que tout

autre à seconder le charretier du geste et de la voix, et lui conseillait, en alongeant son coup de pied au chien, sans s'éloigner de sa borne toutefois, de traîner l'animal après lui pour le faire marcher. Quand je fus sûr de mon fait, je m'approchai du conducteur : Ne frappez donc pas, lui dis-je, cet animal comme vous faites. — Parbleu! répondit-il avec humeur, ne faut-il pas bien des précautions! Ce n'est qu'une bête après tout. — Ce n'est qu'une bête! et vous? De rudes injures furent le salaire de mon apostrophe; et, selon l'usage, le groupe que cette scène avait attiré prit le parti de celui qui avait tort; car c'est un usage dont le peuple de Paris ne se départ jamais. Impassibles au milieu de l'orage, le chien et moi nous ne nous déconcertâmes point : le chien tint ferme, et n'avança pas; je tins ferme, et je ne reculai pas. Pestez, jurez, déraisonnez tant qu'il vous plaira, leur dis-je; ce chien a cent fois plus de sens que celui qui le conduit, et vous allez le voir. Prenant alors par le bras l'homme de la borne, et le forçant à se reculer un peu : Voyez-vous, dis-je au conducteur, ce paquet que vous oubliez sur cette pierre, et que monsieur vous cachait par *mégarde*, sans doute? remettez-

le dans votre petite charrette, et vous verrez que votre chien marchera. Les sauts, l'allégresse, la joie du chien prouvèrent assez que je ne m'étais point abusé. Le conducteur déconcerté, le filou déconcerté, la foule déconcertée s'écrièrent en chœur : Ah mon dieu! c'est vrai. Ce que c'est pourtant que l'instinct d'une bête! Ce pauvre chien! Quelle avait été la logique de la foule au commencement de la scène? De dire des sottises à l'homme qui prenait le parti du chien, fidèle gardien du bien de son maître. Quelle fut sa logique après? De faire des caresses au chien, sans songer à l'homme dont la sagesse avait sauvé le bien du conducteur. Il ne leur vint ni dans la tête de me remercier, ni dans l'idée de songer que l'homme de la borne voulait voler le paquet. Avant l'éclaircissement, le chien n'était pour eux qu'une misérable machine que l'on pouvait briser sans conséquence; après l'éclaircissement, le chien était le seul personnage d'esprit de l'aventure.

Les Musulmans poussent à l'excès l'hospitalité et la compassion pour les animaux. Les habitans des villes françaises portent à l'excès l'indifférence et la barbarie pour eux. A Constantinople, c'est le résultat d'une erreur

religieuse; à Paris, c'est le fruit d'une métaphysique orgueilleuse. Le rustre qui me répond : *Ce n'est qu'une bête après tout ;* et le père Mallebranche qui d'un coup de pied fait avorter une pauvre chienne qui le caresse, sont égaux à mes yeux. Quelle différence y a-t-il entre la science et l'ignorance, quand la barbarie est le terme de l'une et de l'autre? Aucune. Il n'était pas très-nécessaire d'écaire pour et contre tant de volumes sur l'ame des bêtes. Est-ce bien la peine de mettre tant d'orgueil à bâtir un système scientifique, quand pour le faire écrouler il suffira du gémissement d'un chien? Quand on m'aura prouvé que ce chien n'a point d'ame, la mienne n'en sera pas plus belle. Le privilège de faire souffrir n'est pas, ce me semble, un accroissement ou un supplément à la vertu. Rien d'aussi bizarre que leurs raisonnemens sur la métempsycose de certains peuples : comme religion, sans doute, c'est une folie; mais comme pensée du législateur c'est autre chose. Les bonnes gens! ils s'imaginent, sur la foi de leurs savans, et leurs savans sur la foi de leur orgueil, que les sages qui fondèrent la doctrine de la transmigration des ames croyaient à cette ineptie. Ces sages croyaient tout simplement à une vérité;

c'est que l'homme maltraitait injustement les animaux, et qu'il fallait y remédier. Comment! s'écrieront-ils, propager une erreur pour réformer un abus! c'est un grand crime. Fort bien ; mais une erreur qui corrige ne vaut-elle pas une raison qui ne corrige jamais? Tout dépend de la sobriété dans l'emploi des remèdes.

On dit que leur Institut a proposé cette question : *Quelle influence peuvent avoir sur la morale les mauvais traitemens envers les animaux?* Une semblable question fait sans doute honneur aux hommes qui n'ont que ce moyen pour appeler l'attention sur les vices sociaux; mais quel bien en résultera-t-il? Quelques écrivains composeront des mémoires éloquens sur cette matière : ils iront rechercher dans quel degré d'estime furent et sont les animaux chez les peuples de l'antiquité et les peuples modernes. Ils feront des phrases bien harmonieuses et bien éloquentes sur le chameau voyageur, sur le cheval ami de l'Arabe, sur le bœuf favori de Cérès, sur le chien compagnon de Diane. Ils traceront de magnifiques tableaux de l'ingratitude de l'homme : ils prouveront qu'il doit à ces complaisans auxiliaires les deux tiers de sa puis-

sance. Ils établiront que la dureté envers les animaux est le prélude de la dureté envers ses semblables ; que le spectacle journalier des maux qu'on leur fait souffrir dessèche le cœur des hommes, détériore la sensibilité des femmes, et dispose l'enfance à la cruauté, et mille autres lieux communs de cette espèce. L'un de ces écrivains obtiendra le prix; il sera couronné en séance publique; le mémoire sera imprimé, et le lendemain on n'y pensera plus : et le lendemain un conducteur mulctera son cheval de coups de fouet, parce qu'il ne pourra lui faire gravir la descente d'un pont avec une charge trop pesante; un cocher de fiacre fera courir pendant vingt-quatre heures son déplorable attelage sans lui permettre de manger ni de boire ; les coursiers de mille petites maîtresses se morfondront pendant quatre heures à la porte d'un spectacle, exposés, tout en sueur, au vent, à la pluie, à la neige, à la glace; des milliers de fainéans se feront payer au poids de l'or les tourmens d'un million de chiens qu'ils dresseront pour la chasse; et tout ira comme auparavant. De graves personnages diront : Il n'y faut plus songer : vous voyez que le mal est incurable; car le mémoire de cet auteur était excellent, et il

n'a rien produit. — Que pouvait-il produire? — Tout ce qu'on avait droit d'attendre de sa grande publicité. — Mais il n'a point été publié. — Rêvez-vous? est-ce que l'auteur n'a pas remporté le prix? est-ce qu'on n'a pas fait mention du mémoire devant six cents personnes? est-ce qu'il n'a pas été imprimé, envoyé aux journaux, et vendu publiquement? — Tout cela ne prouve pas qu'il ait été publié. On l'a lu, dites-vous, devant six cents personnes? Sur ces six cents personnes il y avait trois cents femmes qui n'auront pas écouté, deux cent cinquante hommes qui n'auront écouté que les femmes; reste cinquante : sur ces cinquante il y en aura vingt-cinq qui n'y auront rien compris, et les vingt-cinq derniers seront aussi des concurrens au prix, qui, par cette seule raison, trouveront l'ouvrage détestable, et par conséquent n'en parleront pas. — Hé bien, à la bonne heure : mais on l'imprimera, et on l'enverra aux journalistes. — Qui ne le citeront pas, ou le critiqueront. — Pourquoi? — Par deux raisons, ou parce qu'ils n'en pourraient faire un semblable, ou parce qu'il a remporté le prix. — Mais ce devrait être un motif de plus. — Point du tout : ne concevez-vous pas que lorsqu'un

homme censure ce que cent quarante ont approuvé, c'est comme s'il disait : J'ai à moi seul plus d'esprit, plus de connaissances, plus de lumières que cent quarante? — Mais on se moquera de lui, et on ne l'en croira pas. — C'est de vous dont on se moquerait si l'on vous entendait raisonner de la sorte. Ne savez-vous pas que les neuf dixièmes des lecteurs de journaux, et le groupe qui tout à l'heure prenait le parti du conducteur brutal contre le chien, sont la même chose? Mais je passerai condamnation si vous voulez : je veux que les six cents personnes présentes à la séance publique aient écouté avec toute l'attention imaginable; je veux que les quinze cents exemplaires du mémoire aient été vendus et lus. Voilà deux mille cent personnes qui en ont eu connaissance. Et qu'est-ce que deux mille cent personnes sur trente millions d'habitans? N'est-ce pas comme si l'ouvrage n'existait pas? Et sur une semblable matière qu'est-ce qu'il importe d'éclairer? C'est le peuple, à coup sûr; car c'est surtout le peuple qui traite durement les animaux. Mais le peuple lit-il? et s'il lit, que lui fait-on lire? Je vois au coin de chaque rue des marchands d'almanachs qui lui vendent Mathieu Laensberg, où il

trouve quel jour est salubre pour se couper les ongles, ou quel mois sera pluvieux : je rencontre à chaque pas de sales et rauques ménétriers qui lui distribuent des chansons de cabaret, ou des cantiques à sainte Brigitte. Mais quoi de plus ? Rien. Ce ne sera donc point par des mémoires éloquens et savans que l'on parviendra à adoucir ici le sort des animaux; ce ne sera pas non plus en prêchant au peuple que l'humanité compatissante doit s'étendre jusqu'à eux, parce que, de longtems du moins, il ne vous entendrait pas, et que l'on rencontrerait une certaine classe d'hommes dont les préjugés ou l'intérêt lui souffleraient bientôt à l'oreille que cette espèce d'humanité serait une impiété : mais ce serait par des réglemens sages, qui préviendraient et détruiraient l'abus, sans avoir l'air de le combattre, qui ordonneraient, par exemple, que le nombre des chevaux de trait serait proportionné à la charge des voitures; qui prescriraient aux fiacres (et ce par portion, pour que le service public ne souffrît pas) tant d'heures de repos dans le jour; qui interdiraient cette multitude de chiens à une foule de gens trop pauvres pour les nourrir, dont l'esprit, se tourmentant pour en tirer quelque profit, les soumet à un

travail étranger à leur constitution, et qui peut enfanter la rage et toutes les horreurs qui la suivent, ou qui, les laissant lutter dans les rues contre la faim, la soif et l'abandon, les dévouent à devenir les victimes des hommes qui, clandestinement, parcourent la ville pendant la nuit pour chercher au coin des bornes les chiffons dont ils font commerce, et égorger ces malheureux chiens dont ils vendent la peau : enfin, qui ordonneraient la translation des boucheries hors des villes, pour ne plus exposer les bouchers, dont le caractère est naturellement irritable, à se venger sur les animaux de l'humeur que leur inspire les embarras qu'ils éprouvent dans les rues quand ils conduisent les troupeaux. Pour remédier aux abus, et surtout à un abus de cette espèce, c'est bien moins à des prédications, à des mémoires scientifiques, à des discours de morale qu'il faut s'attacher, qu'à trouver des moyens de faire perdre les habitudes. Il est plus facile de désaccoutumer l'homme que de le corriger : il ne s'aperçoit pas qu'il oublie; il s'aperçoit toujours qu'on le sermone : l'un le distrait, l'autre l'ennuie.

LETTRE XX.

Le même au même.

Qui voit Paris et ne l'a point étudié s'imaginerait que tout le monde s'y livre au travail; en apparence il ne s'y trouve point de désœuvrés. Mais les riches? diras-tu. A Paris, Giafar, les riches ne sont point désœuvrés: ici de toutes les professions la plus rude c'est peut-être celle de dépenser deux cent mille livres de rente. A ne voir que la superficie, l'activité paraît générale: hé bien! tous les matins dans cette grande cité cinquante mille personnes ignorent comment elles vivront le reste de la journée. Deux causes engendrent ces oisifs travailleurs : l'expression te paraîtra singulière; elle est exacte. Oisifs de fait, puisqu'ils n'ont rien à faire de ce qui occupe les autres hommes; travailleurs, cependant, car leur esprit inventif saura se créer

chaque jour un emploi de quelques heures, de quelques instans mêmes pour se procurer l'existence jusqu'au lendemain. Je dis deux causes: la première, c'est la fausse idée que l'on se fait de Paris dans les provinces et dans l'étranger. On se figure que là coule le Pactole, que là sont les mines du Potose; que là la fortune a, comme la nature, des mamelles pour tous. Nous voici à l'une des barrières de Paris : vois-tu cette foule de voyageurs, les uns bien nourris, bien vêtus, bien portans, arriver dans de bonnes voitures, dans de commodes diligences, sur de bons chevaux; les autres à pied, un bâton à la main, un sac sur le dos, mal vêtus, sombres et besoigneux? Voilà deux classes bien différentes, n'est-il pas vrai? Les uns et les autres viennent à Paris pour la première fois. A ton avis, Giafar, quel sentiment les y conduit? Tu me réponds que dans les uns c'est l'amour du plaisir, et dans les autres la crainte de la misère. Tu t'abuses : c'est la vanité, rien que la vanité. Les premiers y viennent dépenser quelques écus dans l'espoir de s'y faire remarquer tout à l'heure; les autres viennent essayer d'y gagner quelques écus dans l'espoir de s'y faire remarquer dans quelques

mois; et les uns et les autres dans l'espoir de donner le ton dans leur village quand ils le reverront. Les gens de province, les femmes surtout, croient qu'un voyage fait à Paris leur donne une sorte de prépondérance dans leurs petites villes. C'est une petite magistrature dont ils se prévalent pour critiquer, dédaigner, regarder en pitié tous les personnages qu'ils retrouvent dans le petit cercle qu'ils reviennent habiter. En fait de grâces, de danse, de bon ton, de modes, de cuisine, de spectacle, qui dans les petites villes oserait appeler des jugemens d'une femme ou d'un merveilleux que leurs hautes destinées élevèrent à l'honneur suprême de passer huit jours à Paris? Tous leurs arrêts sont choses foudroyantes. Un de leurs auteurs dramatiques a peint les ridicules des petites villes. Paris est ingrat : la province trouve admirables tous les ridicules de Paris, et Paris se moque sans cesse des ridicules de la province. La pièce a donc fait rire; mais ce qui me faisait rire, moi, c'était de voir le ridicule rire du ridicule; et ces deux frères ne pas se croire de la même famille, parce qu'ils portaient des livrées différentes. Ce ne sont pas les ridicules des petites villes que l'homme sage trouve insuppor-

tables : le fléau des petites villes sont les personnages dont le ridicule est de se croire propriétaires des ridicules de Paris. La prétention la plus familière à ces provinciaux que la marote de la vanité conduit à Paris, c'est de se figurer que leur arrivée, leur séjour, leur personne feront sensation dans une ville où les grands de tous les empires, les ambassadeurs, les rois mêmes sont à peine aperçus dans la foule. Cet espoir de faire du bruit est la chimère de tous, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche : la jeune villageoise qui, du fond de son hameau, s'achemine vers Paris compte bien que l'on parlera d'elle ; comme la femme de quelque matador de bourgade est convaincue qu'elle éclipsera par ses charmes et sa dépense le faste et les attraits de toutes les femmes de Paris. Une dame du P***, créole, femme d'un directeur de la compagnie des Indes qu'elle avait éposué en Asie, accoutumée à vivre en souveraine à Pondichéry, où elle demandait modestement à ses courtisans si la reine de France avait de plus beaux diamans qu'elle, passe en Europe, et vient à Paris pour la première fois de sa vie. On lui avait arrêté et meublé d'avance un hôtel dont madame du B. de la M. occupait une partie.

Madame du P*** arrive le soir. Le hasard veut que ce jour-là madame du B. de la M. donne une fête : la façade du corps de logis qu'elle habite est illuminée, la cour est pleine de carrosses, un feu se tire dans le jardin. Madame du P***, à son arrivée, aperçoit tout cela de ses fenêtres. Le tumulte des voitures, la détonation de quelques boîtes, les sons d'un orchestre nombreux parviennent à ses oreilles : sa vanité lui persuade que ces honneurs la regardent. Elle fait demander par quels ordres cette fête a été préparée. On lui rapporte que madame du B. de la M. l'a ordonnée. Montez chez cette femme, dit madame du P*** à un de ses valets de chambre : dites-lui que je la remercie de l'hommage qu'elle me rend; mais que je suis excessivement fatiguée, que je vais me coucher, et qu'elle m'obligera de faire cesser ce bruit. Le valet de chambre obéit : il est introduit auprès de madame du B. de la M., et s'acquitte de son message. — Qu'est-ce que c'est que madame du P*** ? lui demande cette dame en riant. Connaissez-vous une madame du P*** ? dit-elle à quelques hommes qui l'entouraient. — Nullement. — C'est, dit le valet de chambre, l'épouse du gouverneur de Pondichéry. — Pas plus le mari que la femme.

Et elle croit que c'est à sa gloire que je donne cette fête? — Oui, madame. — C'est précieux! Dites-lui que je n'ai pas l'honneur de la connaître, que je ne rends d'hommages à personne, que je ne donne des fêtes qu'à mes amis, que je suis désespérée si celle-ci nuit à son sommeil; mais qu'elle trouvera bon, sans doute, que je sois maîtresse chez moi. Quand le valet de chambre rapporta cette riposte, madame du P*** ne pouvait pas concevoir que son arrivée à Paris ne fût pas la nouvelle du jour. Elle fut celle du lendemain, grâce à cette démarche ridicule. Bouffonneries d'un autre genre quand des esprits de cette trempe retournent de Paris dans leurs petites bicoques: l'une de ces Escarbagnas, si plaisamment peintes par Molière, est de retour à Sées: elle avait tout vu à Paris, tout entendu, tout connu. Les bourgeois de Sées ne juraient que par elle: buvait-on quelques bouteilles de cidre depuis son retour, c'était un thé; jouait-on le dimanche à la mouche, c'était une bouillote. L'impasse où la dame habitait était la chaussée d'Antin; le dîner de midi se nommait déjeûner; le souper de sept heures s'appelait dîner. Tout était débaptisé ainsi depuis dix-huit mois. Par hasard passe

à Séès un comédien des boulevards. Il loge au *Coq-Hardi.* L'hôtesse, un peu curieuse, s'enquête de ce qu'il est, de ce qu'il fait, d'où il vient, où il va. — Je viens de Paris, je suis comédien, je vais à Avranches. Un comédien de Paris! bon dieu! en une demi-heure tout Séès est instruit qu'un comédien de Paris loge au *Coq-Hardi.* Grande rumeur. Quel est-il? comment s'appelle-t-il? que joue-t-il? Il faut voir madame Bertrand, madame Bertrand qui connaît son Paris comme la ville de Séès, madame Bertrand à qui nous devons le bonheur de vivre à Séès comme on vit à Paris. On va chez madame Bertrand : Madame Bertrand, savez-vous la grande nouvelle? — Quoi donc? — Un comédien..... — De province : fi donc, messieurs! Quand on a vu comme moi les spectacles de Paris, on ne peut pas soutenir l'idée.... — Eh non! il ne s'agit pas d'un comédien de province : celui-ci est de Paris. — Oh! par exemple, on ne peut pas m'en imposer là-dessus; je les connais tous. — Il est de Paris, vous dis-je; je le tiens de l'hôtesse du *Coq-Hardi.* — Belle autorité! une femme qui n'a point vu Paris. — Mais elle le tient de lui. — Est-il grand, petit, gras, maigre? — Mais je ne sais; je ne l'ai pas trop bien vu : il

était dans le coin de la cheminée de la cuisine; mais il m'a paru plus maigre que gras.—Maigre? c'est M. de Vanhove. — Eh ! tenez, tenez, le voilà sur la porte du *Coq-Hardi* qui se chauffe au soleil. Mettez-vous un moment sur le seuil de votre boutique; voyez si vous le reconnaissez. — Ma loupe : hé bien ! je ne trouve pas ma loupe à présent. Insupportable chose que les domestiques de province ! cette fille m'a laissé descendre sans ma loupe. Voyons si je pourrai me servir de mes yeux. Où est-il ? — Là, sur le banc, entre la maison de la commère Genti et le pignon du *Coq*. — Bon dieu ! je ne me trompe pas, c'est M. de la Rive : messieurs, M. de la Rive en personne ! Ah ! bon dieu ! je n'en reviens pas ; la surprise m'a presque... Gothon : non, ce sont mes nerfs ; ce ne sera rien, ça va se passer. Gothon, de la fleur d'orange. — Jarni ! est-ce qui sera dit que la ville de Sées aura la honte qu'un homme de ce talent-là y passe sans faire la comédie ! — Provinciale ! faire la comédie ! dites donc jouer de la comédie. C'est une chose terrible que le patois de la province ! — Si nous allions quelques-uns le prier de jouer de la comédie. — Fort bien : mais songez que c'est un premier talent ; et l'on m'a dit à

Paris qu'en province ces grands talens-là se faisaient payer fort cher. — Fort cher ! et combien encore ? — Mais je ne sais trop. Au reste, vous êtes prévenus ; cela vous regarde : vous ferez les choses à la grande. Ah ! mon dieu ! si le bonheur voulait qu'il eût avec lui mademoiselle de Raucourt, la première comédienne du monde, messieurs : une carrure ! une taille ! une fraîcheur ! un embonpoint ! une voie si douce ! des gestes si nobles ! des larmes si belles ! Mais la ville de Séès n'aura jamais tant de bonheur que de voir mademoiselle de Raucourt. Les incroyables de la cour de madame Bertrand la quittèrent pour aller trouver le comédien. Monsieur, lui dirent-ils, une dame de notre *endroit*, madame Bertrand, et puisque monsieur est comédien de Paris, il n'est pas que vous ne la connaissiez sûrement, car madame Bertrand a passé un mois à Paris pour son amusement chez madame sa tante, maîtresse et marchande lingère rue Tirechape ? à l'entresol, n° 27 ; et certainement un homme de talent comme monsieur connaît la rue Tirechape. — La rue Tirechape. Je crois, messieurs........ — Ah mon dieu oui, monsieur. Ce que nous en disons n'est pas que nous doutions des

connaissances de monsieur ; mais madame Bertrand a reconnu monsieur pour monsieur de la Rive, le plus grand acteur qui joue de la comédie à Paris, et nous venons vous prier... — M. de la Rive, messieurs ! Je vous assure.... — Monsieur n'a pas besoin de nous assurer ; nous savons bien que quand il s'agit de Paris, madame Bertrand ne se trompe jamais. Elle nous a dit que les grands talens se faisaient payer cher en province : c'est trop juste ; il faut que chacun vive : aussi nous ne marchanderons pas, et si vous voulez jouer ce soir de la comédie, nous vous donnerons vingt écus. Oh ! dame, nous faisons les choses à la grande. Ce n'est pas à Bernay qu'on ferait cela. — Vingt écus, messieurs ! Oh ! mon dieu oui, je serai M. de la Rive, je serai Lekain si vous voulez : pour vingt écus il n'y a rien qu'on ne fassse. Je jouerai la comédie tantôt, ce soir, toute la nuit si cela vous plaît. Vingt écus ! Avez-vous des comédiens ici ? — Des comédiens de province ! Pour qui nous prenez-vous ? Fi donc ! — Ha ! ah ! et avez-vous un théâtre ? — Un théâtre ? non. — Et un orchestre ? — Un orchestre ? non. — Mais alors comment voulez-vous...... — Oh ! ma foi, cela vous regarde ; vous devez avoir vos outils avec vous : chacun

son métier. Nous payons, jouez. — Mais tout au moins vous me prêterez bien une chambre. — Hé bien, dit l'hôtesse, il n'y a qu'à prendre notre chambre du premier, où *qu'on a fait* la noce de la petite au compère Simon. — C'est dit. — Ça va. — Et des affiches donc? Et voilà le fils du tabellion qui sur quatre feuilles de papier grossoie que *M. de la Rive*, premier acteur de Paris, *passant par la ville de Séès, à la sollicitation des amateurs, donnera pour l'ouverture et la clôture, une première représentation de* la Tête à Perruque, *du* Ventriloque *et d'*Arlequin tout Seul, *pièces nouvelles à un seul personnage, dans lesquelles il remplira les premiers rôles.* L'affiche est collée. — Quelle folie! quelle caricature! disent deux jeunes volontaires parisiens que leur route pour rejoindre leur corps faisait traverser Séès : la Rive ici! la Rive annoncé pour jouer dans..... Allons donc; c'est quelque mystification. Couchons ici; nous verrons cela, nous rirons. Ils entrent au *Coq-Hardi.* A peine purent-ils obtenir à dîner : on ne pensait qu'à M. de la Rive : valets, servantes, voisins, amateurs, beaux-esprits, tout était en l'air; et l'hôtesse, excellente financière, le Necker du pays, travaillait fortement pour

que les vingt écus ne sortissent pas de la circulation de Séès. Le soir arrive : la chambre se remplit; elle est pleine. Madame Bertrand a pris place. L'alcove est le théâtre. On allume : tout à la grande, quatre chandelles, trois dans l'alcove, une dans la salle. Les cris de *commencez,* les battemens de mains préliminaires, les trépignemens, ce tapage, ce tumulte, précurseurs d'une grande jouissance. Madame Bertrand était ravie : Voilà Paris! disait-elle. Enfin les deux rideaux de l'alcove se tirent, le grand acteur paraît. Tiens! s'écrie l'un des volontaires; eh! c'est le Gilles de la porte de Nicolet. Grande rumeur : *A bas! à la porte! à bas la cabale! à bas les factieux!* Charmant! répétait madame Bertrand; voilà Paris! La bonne dame ne se doutait guère qu'elle raisonnait comme un philosophe; et veuille le destin qu'elle ne lise jamais cette lettre! traiter de philosophe une femme à la mode! Dieu sait quelle injure! Il n'est pas moins vrai qu'elle disait fort sagement en disant : *Voilà Paris!* car les hommes sont partout les mêmes.

Eh, messieurs! dit le volontaire en montant sur une chaise, nous ne voulons pas troubler vos plaisirs; mais c'est vous rendre service que d'empêcher ce méchant mime d'a-

buser de votre bonne foi en se couvrant du nom d'un homme célèbre. Le diable m'emporte si j'ai pris son nom, s'écria le Gilles du fond de son alcove : demandez plutôt aux députés des amateurs s'ils ne m'ont pas soutenu que j'étais M. de la Rive. Est-ce ma faute ? ils avaient soixante francs de leur côté, j'étais tout seul du mien ; est-ce que je pouvais disputer contre soixante francs et toute une ville ? — Est-ce notre faute à nous ? dirent les députés : madame Bertrand nous a dit qu'il s'appelait comme cela : toute une ville peut-elle disputer contre une dame qui a vu Paris ? — Est-ce ma faute, dit madame Bertrand, si vos servantes sont des provinciales ? pouvais-je disputer contre toute une bourgeoisie qui s'imagine qu'on a des yeux pour y voir ? Si j'avais eu ma loupe, je ne me serais pas trompée. — Cela est clair, reprit le volontaire ; ce n'est la faute de personne. Mais m'en croirez-vous ? vous voilà tous réunis ; au lieu de vous ennuyer à voir les grimaces de ce bouffon, passons la nuit à danser, et puisque vous aimez tant les modes de Paris, mon camarade et moi nous vous enseignerons les contredanses les plus nouvelles. — J'appuie, dit le Gilles, et pour les soixante francs je vous

jouerai du violon. Un bal de province! Madame Bertrand faisait la grimace. Soixante francs pour un ménétrier! Les amateurs faisaient la grimace. Mais l'hôtesse, femme de bon sens, qui trouvait qu'un bal de nuit et sa cave étaient choses qu'on pouvait concilier, se rangea du côté des volontaires. Dans une petite ville une cabaretière est une puissance : le bal eut lieu. Mais, pour éviter à l'avenir un semblable quiproquo, le conseil des *édiles* de Sées présenta une humble adresse à madame Bertrand pour la supplier de ne plus marcher sans sa loupe.

Quand la vanité qui conduit tant de gens à Paris n'a d'autre dénouement que des aventures ridicules telles que celles de la commandante de l'Inde et de la bourgeoise de Sées, tu conçois, Giafar, qu'il n'y a pas grand mal; mais les sept huitièmes de ces personnages n'en sortent pas quand ils ont mangé leur petit nombre d'écus, ou quand ils n'en ont pas gagné en y arrivant. Or, comme la seconde cause de l'embarras où chaque jour cinquante mille personnes se trouvent à Paris pour vivre vient de ce que sur cent enfans que l'on élève en France y il en a quatre-vingts à qui l'on n'apprend aucun métier, il

faut bien qu'ils creusent leur imagination pour se créer des ressources. De là tant de filoux. Mais je ne veux te parler que de ceux dont les conceptions n'ont rien de répréhensible. Arrivez-vous à la porte d'un spectacle? est-ce un jour de foule? rencontrez-vous une de ces colonnes qu'ils appellent *queue*, que la police fait faire au public pour empêcher que l'on ne s'étouffe autour des bureaux où l'on distribue les billets? vous impatientez-vous d'attendre? parcourez cette colonne; il est rare que vous ne trouviez quelque homme passablement mis qui vous dira: Monsieur, une affaire imprévue m'appelle; voulez-vous ma place? Il ne vous demandera pas d'argent pour cette place; mais il ajoutera: J'ai donné vingt-quatre sous à un savoyard qui me la gardait. Vous entendez ce que cela veut dire. S'il est près de la tête, ce seront trois livres qu'il aura données au savoyard; le tout est en proportion du plus ou moins de distance des bureaux. Vous payez, il s'en va. Suivez-le de l'œil, vous le verrez se replacer à l'extrémité de la colonne jusqu'à ce qu'un second chaland se présente: et ainsi deux ou trois fois dans la même soirée.

Remarquez dans cette promenade pu-

blique ces deux hommes causer ensemble : ils parlent haut : ce sont deux associés. Voyez-les s'approcher insensiblement de ce groupe de cinq ou six personnes. Ils sont sûrs que ce sont des étrangers; ils ont un instinct particulier pour les distinguer. Ils continuent leur dialogue. — Il est excellent ce restaurateur.— Il se ruinera : l'on ne peut pas traiter longtems aussi bien et à aussi bon marché. — Point du tout; il est honnête, et ses confrères sont des fripons : voilà tout le mystère. Peut-être cette conversation préméditée manquera-t-elle dix fois son but : la patience triomphe de tout; elle réussira la onzième, et c'est assez. Ces étrangers, dont l'oreille est souvent éveillée par le besoin de l'économie, leur demanderont avec une politesse timide s'ils ne pourraient pas apprendre où se trouve ce restaurateur si probe? Les deux compères répondront avec une politesse froide, mais aisée. Ils auront soin d'embrouiller l'indication. Les étrangers gémiront de l'embarras où les jette leur *inconnaissance* des rues de Paris. Les compères ajouteront avec le ton de l'indifférence : Nous allons dîner chez ce restaurateur; si cela vous plaît, messieurs, vous pouvez nous suivre. Grands remercîmens d'un côté, légère inclination de tête de

l'autre. On marche, on arrive. Le restaurateur est au fait : ce sont des agens qu'il emploie pour se mettre en vogue. Les deux introducteurs dînent gratis, et les étrangers, sans s'en douter, paient leur dîner.

Quel est ce papier que ce jeune homme vient de donner à ce chanteur des rues, et que celui-ci parcourt en fredonnant ? Approchez et écoutez-les. — Ça ne vaut rien ; c'est trop *monsieur*. — Bah ! et Jolibois voulait bien me l'acheter tout à l'heure. — La belle preuve ! Et combien ce chef-d'œuvre ? — Parbleu, vous savez bien le prix ; six francs. — Trente-six sous. — Allons donc ; j'en ai refusé trois livres. — Ce n'est pas de moi, toujours. — Il ne tient qu'à vous. — Belle finesse ! Mais passe pour cette fois-ci, parce que vous êtes une pratique; car sans cela.... Tenez, voilà deux pièces de trente sous. Mais faites-moi quelque chose de mieux, quelque chose du genre, du grivois par exemple, ou bien un cantique ; ça prend. — Parbleu oui, des cantiques ! je ne te ferai pas un cantique pour tes deux pièces de trente sous, entends-tu. — Tais-toi donc ; comme si ce n'était pas une chanson tout comme une autre. — Bagatelle ! La mode n'a qu'à se passer, la marchandise me resterait.

Je ne finirais pas, Giafar, si je voulais te peindre les mille et une manières dont leur esprit se replie pour trouver le moyen de vivre pendant vingt-quatre heures seulement. Ils comptent passablement aussi sur la bonhomie du peuple parisien, et placent parmi leurs ressources cette curiosité niaise et crédule, qu'ils appellent ici badauderie. Un homme coupe un verre à patte en spirale : ce n'est pas là une découverte bien neuve ni bien extraordinaire : hé bien ! il montre ce verre sur les places publiques ; il le retourne de cent façons. La coupe de ce verre taillée en lames circulaires s'allonge, se resserre, se renverse à volonté. La foule admire ; et chacun atteste son étonnement d'une si grande merveille par l'hommage de quelques sous. Cependant il n'est aucun de ces gens qui, cent fois dans sa vie, n'ait vu comme un vitrier s'y prend pour couper le verre. Plus loin ce sont des hommes qui vendent avec une gravité comique les numéros qui sortiront à la prochaine loterie ; et, ce qui est plus affligeant que comique, c'est qu'autour d'eux cent personnes leur achètent ces numéros, et, cédant leurs places aux acheteurs nouveaux qui se succèdent sans cesse, s'en vont convaincus que leur fortune est as-

surée. Ailleurs ce sont des nouvelles de leurs amours que des hommes disent aux filles de boutique, aux petites grisettes, aux cuisinières; et ce commerce n'est pas assurément le moins lucratif. Aux jours de la fête, à l'anniversaire de la naissance et du mariage, à l'époque des noces et des baptêmes, aux étrennes, surtout, lors du renouvellement de l'année, les parens, les amis, les hommes de tout âge, mais principalement les jeunes gens, et ceux entr'autres que l'on appela long-tems petits-maîtres, ensuite élégans, et qu'enfin l'on nomme aujourd'hui merveilleux, distribuent avec profusion aux dames des bonbons de toutes couleurs et de toute espèce. Chacun de ces bonbons est communément accompagné d'une devise, d'un couplet, d'une prédiction. Rien n'est plus niais, plus insignifiant que ces sortes de distiques, de quatrains, de madrigaux. Un homme, pendant longtems, en a fourni par entreprise tous les confiseurs de Paris à tant le mille, et s'était fait en ce genre de sottise une sorte de célébrité. Au reste, joindre ces ennuyeuses devises à des bonbons c'était se conformer aux lois de la nature, qui mêle toujours quelque amertume aux douceurs. Quoi qu'il en soit,

on accepte ces bonbons, on lit ces devises, on rit de leur platitude, on les brûle, ou on les sème sur le parquet. Grande fortune pour les laquais quand elles échappent aux flammes; ils les ramassent avec soin, les conservent, et quand ils en ont un certain nombre, ils les vendent pour quelque monnaie à ces diseurs de *bonne fortune amoureuse*, dont les trépieds sont établis sur les quais. Ceux-ci les revendent à leur tour aux servantes, aux paysannes nouvellement débarquées, aux petites bourgeoises, quelquefois à de grands nigauds, à d'imbécilles oisifs, qui tous, s'imaginant que ces hommes lisent dans l'avenir, ou sont dupes de leur ton d'inspiration triviale, ou bien ont le petit orgueil d'affecter de s'en moquer, mais s'en vont intimement persuadés qu'ils emportent avec eux l'arrêt de leur future destinée. Ils y croient, car ils paient : nul doute à cela; il est ici dans le caractère comme dans l'économie des dernières classes de la société de ne rien donner pour rien. Mais, Giafar, combien ces sottises, que l'on ferait sagement peut-être de ne pas tolérer, sèment de soupçons, de troubles, de divisions, de rixes dans les ménages du peuple! Il suffit pour le prévoir

d'écouter les mots que le premier mouvement arrache aux crédules chalans de ces sycophantes lorsqu'ils lisent ou se font lire ces prétendues prédictions. Un jour j'observais un de ces groupes dont ces imposteurs sont entourés, et je gémissais : mensonge d'un côté, et faiblesse de l'autre. O mon ami ! ce spectacle n'est pas gai ! Je me trouvais près d'une femme assez jeune encore : elle portait un enfant dans ses bras ; les vêtemens de la mère et de l'enfant étaient voisins de l'indigence. Elle attendait son tour : je la vis s'approcher, jeter deux sous sur la table. Le devin lui demande son âge. Trente ans, dit-elle. Il fait semblant de lire dans un grimoire, et lui dit : C'est le numéro 29 qu'il vous faut. Alors il cherche dans les cases d'une boîte, et prend à ce numéro 29 une de ces sottes devises dont je parlais tout à l'heure. Elle disait : *Eglé, prenez garde à vous ; Iris en veut à votre époux.* Elle lut : je la vis rougir fortement, et elle laissa échapper ces mots avec un sentiment profond d'amertume : Je m'en doutais ! et elle s'éloigna. Je ne pus m'empêcher de la suivre, de l'aborder et de lui dire : Comment une pareille charlatanerie peut-elle altérer votre tranquillité ? Ne voyez-vous pas que

ces espèces d'hommes n'ont d'autre but que de se procurer quelques misérables ressources pour vivre ? ils n'osent pas voler, parce qu'ils seraient punis ; mais ils lèvent un impôt sur la simplicité. — Ah, monsieur ! c'est le métier de ces gens-là de dire la bonne aventure : je vous assure qu'ils ne se trompent guère ; et tenez, je soupçonnais mon mari, et vous voyez que le devin a rencontré juste. — Savez-vous ce que c'est que ce billet imprimé qu'il vous a donné ? Je tirai alors de ma poche une de ces petites pastilles que j'avais par hasard sur moi. — Vous voyez cette dragée, lui dis-je ; elle est pour votre enfant : mais regardez ce petit papier qui l'entoure : hé bien ! celui que cet homme vient de vous donner a eu la même destination. Ouvrons celui que je vous présente, et vous allez voir qu'il aura de même quelque sens vague que l'on pourra appliquer en réponse à cent questions différentes. Elle l'ouvre en effet : juge de sa surprise et en même tems de ma joie, lorsque, par une rencontre aussi heureuse que singulière, celui-ci se trouva être mot pour mot la répétition de la devise qu'elle tenait du charlatan ! Elle resta confondue ; mais la sérénité reparut sur sa figure. — Ah, monsieur ! me dit-elle, vous

m'avez rendu un grand service. — Non pas moi, lui répondis-je, mais votre raison. Vous aviez pris une fausse confiance dans un malheureux bateleur; et quand vous le voudrez vous verrez peut-être aussi que vous avez pris une fausse défiance de votre mari. — Eh! mon dieu, je n'y avais jamais songé, et il ne s'en doute pas lui-même; nous avons toujours bien vécu ensemble. Ce n'est que depuis quelques jours qu'une voisine m'a troublé la tête par des contes que je ne lui demandais pas : mais je vois ce que c'est à présent; elle est femme d'un diseur de bonne aventure comme celui que nous quittons : elle m'a vanté le savoir de son mari; et elle ne m'aura donné de semblables inquiétudes que pour me faire porter quelque argent à sa boutique.—Brave femme! croyez à ma prédiction; elle est plus infaillible que celle du devin; votre mari ne vous trompe point, j'en suis sûr : mais songez que si ce malheur vous arrivait, vous portez entre vos bras le meilleur secret de rappeler un inconstant : une épouse quand elle est mère a rarement à craindre une infidélité. Je lui glissai un écu dans la main, et je m'éloignai rapidement. Je crus reconnaître de loin qu'elle me poursuivait d'un geste de bénédiction, et

que de l'autre main elle essuyait quelques larmes que, certes, la jalousie ne faisait plus couler. Mais, Giafar, pour une guérison que j'ai opérée combien de plaies incurables !

Tant qu'ils auront de grandes cités, la vanité y conduira ses légions d'adorateurs : tant qu'à cette vanité succédera la fausse honte de ne pas oser retourner dans ses foyers quand on a mangé son argent à Paris, ou qu'on n'y a pas trouvé de ressources pour y en acquérir, cette ville fourmillera d'oisifs dont l'esprit fermentera chaque matin pour inventer des moyens d'existence pendant le jour. Comment remédier à ce vice ? Par le travail. Mais comment obtenir ce travail ? En sachant un métier quelconque ; et c'est ce que la majeure partie des Français ne songe pas à procurer aux enfans : ils sacrifient toutes leurs heures à leur donner la somme d'esprit nécessaire pour dépenser beaucoup, et ne savent pas leur en ménager une seule pour leur apprendre à acquérir un peu. Si l'on use avec eux de cette phrase triviale : *Faites que vos enfans sachent gagner leur vie*, ils froncent le sourcil ; leur orgueil est offensé : supposer que leurs enfans puissent avoir besoin un jour de tra-

vailler leur paraît un déshonneur : et cependant qu'est-ce que travailler ? Ce n'est pas simplement gagner sa vie, c'est gagner l'indépendance.

Cette manie de se reposer de l'existence de ses enfans sur les richesses qu'on leur laissera, espérance si souvent démentie par les effets, espérance que les passions, les prodigalités, les revers de fortune, les révolutions imprévues ont rendue tant de fois fallacieuse, et dont, plus que tout autre peuple, ils devraient, aujourd'hui surtout, reconnaître la chimère ; cette manie, dis-je, a des inconvéniens dont il est impossible que l'état dans son administration ne se ressente. Quelle est la plus saine ressource qu'embrasse l'esprit de tant de gens inhabiles à toute profession ? Celle de chercher à obtenir des places. Il faut que l'état donne un emploi à un homme par cette grande raison que cet homme ne sait rien faire : la belle conséquence ! Et comme il y a moins d'emplois que de poursuivans, qu'arrive-t-il ? C'est que la force des choses crée nécessairement dans la société une classe de solliciteurs ; que de la sollicitation à l'intrigue il n'y a qu'un pas, parce que le noble desir de servir la chose publique est bien moins le véhicule des demandes que le desir

intéressé de se servir soi-même; que nécessairement l'idée que l'emploi sera accordé au plus adroit doit se présenter aux esprits; et que dès lors il faut absolument que la manière de solliciter, d'arriver, d'obtenir et de se maintenir quand on a obtenu, soit toujours au détriment de la générosité de l'ame, de la justice du cœur et de la délicatesse des sentimens. Quand il y a moins d'emplois que de solliciteurs (et tu conçois à merveille qu'il n'est question ici que des emplois subalternes) combien pour écarter leurs concurrens ont recours aux perfidies sourdes! et quand ils ont obtenu, à combien de bassesses la crainte de perdre ne les réduit-elle pas! Et d'après un tel ordre de choses, d'un côté le service public doit se faire avec moins de pureté, et de l'autre la morale se détériorer, puisqu'enfin, si l'on sollicite en délateurs, il est bien difficile qu'on ne se maintienne en esclaves. La raison voudrait, ce me semble, que l'état offrît les emplois aux citoyens, et non pas que les citoyens s'offrissent à l'état pour les emplois: alors ce serait l'état qui rechercherait le mérite, et non les prétendans qui feraient parade du leur. Mais il faudrait pour cela que chaque homme sût un métier dont l'exercice le tranquillisât sur

son existence. Et ainsi les emplois les plus inférieurs seraient considérés comme un honneur, et non comme une ressource.

LETTRE XXI.

Le même au même.

Ces Français, Giafar, raisonnent quelquefois très-plaisamment, même leurs moralistes. Ils ont dit, ils disent, ils diront que leurs assignats ont démoralisé leur nation, et que cet agiotage a corrompu les mœurs : et moi je dis, sauf le respect que je leur dois, que cet agiotage a simplement prouvé combien les mœurs étaient corrompues. Certainement ce ne furent pas des enfans, des jeunes gens, une génération nouvelle dont la cupidité abusa des assignats pour éteindre les dettes les plus sacrées, pour rembourser les obligations, les rentes, les dots et mille autres créances sur lesquelles reposaient les fortunes des familles ; ce furent des hommes qui, sans doute, jusque là, n'avaient porté qu'un masque de probité : dès que l'instant s'en présenta, ils s'en dépouillèrent : La corruption était donc opérée ; il ne lui avait

manqué qu'une circonstance où sa difformité n'eût plus besoin d'hypocrisie. Les assignats n'ont point été la cause, ils n'ont été que l'occasion : ils ont développé la corruption, mais ils n'ont pas corrompu les hommes; ils ont simplement mis au grand jour les hommes corrompus : voilà tout.

Je dirai plus : ils ont servi la morale en cela, qu'ils ont appris aux gens de bien à se compter, à se reconnaître, à se serrer; ils ont procuré cette consolation de mettre en évidence le nombre de ceux-là, de prouver qu'il était plus grand encore qu'on ne le croyait, et qu'on n'avait droit de l'espérer : et les mœurs en ont tiré cet avantage, qu'ils ont imprimé un vernis si odieux sur ceux qui ont abusé de leur usage, que, si une pareille circonstance se représentait, l'indignation publique s'est prononcée à cet égard avec un tel degré de force, que le souvenir en suffirait seul pour arrêter la criminelle improbité si elle méditait d'en abuser encore. Pour juger si une chose est corruptrice il ne faut pas s'arrêter au parti que peuvent en tirer les hommes corrompus, mais au spectacle que donnent ces hommes en usant de cette chose. Examinez alors l'impression que fera leur conduite sur la masse générale :

plus elle sera révoltante, moins la chose en elle-même sera corruptrice. Quand vous placez les hommes dans cette hypothèse, qu'après l'évènement les uns, malgré la veix de l'intérêt qui parle au cœur de tous, disent avec orgueil : Je n'ai point fait, je ne voudrais pas avoir fait, je ne ferais jamais ce que tels autres ont fait, croyez que la morale a gagné ; car si les uns ont failli, les autres se sont affermis : et quand la société se compose d'hommes qui rougissent et d'hommes qui s'applaudissent de n'avoir pas à rougir de telle action, les mœurs ne sont déjà plus si mauvaises.

Je ne fais point de comparaison entre l'homme que les conseils de son infame cupidité portèrent à libérer ses biens avec des assignats, et l'homme dont l'esprit calculateur sut par les chances des assignats se créer une fortune qu'il n'avait pas. Le premier fut un fripon volontaire, pleinement convaincu qu'il ne donnait qu'une valeur chimérique pour une valeur réelle, et qui, gaîment chargé de son oppobre, disait à celui qu'il volait : Tu n'as pas la puissance de t'en venger. Le second fut tout simplement un intrigant heureux : il arriva à la fortune sans capitaux, comme tel autre arrive aux emplois

sans talens. Il vaudrait mieux sans doute qu'il n'y eût pas de ces gens-là, parce que toute richesse qui n'eut pour base ni l'économie ni le travail est d'un mauvais exemple dans la société; mais enfin l'acquisition de leur fortune ne fut aux dépens de personne : ils puisèrent dans les circonstances, et non dans la bourse d'autrui. Il y a dans ceux-ci scandale de succès, et dans les autres scandale de friponnerie; ce qui est bien différent. Veut-on sentir combien l'odieux de la conduite des premiers l'emporte sur l'odieux de la conduite des seconds? il suffit de songer que le magistrat, quand bon lui semblera, peut demander compte aux nouveaux riches de leur fortune, et n'a nul moyen d'atteindre celle des autres. L'état peut dire aux uns : Vous n'aviez rien; vous avez beaucoup : payez en conséquence. Pour vous enrichir vous avez profité des embarras où je me suis trouvé; il est juste qu'à leur tour mes embarras profitent de la richesse où ils vous trouvent. Mais que demandera-t-il aux autres, quand ils ne lui présentent que la même superficie de fortune? Elle ne s'est pas ostensiblement accrue depuis qu'ils l'ont dégrevée par leur friponnerie. Ils n'avaient pas mis l'état dans la confidence de

leurs dettes; ils ont ruiné leurs créanciers: en cela ils n'ont fait qu'augmenter leurs jouissances intérieures, sans augmenter au-dehors la masse de leurs propriétés, et ils peuvent répondre à l'état: Je ne dois pas vous donner aujourd'hui plus qu'autrefois, car je ne suis pas plus riche. Et quoi de plus révoltant que cette sécurité de la mauvaise foi, que les gémissemens de ses victimes ne peuvent troubler, que l'état ne peut trouver dans ses besoins, et que la loi ne peut signaler ni réprimer? Ce ne sont pas les fortunes modernes qui sont essentiellement scandaleuses, ce sont les fortunes anciennes, les fortunes ordinaires, même médiocres, qui se sont liquidées avec des valeurs chimériques.

Toutes les déclamations contre les nouveaux riches sont donc inutiles et hors de tems: des phrases empêcheront-elles que ce qui est ne soit? Est-on moraliste pour tonner contre un mal irréparable? O Giafar! j'en rencontre beaucoup de ces moralistes qui sont toujours à contre mesure: ils ressemblent aux danseurs sans oreille. Ils raisonnent comme ce chirurgien appelé par un homme pour lui remettre une jambe: Voilà, disait-il, ce que coûte une étourderie! Aussi qui jamais courut au grand

galop sur le pavé? Je vous ai vu : j'aurais parié cent contre un que vous vous seriez cassé le cou. Mais dites-moi donc comment une pareille sottise a-t-elle pu vous venir en tête? où était votre bon sens? qu'aviez-vous fait de votre raison? Quoi! vous ne prévoyiez pas que si vous tombiez, vous vous casseriez un bras ou une jambe? Vous voilà bien avancé maintenant! — Monsieur, remettez-moi ma jambe; vous gronderez après.

Ces gens-là n'étaient pas nés pour être riches, disent les moralistes; ils se sont enrichis d'une manière peu généreuse : cela est épouvantable, cela révolte, cela crie vengeance. Quels hommes! quel tems! quel siècle! Fort bien; mais remettez-moi ma jambe. Oui, ils sont riches : c'est une chose affreuse, c'est tout ce que vous voudrez; mais ils les possèdent ces richesses, ils ne s'en dépouilleront pas pour vous plaire; et au lieu de déclamer contre eux, apprenez-leur à en bien user.

Mais un chapitre sur l'art de faire le bien entre rarement dans les cours de morale de ces messieurs. Ils parlent sans cesse de vertu, et n'en trouvent jamais une seule à conseiller aux nouveaux riches. Ils ont un catalogue d'invectives : c'est un chapelet qu'ils recommencent

quand il est fini : ils leur reprocheront leur basse origine, leur mauvaise éducation, leurs anciens métiers, leur grossier langage. Oh ! les beaux moralistes! Ils feront tout pour les rendre méprisables, et ne feront jamais rien pour les rendre utiles. Vous aurez beau leur dire : En agissant ainsi vous aigrissez les esprits, vous réveillez et vous alimentez les haines, vous perpétuez des souvenirs déchirans pour ceux que vous feignez de plaindre; et, par l'intempestive ténacité de vos diatribes, vous blasez la conscience même de ceux que vous prétendez flageller. Vous finirez par rendre insupportable, à ceux dont la fortune s'est vue renversée, une patrie où sans cesse on leur retrace le tableau de leurs pertes, et vous arriverez à la rendre odieuse à ceux dont la fortune s'est élevée, en ne leur montrant jamais qu'un visage ennemi. Ils savent tout cela ; mais que leur importe ?

Pourquoi ne pas leur dire quelquefois : Vous avez attaché un grand mérite aux richesses ; vous avez sacrifié beaucoup, mais beaucoup, à l'avantage de les posséder : vous avez cru qu'elles faisaient le bonheur ; mais ce bonheur vous ne le goûtez qu'en partie. Il est bien d'avoir de belles terres, de beaux châ-

teaux, de beaux hôtels; il est bien d'avoir de beaux chevaux, de belles voitures, de beaux bijoux; il est bien d'avoir un bon cuisinier, une loge aux spectacles, une jolie maîtresse : mais convenez qu'il vous reste encore des instans où votre ame est vide, où l'ennui vous assiège, où le désœuvrement vous accable. Vous ne pouvez être toute la journée dans votre carrosse, l'on n'est pas constamment à table, on ne peut habiter à la fois sa maison de ville et sa maison de campagne, l'heure du spectacle est bien vîte écoulée, il est impossible de jouer à la bouillote depuis son lever jusqu'à son coucher : étendez donc le cercle de vos plaisirs; remplissez ces lacunes qui se glissent entre vos jouissances; essayez de quelques délassemens que vous n'ayiez pas encore goûtés. Voici près de vous, par exemple, une manufacture qui languit, dont l'objet est précieux, dont les débouchés sont certains, dont les bénéfices sont incontestables; jetez quelques sacs de mille francs dans cette entreprise, non pour vous enrichir davantage, car on ne s'amuse pas quand on calcule, mais pour empêcher celui qui la fonda de manquer à ses engagemens, de se voir réduit à la misère, de se donner la mort peut-

être pour échapper au douloureux spectacle de l'indigence, et des larmes de sa femme et de ses enfans : sachez-lui gré d'avoir eu une idée lumineuse de prospérité publique que sans vous il ne peut réaliser; sauvez à votre patrie le désagrément et la dépense d'aller chercher à l'étranger ce que l'industrie encouragée pourrait lui procurer. Vous ne concevez pas combien la certitude d'avoir consolidé la fortune d'un homme intelligent et honnête meuble l'imagination de pensées agréables! combien l'activité de cinquante, de cent, de deux cents personnes à qui l'on procure du travail est un amusement enchanteur! Demain peut-être vous devrez une indigestion aux talens de votre cuisinier; demain ces beaux chevaux dont vous êtes si fier prendront le mords aux dents, et vous renverseront dans un fossé; demain le *brelan* que vous venez de gagner aujourd'hui vous fera perdre un *va-tout :* nul de vos divertissemens n'est sans mélange ni sans revers. Mais demain, dans un mois, dans dix ans vous retrouverez encore ces ouvriers au métier qu'ils durent à votre assistance. Leur sourire annoncera votre arrivée, la sérénité de leur front attestera votre présence, et leurs bénédictions signaleront votre

départ. Il n'y a point de chances à craindre dans ce bonheur; il ne change jamais de livrée.

Voulez-vous varier vos plaisirs? Chargez-moi de leur intendance; j'ai l'imagination aussi féconde que tous les directeurs de Frascati et de Tivoli. Faut-il pour vous charmer que ces plaisirs soient assaisonnés par le mystère? Hé bien, suivez-moi; montons à ce sixième étage. Avez-vous quelques pièces d'or dans votre poche? Hâtez-vous de jouir; jetez-les sur ce grabat : voyez la santé renaître sur le front de ce vieillard exténué! voyez le lait rendu au sein de cette mère vainement imploré par ces enfans expirans! voyez la douce espérance recolorer les joues de cet homme dont le dénuement présageait sa dernière aurore! Elle a disparu cette paille infecte que les larmes humectaient, et sur laquelle n'habitaient jamais ni le repos ni le sommeil. Vous n'avez dit qu'un mot, et des couvertures salubres se sont placées entre le souffle des hivers et les membres délicats de cette veuve et de ces orphelins; vous n'avez fait qu'un geste, et le premier pain s'est mangé sous ce toit sans exciter un soupir. Hé bien! mes promesses étaient-elles vaines? êtes-vous content de l'ordonnateur de vos

fêtes? Avec la baguette que j'ai remise entre vos mains vous avez créé la santé, la paix, le bonheur, la joie et l'abondance : vous ne vous amusiez que comme le reste des hommes; je vous ai procuré les amusemens des dieux. Qui vous fait réfléchir? Ah! vous cherchez si vous avez aussi créé la reconnaissance. Que vous importe? la reconnaissance prête souvent aux plaisirs du bienfaiteur cette gêne que l'étiquette répand au milieu des fêtes. Si quelque puissance dans la nature avait le droit d'interdire la reconnaissance à l'obligé, ce devrait être le bienfaiteur : elle est pour lui le quart-d'heure de Rabelais; c'est le mémoire de sa dépense qu'on lui présente.

Que vous sert d'avoir de grandes propriétés, de pouvoir dire quand vous êtes sur la plate-forme de vos palais champêtres: Tout ce que mon œil embrasse m'appartient; il ne peut toucher l'horizon sans mesurer encore mes domaines? Si l'orgueil est un plaisir, certes, cette vue vous amuse. Vous secouez la tête : il ne s'agit pas d'orgueil, dites-vous. Mais de quoi donc? Ah! j'entends : la grande jouissance est dans le moment où vos fermiers vous apportent le produit de cette vaste superficie. Vous souriez : c'est cela. Fort bien : je

conçois que ce moment a de grands charmes, mais il ne revient que tous les trois mois; et que faites-vous pendant ces trois mois? Tenez, je crains que vous ne vous ennuyiez : vîte, une fête. Je vous propose une noce champêtre, que vous présiderez. Voyez-vous ce petit coin de terre inculte? voyez-vous un peu plus loin cet homme robuste à qui la nature ne donna en propriété que des sueurs, et qui ne trouve pas toujours à les vendre? Voulez-vous vous amuser? mariez cet homme à cette terre; unissez à cette vierge, qui brûle de produire, le travail qui ne cherche qu'à féconder. Dépêchez-vous, pressez l'heure de vos plaisirs : bâtissez-y une jolie cabane, commode, riante et salubre; ce sera la dot de l'épousée : achetez une charrue, une bêche, un rateau, un cheval, une génisse; ce seront les présens de noces de l'époux : construisez un grenier où vous déposerez le premier grain qu'il ensemencera; ce sera le lit nuptial : n'oubliez pas une petite grange; il faut bien un berceau pour les premiers enfans. Mais la noce faite, vous craignez le retour de l'ennui. Eh, mon ami! n'est-ce rien que les souvenirs? Faire le bien c'est semer des moissons pour la mémoire. Bon, voici vos fermiers; comptez avec eux :

ne trouvez-vous pas que les trois mois se sont écoulés plus vîte cette fois ?

Et puis croyez-vous mon génie épuisé ? N'aperçois-je pas sur le bord de cette rivière un emplacement heureux pour construire un charmant village ? Qu'un groupe de vingt ou trente jolies maisons embellirait ce paysage ! Vous aimez le théâtre, ce me semble ; hé bien, voilà la plus délicieuse décoration. Quelle douce harmonie que le bruit de ces métiers dont vous allez remplir ces aimables asiles ! comme elle a banni pour jamais le morne silence qui régnait dans cette solitude ! Quelle grâce ! quelle légèreté ! quelle vie dans ces nombreuses nacelles que ces heureux et paisibles habitans font flotter sur cette onde ! Regardez la rame auxiliaire guider vers les cités les cargaisons de votre petite colonie. Ah ! vous avez enchéri sur l'ordonnance de ma fête : à merveille ; je vous sais bon gré d'avoir enrichi de ce petit temple à l'Eternel ce riant séjour de l'industrie : l'idée d'un Dieu protecteur donne de la majesté au mouvement des ateliers. Que l'oisiveté prie, qu'elle se dise pieuse : mensonge ; elle n'est que sacrilège. Il s'élève avec grâce ce petit temple ! quel habile architecte vous a secondé ? quels

pinceaux savans en ont décoré les voûtes et les murs? quels ciseaux précieux ont sculpté ces figures? Aux plaisirs si doux de mes fêtes agricoles et industrielles, aux spectacles délicieux que vous sûtes vous créer sous le toit de l'indigence, vous avez encore associé les charmes si doux que procurent les arts. Continuez; plus d'ennui pour vous. Laissez, sans vous troubler, les rhéteurs déclamer contre la source de vos richesses : vous savez en user dignement; vous êtes digne de les posséder. Mais si vous restez froid pour les plaisirs que je vous propose, les richesses vous déshonorent autant que vous déshonorez les richesses.

Crois-tu, Giafar, que dans un pays où toutes les fortunes ont changé de place, cette morale ne vaudrait pas mieux que cette satire moralisante dont on abuse? Quand le vent n'est pas le meilleur de ceux que le nautonnier desire, quel est pour celui-ci la conduite la plus sage à suivre? Est-ce de le maudire, ou d'en tirer le meilleur parti possible? Bonsoir.

LETTRE XXII.

Le même au même.

Si, d'après l'inévitable et funeste loi qui veut que tout périsse, le monde devait voir dans des siècles, dont il est impossible de prévoir l'éloignement, la langue française survivre à la nation elle-même, et devenir, pour les peuples de ces tems cachés encore dans l'avenir, une langue classique, comme la grecque et la latine le sont aujourd'hui pour le monde savant, il est difficile de prévoir, mon cher Giafar, à quel terme s'arrêteraient les disputes qui s'éleveraient alors entre les commentateurs. Dieu veuille, me disait un homme de bon sens, pour la tranquillité de la république des lettres dans ces âges futurs que cette immensité d'inscriptions que vous apercevez sur toutes les portes de ces maisons de commerce soient, à cette époque, si profondément ensevelies dans les entrailles de la terre, que les

fouilles n'en reproduisent aucune aux regards des savans d'alors ! A coup sûr il ne leur viendrait jamais en pensée que dans la capitale du monde, que dans la première ville de la France, que dans la cité la plus célèbre dans ces siècles de lumière par son goût pour les arts, par son urbanité, par son atticisme, l'on ait permis, l'on ait souffert que la majeure partie des inscriptions que les citoyens font placer sur le frontispice de leurs habitations pour indiquer quel est le genre de leur industrie, blessent les convenances, insultent à la raison, et outragent la langue dans ses principes les plus généralement connus. Heureux encore si ces espèces d'enseignes étaient toujours peintes ou écrites sur le bois : l'on aurait l'espoir que l'humidité des hivers, les neiges, la pluie, les vers et la chaleur desséchante d'une vingtaine d'étés les auraient bientôt réduites en poussière, et que ces sottises n'arriveraient point à la postérité. Mais le faste ne répugne point du tout à se trouver en compagnie avec l'ignorance, et ces ridicules inscriptions brillent quelquefois en lettres d'or sur le marbre. Croiriez-vous, me disait-il, que peu d'années avant la révolution j'ai vu, pour annoncer au public, aux

voyageurs, aux étrangers un fort bel hôtel garni, que le propriétaire avait jugé convenable de nommer hôtel de la Reine; que j'ai vu, dis-je, sur un grand marbre noir cette inscription ainsi gravée : *Hôtelle de la Reyne?* Hé bien! qu'un jour à venir, comme je le supposais tout à l'heure, la langue française devienne langue savante, qu'on se livre à l'étude de cette langue morte comme nous nous livrons à celle des peuples célèbres de l'antiquité, et que, par hasard, quelque *archéologue* vienne à déterrer ce marbre, pressentez-vous les difficultés, les contestations, les querelles qui s'éleveront entre les érudits, et combien l'ignardise d'un *peintureur* de bâtimens fera écrire de mémoires, enfanter de volumes, et perdre de tems à de graves académies? Est-ce que l'on présume qu'il puisse arriver un jour que les académies n'aient plus rien à faire sur la terre, pour leur ménager ainsi d'avance des matériaux de disputes, à peu près comme les peuples à foi punique glissent dans leurs traités de paix quelques faux-fuyans, quelques expressions captieuses pour rallumer la guerre?

Qui sait? à cette indifférence pour les enseignes, dont l'orthographe blesse la gram-

maire, est attaché peut-être quelque respect humain pour le titre d'académicien. Pourquoi non? Ce titre n'est-il pas une enseigne? Les académiciens dont le mérite justifie ce titre sont semblables aux enseignes bien orthographiées; mais ceux qui ne possèdent pas ce mérite à quoi ressemblent-ils? Si l'on ne s'occupe pas de la correction des enseignes, ne serait-ce pas que l'opération irait plus loin qu'on ne le voudrait?

Ne t'ai-je pas dit ailleurs, Giafar, que je t'expliquerais un jour ce que c'est qu'une académie? C'est, ou ce doit être, chez une nation éclairée, la réunion de tous les hommes les plus distingués dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Pour décider si ce but est vraiment rempli, et si la composition d'une académie est conforme à cet esprit, il ne faudrait pas toujours, surtout en France, consulter le public; car, naturellement malin, il est constamment enclin à rire de ceux qu'on lui présente comme des prodiges dans leur espèce: il faudrait encore moins s'en rapporter aux savans, aux littérateurs, aux artistes qui ne sont pas de cette académie; car l'amour-propre blessé jouerait inévitablement un grand rôle dans leur réponse. Comment donc faut-il s'y prendre pour prononcer? demandai-je à

l'homme avec qui je causais. Il s'agit seulement, me répondit-t-il, d'examiner quels sont les moyens reçus pour y parvenir, ou, pour mieux me faire entendre, quel est le mode consacré pour en ouvrir les portes à ceux qui n'en sont pas encore. Si l'académie va chercher les hommes, il est évident que la composition sera toujours bonne : si les hommes vont chercher l'académie, l'alliage sera inévitable. Je ne parle ici qu'en thèse générale, et je n'entends faire l'application de ces réflexions à aucune académie de l'Europe ; je parle seulement comme si l'idée de la formation d'une académie me frappait pour la première fois, et comme si j'étais consulté sur les meilleurs principes à adopter pour le chapitre des réglemens relatifs aux réceptions ; et comme il devrait être pour la plus grande gloire de ces corps savans, il faudrait qu'il fût interdit à tout homme d'afficher d'autres prétentions aux académies que l'éclat de ses talens, et que ce fût par le bruit seul de sa renommée qu'il lui fût permis d'exprimer son desir d'y arriver. Il faudrait que, lorsqu'une académie aurait une place vacante à donner, il ne lui fût pas loisible d'ouvrir une liste de candidats ; mais qu'elle jetât les yeux sur les hommes qui s'oc-

cupent du progrès des connaissances humaines, qu'elle pesât leur plus ou moins de mérite, et qu'elle appelât enfin celui qu'elle croirait être parvenu au degré d'excellence convenable pour être appelé. Ainsi, elle choisirait toujours bien, parce qu'il est naturel de penser que des hommes d'un mérite réel seraient jaloux de ne s'associer que leurs pairs. Il arriverait alors que l'on entrerait à l'académie au moment que l'on s'y attendrait le moins, et que l'on n'aurait pas perdu à solliciter la faveur d'y être admis un tems qu'il serait plus convenable et plus utile d'employer à mériter d'y être reçu. Si l'on s'arrêtait au parti contraire, je crois que les inconvéniens l'emporteraient sur les avantages. Je suppose, par exemple, qu'une académie raisonnât ainsi : L'honneur d'être reçu dans mon sein vaut bien la peine d'être recherché, d'être demandé : présentez-vous, faites-vous inscrire ; j'examinerai ensuite si je dois accueillir votre demande. Je ne m'arrêterai point à examiner si ce ton de supériorité est convenable ou non, mais je dirai seulement que ce mode peut entraîner des résultats peu heureux ; et d'abord, plus un homme a de mérite réel, plus il en doute lui-même, et de ce

doute naît une modestie honorable. Il réunit donc sur sa tête la double gloire et de son talent et de sa modestie. Tout en se défiant de lui-même, il n'en a pas moins la confiance de sa force; tout en connaissant les bornes que doit avoir sa modestie, il n'en est pas moins convaincu du lustre qu'elle ajoute encore à ses connaissances supérieures. N'attendez donc pas qu'il fasse aucune démarche capable de compromettre l'un et l'autre : savoir, d'un côté sa suprématie, en s'inscrivant sur une liste où son nom, se trouvant placé avec beaucoup d'autres, l'exposerait à une sorte de parallèle et de balotage avec des personnages qui lui seraient inférieurs, et lui feraient courir la chance du caprice; et de l'autre sa modestie, en démentant par l'espèce de jactance de cette inscription, sa réserve accoutumée sur l'étendue de ses connaissances. N'attendez jamais qu'un homme vraiment délicat se résolve à faire sans répugnance cet aveu, pour ainsi dire public, de sa haute opinion pour son propre mérite. Je suis loin de censurer ceux qui pourraient triompher de cette répugnance : mille raisons peuvent les y déterminer; mais il peut arriver enfin qu'un homme n'en triomphe jamais; et le voilà, par

le vice du mode de réception, irrévocablement privé de sa plus honorable récompense, tandis que l'académie elle-même perdra l'avantage de posséder un homme qui l'honorerait. La question la plus funeste à la gloire de ces corps savans que puisse faire le public, c'est lorsqu'il est fondé à demander : Pourquoi tel homme n'est-il pas de l'académie, et pourquoi tel autre en est-il ? Ce que je viens de dire prouve qu'il peut arriver quelquefois qu'il ait le droit de faire la première partie de cette question ; ce que je vais ajouter prouvera qu'il peut aussi acquérir le droit de faire la seconde.

Si une inscription de candidats est permise, si elle est même exigée comme condition préliminaire, la médiocrité ne balancera pas à s'en emparer : on verra pour une place vacante cinquante prétendans ; et à peine sera-t-il possible de faire parmi ces noms le triage de deux ou trois noms d'hommes recommandables, j'entends par les talens. D'abord il en rejaillira une sorte de ridicule sur l'académie elle-même par les allusions que la faiblesse des concurrens fournira à la malignité publique : il en résultera encore que l'homme de mérite se félicitera tout bas

d'avoir résisté à la velléité de s'inscrire, et par conséquent évité de se trouver enveloppé dans les épigrammes lancées en général sur cette masse de candidats; et de là son éloignement pour se soumettre à ce mode d'inscription s'accroîtra de plus en plus. N'est-il pas évident ensuite que l'académie, en exigeant cette inscription, se sera, de fait, imposée l'obligation d'examiner les titres de tous ceux qui s'inscriraient; et certes, ce sera, à coup sûr, un tems bien gratuitement perdu, puisque tel homme pourrait s'inscrire, sur lequel il ne fût jamais tombé en pensée à l'académie d'arrêter son attention. Enfin, et ceci serait un grave inconvénient, car la morale y serait intéressée, ne peut-on pas demander si, en mettant de la sorte un certain nombre d'hommes en présence pour disputer la même place, ce n'est pas ouvrir entre eux une lutte sourde, secrette et cruelle, en leur permettant de concevoir l'espérance d'arriver à un rang auquel peut-être ils n'eussent jamais osé prétendre? N'est-ce pas, en quelque sorte, les inviter à se faire une petite guerre souterraine pour s'écarter réciproquement? N'est-ce pas les enhardir à faire usage contre leurs rivaux de critiques

injustes, de mépris affectés, de calomnies mêmes pour les évincer? N'est-ce pas, pour ainsi dire, leur recommander d'user de toutes les ressources de l'intrigue, de la flatterie, des fausses louanges pour capter leurs juges? Et s'il est dans la possibilité que quelques-uns d'eux réussissent à en imposer à la vérité, à la puissance et à leurs protecteurs, n'est-il pas clair que l'académie, croyant n'avoir adopté qu'un mode capable de l'éclairer elle-même sur le mérite de tel ou tel individu, se trouvera insensiblement influencée sur le choix qu'il lui faudra faire, ne s'apercevra qu'elle aura donné la place au moins digne que lorsqu'il ne sera plus tems d'y remédier, et se verra, malgré les intentions les plus droites, l'objet des sarcasmes publics, du ressentiment des candidats rejetés, et de l'indifférence des hommes d'un vrai talent, qu'un semblable dénouement instruira à ne jamais en encourir la honte?

En supposant qu'un pareil mode pût être adopté par une académie quelconque, on dirait, pour le justifier, que c'est pour elle l'unique moyen de s'assurer de l'intention réelle de ceux dont les titres, pour y être reçus, sont recommandables; de lui épargner le reproche

d'oublier les hommes qui possèdent ces titres, et de sauver à sa dignité le désagrément d'en nommer qui se refuseraient peut-être à cet honneur. Ces objections seraient toutes également frivoles : d'abord elle ne connaîtrait point ainsi les intentions des hommes distingués qu'elle voudrait honorer de son choix. Je viens de prouver que plus un homme aura de mérite, plus il répugnera à venir, en quelque sorte, dire publiquement : J'ai du mérite ; songez à moi. N'est-il pas bien juste de lui souffrir le noble orgueil de s'en reposer sur l'éclat de sa renommée ? En l'obligeant à s'inscrire, c'est lui faire tacitement une sorte d'injure, c'est le mettre au-dessous de sa réputation : or, si le mode en lui-même l'empêche d'exprimer son voeu, on ne le connaîtra donc pas, et l'académie n'aura réussi qu'à connaître, non l'intention, mais les prétentions, ou pour mieux dire la jactance ordinaire de la médiocrité ; et ce n'est pas, à coup sûr, ce qui lui importe. Mais, dirait-on, elle veut éviter le reproche d'oublier les hommes dignes de partager ses honneurs : on vient de voir que par le mode lui-même elle se serait mise dans la nécessité de les oublier constamment ; mais cela ne fût-il pas, pourquoi

sa mémoire serait-elle plus mal servie pour les hommes de sa propre nation qu'elle ne l'est ou ne le serait pour les hommes illustres des pays étrangers ? Supposons pour un moment qu'elle voulût s'associer quelques-uns de ceux-ci, la verrait-on ouvrir un registre où ils seraient obligés de s'inscrire ? Elle saurait bien, sans recourir à cette ressource, discerner ceux à qui elle devrait cette faveur ; elle ne craindrait pas que la voix publique s'élevât contre ses décisions ; sa sagacité ne la trahirait pas sur le choix du plus digne. Pourquoi donc son jugement serait-il plus en défaut pour ses compatriotes ? pourquoi plus de restrictions dans la justice qu'elle leur devrait que dans celle qu'elle accorderait aux étrangers ? pourquoi les priverait-elle du charme attaché à la dignité de cette pensée ? J'ai été appelé, tandis qu'elle en assurerait l jouissance entière aux savans des autres climats. Quoi donc ! elle saurait bien apprécier le mérite de l'homme qu'une distance de trois, quatre, cinq cents lieues peut-être séparerait de ses frontières, et il lui faudrait exiger qu'une demande spéciale l'éveillât sur celui de l'homme qui vit à sa porte ! Cette différence, dans la manière de procéder n'impliquerait-telle pas contra-

diction dans les principes, et l'une ne serait-elle pas la juste critique de l'autre? Mais, ajouteront les défenseurs du systême que je discute, l'académie ne devra-t-elle pas, avant tout, songer à sa dignité, et n'est-il pas sensible qu'elle serait compromise par le refus d'un individu qu'elle aurait choisi? Et en quoi donc? Il me semble que le déshonneur est tout entier pour celui qui rejette une faveur dont tous les hommes célèbres sont jaloux. Est-il quelque excuse valable pour se refuser à un tel honneur? peut-on placer un homme dans une hypothèse telle, qu'il puisse tirer vanité d'un tel refus? et croit-on, d'ailleurs, que les exemples de semblables refus seraient si communs? Et si de loin en loin il s'en présentait quelques-uns, pense-t-on que le public n'en chercherait pas les motifs; et que s'il reconnaissait, par aventure, que l'esprit de parti a seul présidé à ce refus ridicule, il n'en fît pas rejaillir la honte toute entière sur l'homme qui s'en serait rendu coupable, et n'entourât, au contraire, de toute son estime le corps savant qui, par cette nomination même, se serait montré supérieur à toutes ces vaines considérations d'opinion.

Telles sont, mon cher Giafar, les ré-

flexions sérieuses où la remarque badine sur les enseignes ridicules conduisit insensiblement l homme sensé avec lequel je m'entretenais. Comme il affectait constamment d'argumenter par supposition, je ne voulus point gêner sa véracité en cherchant à pénétrer indiscrètement sa pensée pour connaître si ses observations s'appliquaient à quelque corps savant de la France : je me permis simplement quelques questions sur l'origine de ces académies. Je ne vous dirai rien, me répondit-il, de celle du mot académie que tout le monde connaît ; je remarquerai simplement, en passant, que les modernes lui donnent, à mon avis, une acception toute différente de celle que lui donnaient les anciens : ils entendaient par académie la réunion de quelques sages, et chez les modernes une académie n'est souvent rien moins qu'une réunion de philosophes. Les deux idées ont cependant ce point de contact que les académiciens de l'antiquité formaient une secte, et que ce titre de secte aurait pu convenir quelquefois aux académiciens modernes. A l'instar de toutes les sectes, il fut bien quelques académies sujettes aux erreurs ; elles en eurent par fois l'intolérance, les préventions,

l'esprit persécuteur, le fanatisme même. Toutes ne méritent pas ce reproche, mais toutes ont eu du penchant pour la domination. Cela devait être : créées par l'autorité, les académies devaient contracter quelque chose du caractère de leurs créateurs. L'autorité leur disait en les créant : Je vous ordonne d'éclairer. Par conséquent les académies durent dire aux hommes : Vous serez éclairés comme nous l'ordonnerons. Et de quel droit? Du droit que tout délégué de l'autorité suprême reçoit de l'autorité même qui le délègue de gouverner comme il l'entend dans la partie qui lui est confiée. La solution n'est pas sans importance, car voilà les lumières entre les mains de l'autorité. Il me semble cependant que les lumières devraient remonter des hommes vers l'autorité, et non pas descendre de l'autorité vers les hommes. Cette marche inverse explique bien des phénomènes littéraires : de là, la condamnation du Cid ; de là, le panégyrique de saint Louis et de Richelieu pendant cent cinquante ans ; de là tant de prix accordés et tant de prix refusés ; de là tant d'hommes écartés et tant d'hommes reçus ; de là tant de choses arrivées.

Charlemagne eut une académie dans son

palais. Cette tentative n'a point jeté de ridicule sur Charlemagne ; elle n'en a jeté que sur son siècle. Au contraire, Richelieu, en créant une académie, en recueillit seul le ridicule, et honora son siècle. C'est que Charlemagne, en créant la sienne, n'avait en vue que les lettres, et Richelieu que son amour-propre. Charlemagne ne mit en évidence que la faiblesse des connaissances de son tems, et Richelieu ne mit en lumière que la vanité des siennes. Sous Charlemagne les hommes furent au-dessous de son idée, et sous Richelieu ils furent au-dessus ; et quoique l'un et l'autre eussent meublé leur académie de personnages ridicules, quoiqu'il n'y eût aucune différence entre Colletet qui prenait le titre de Thucidide, et le jeune Ilgebert qui s'intitulait Homère, celle de Charlemagne dut périr, parce qu'enfin il avait choisi les premiers hommes de son siècle, et celle de Richelieu prospérer, parce qu'il avait appelé les plus médiocres du sien, et que par conséquent ici tous les matériaux pour perfectionner étaient prêts, tandis que là ils manquaient en totalité.

Dans tous les tems on a beaucoup trop déprimé ou beaucoup trop loué les académies. Je ne crois pas que l'on ait bien aperçu la

véritable raison de ces deux excès. Elle n'est point, ce me semble, dans les travaux des académies : ils méritèrent en général toujours beaucoup plus l'estime que l'enthousiasme; et en cela je crois en faire l'éloge moi-même, mais jamais ils ne descendirent à mériter le mépris. Ainsi, l'engouement et l'improbation étaient également injustes, l'un parce qu'il nuisait à l'estime, et l'autre parce qu'elle la refusait en entier. Il faut donc chercher cette raison ailleurs : elle ne sera pas difficile à trouver; et c'est que pour former une académie l'on s'y est toujours mal pris. L'autorité veut qu'il y ait une académie; en cela toute autorité a raison. Une institution semblable est le lustre des états : c'est l'exposition publique de leurs richesses pour l'avancement des connaissances; c'est la plus honorable partie du faste permis aux nations puissantes et civilisées. Mais pour que cela soit en effet, que doit faire l'autorité? Il faut qu'elle dise : J'ordonne qu'il y ait une académie, et j'entends que cette académie soit composée de tant de membres, quarante, cinquante, cent, si elle le veut, et qu'elle s'arrête là. Et qui donc les nommera? Cela ne sera pas difficile : il faut que l'auto-

rité dise à la masse entière des hommes qui professent les lettres, les sciences et les arts : C'est votre affaire : vous connaissez les plus dignes ; choisissez, indiquez vous-même. Vous verrez alors la vérité se prononcer. Vous n'entendrez pas l'homme médiocre dire : C'est à moi qu'appartient cet honneur ; il ne l'osera pas : mais il dira : C'est à un tel. L'homme de mérite ne s'indiquera pas lui-même non plus, parce qu'il sera sûr que la voix publique le désignera. L'autorité n'aura pas même besoin d'exiger que ce grand jury aille aux voix ; il lui suffira de recueillir les conversations, et c'est dans ces conversations qu'elle entendra : C'est tel, tel, tel qui doivent entrer. Mais si l'autorité nomme, comment sera-t-elle alors en garde contre les prétentions des courtisans dont la classe se retrouve dans les sciences, les lettres et les arts, comme partout ailleurs ; contre les sollicitations des femmes, toujours *laudatives* à l'excès du mérite de leurs protégés, et dont on capte si facilement le suffrage par un madrigal ou par un portrait ; contre les prédilections des hommes puissans ; contre les suggestions, les préventions, les préjugés enfin de ceux qu'il lui faudra nécessairement employer pour organiser cette institution ? Il arrivera

donc, malgré elle, en dépit même de son excellente volonté, qu'elle ne réunira que des élémens disparates, incohérens, insignifians peut-être : et ne se trouvât-il qu'un seul mauvais choix dans ceux qu'elle aurait faits, cela suffira pour ameuter les murmures, le mécontentement, le blâme et l'ironie contre la totalité. Combien de gens, cent cinquante ans même après la nomination faite par le cardinal de Richelieu, se figuraient toujours, en venant écouter l'académie française, y rencontrer encore Colletet ! Combien de gens, à la même époque, prodiguaient de leur côté l'encens à l'académie française, parce que Richelieu y avait placé Gombaud, et que ce souvenir leur conservait l'espoir de s'y glisser quelque jour ! Il résultera de ce vice qu'une académie quelconque ne fera jamais que la moitié du bien qu'elle pourrait faire, parce que le public sera divisé en deux portions, l'une qui lui refusera toute espèce de confiance, l'autre qui trouvera toujours admirable ce que même elle fera mal. Que l'on mêle trop d'alliage à une monnaie, elle perd nécessairement de son crédit. Il en est de même d'une académie : qu'il s'y mêle un grain de plomb, on ne parlera que de ce plomb ; et seul il suffira pour

faire oublier l'or. Tel est le monde. Vous voyez donc que ma comparaison du titre d'académicien avec les enseignes mal orthographiées n'était pas si extravagante, relativement à quelques personnes.

Un peintre d'enseignes était un jour chargé d'écrire sur la porte d'un marchand de vin, dans les environs du Louvre, cette phrase : *Magasin de vins fins ;* et il avait écrit : Magazin de vins *fains*. Il y travaillait encore lorsqu'un artiste, d'un caractère un peu goguenard, passe et aperçoit la faute. Il s'approche de cet homme, et lui adressant la parole, mais à voix basse, et comme s'il eût craint de l'humilier : Mon ami, lui dit-il, vous vous trompez ; on se moquera de vous : vous avez écrit vins *fains* : ce n'est pas comme cela ; il faut mettre vins *feints*. Le ton, tout à la fois sérieux et persuasif avec lequel il lui donnait cet avis plaisamment perfide, inspira une vive reconnaissance au peintre d'enseignes ; il le remercia sincèrement de ce service, et, se hâtant d'effacer sa faute première, ne manqua pas d'écrire en toutes lettres : Magazin de vins *feints*. Croiriez-vous que, pendant six mois au moins, ni l'épigramme qu'une semblable inscription faisait porter sur le marchand de

vin, ni l'idée plaisante qu'elle offrait sans cesse à l'esprit du public, ne firent naître l'idée d'ôter l'enseigne; et que, quoique tout Paris passât en riant devant cette boutique, cela ne l'empêcha pas de venir y chercher, acheter ou boire ces vins *feints* avec une tranquillité imperturbable?

Maintenant faites l'application : les solliciteurs qui parviennent à faire nommer un homme sans talent à une académie ne ressemblent-ils pas à cet homme qui écrit une enseigne sans connaître les mots qui doivent la rendre régulière? le bouffon dont le conseil lui fait substituer un mot épigrammatique à un mot impropre n'est-ce pas le public? et le titre d'académicien dû à une semblable promotion n'est-il pas l'enseigne qui provoque le rire de tous les passans?

N'a-t-on pas vu long-tems sur une enseigne l'oiseau favori de Léda pressant un crucifix contre son sein avec une expression d'amour égale à celle qu'il prodigua jadis à la mère de Castor? Qui croirait que cette impertinente impiété voulait dire : *au Signe* (cygne) *de la Croix?* N'a-t-on pas vu le frontispice d'une boutique offrir un tableau représentant un singe enveloppé d'une pièce de toile blanche?

cela voulait dire : *Au saint Jean-Baptiste* (au singe en batiste.)

Vous voyez, continua le critique, jusqu'où l'on pourrait pousser la comparaison entre les hommes usurpateurs du titre d'académicien et les enseignes ridicules. Indiquer le signe le plus sacré parmi les chrétiens par le déplorable calembourg que présente l'association du nom d'un oiseau avec l'un des instrumens les plus révérés dans leur culte; accoupler le nom d'un animal à celui d'une étoffe pour en composer indécemment le nom de l'un des hommes les plus fameux parmi les fondateurs d'une religion, ces sottises n'offrent-elles pas à l'esprit une idée toute pareille à celle que fait naître la vue d'un homme sans talent assis au rang de ceux dont on est accoutumé à admirer l'excellence? L'homme qui n'a d'autre signe de l'académicien que le diplôme qu'il tient entre ses mains, et l'animal qui n'a d'autre connexité avec la religion que la croix qu'il tient entre ses pattes, ne provoquent-ils pas également le rire, quand on trouve le mot de leur énigme? Et le singe, qui doit à une enveloppe de batiste l'honneur de figurer à la place du précurseur du Christ, blesse-t-il plus la vérité que l'être nul qui doit

à l'enveloppe d'un fauteuil académique la gloire d'être appelé le confrère de Racine?

Le frondeur me quitta, et fut promener ailleurs son bon sens et sa bile : je dis son bon sens, parce qu'il me parut en déployer beaucoup quand il ne s'attacha qu'au mode des réceptions : je dis sa bile, parce que ses applications ne m'en parurent pas exemptes. Il est des hommes, et ils sont assez communs ici, qui s'attachent beaucoup plus à saisir le mauvais que le bon côté des choses : ils croient apercevoir des vices dans les meilleures institutions, et ne s'aperçoivent pas que le vice est dans leur amour-propre, bien plus que dans l'objet de leur censure. C'est surtout dans la classe qui, par état même, doit être la plus instruite, c'est à dire parmi les savans, les lettrés et les artistes, qu'ici cet amour-propre est le plus irritable. Ils ne se pardonnent pas plus, entre eux, l'infériorité que la supériorité du mérite : la première, qui ne devrait exciter que l'indulgence, ne leur inspire que le dédain ; la seconde, qui ne devrait les porter qu'à l'admiration, ne les détermine qu'à la jalousie. Ils se font ainsi un supplice des talens mêmes qu'ils reçurent de la nature, ou qu'ils acquirent par l'é-

tude, et qui ne leur furent donnés que pour faire le charme de leur vie. Dès qu'ils ont atteint la renommée, il semblerait qu'ils se dépouillent du caractère de l'homme pour revêtir celui des femmes : ils en prennent la petite coquetterie, les petites rivalités, les petites perfidies. A peine est-il un dixième de ces hommes, dont se compose ce qu'ils appellent la république des lettres, qu'un bon esprit, un sentiment naturel de droiture, une philosophie éclairée mettent au-dessus de ce défaut déplorable, et dont la malheureuse puissance empoisonne les jouissances de tous les autres. Si tu crois, Giafar, que ce soit le public instruit dont le jugement assigne, d'abord du moins, les rangs entre les lettrés, tu t'abuses. Sans doute, à la longue, ce public arrive à user de ce droit avec l'empire qui lui appartient ; mais que de tems avant que ce jour de justice vienne à luire ! Chaque savant, chaque littérateur, chaque artiste voit long-tems, entre lui et le public, les savans, les littérateurs, les artistes, c'est à dire ses rivaux, ses ennemis souvent : c'est une barrière qu'il lui faut franchir. Il éprouve bien moins d'inquiétude de l'opinion que le public aura de son ouvrage que de l'opinion

qu'en donneront ses pairs. En général, qui dans les sciences s'élève de prime abord contre les découvertes? Ce sont les savans. D'où part dans la littérature la première indiscrétion contre un ouvrage, le premier trait malin, la première épigramme, la première défaveur, si ce n'est des littérateurs? Qui dans les arts se hâte de fourvoyer, si j'ose le dire, le goût encore incertain du public sur une production nouvelle? Les artistes. Tous ces hommes on ne les entend jamais blâmer de haute lutte; leur première phrase est presque toujours un éloge. Mais le redoutable arsenal des MAIS arrive avec toutes ses foudres: les salves en sont longues; et jusqu'à ce que les bienheureux N'IMPORTE du public viennent imposer silence à cette assourdissante artillerie de MAIS, les anxiétés, les angoisses se font rudement sentir. Ecoutez-les; ils se plaindront tous des malheurs de cette guerre intestine: suivez-les; vous verrez que tous en sont soldats.

Si vous avez un enfant, m'avait dit le critique pendant notre entretien, et que vous vouliez qu'il ne conçoive que des notions raisonnables sur certains objets, ne le conduisez pas dans les rues fécondes en boutiques décorées d'enseignes; car il s'imaginera que

les tours sont d'*argent*, que les pommes sont d'*or*, que les corbeaux sont *blancs*, que les singes sont *verts*, que les chats sont *bottés*, que les femmes sont *sans tête*, que le roi de Perse est *maure*. Si vous voulez qu'il prenne une juste idée des douceurs attachées à la culture des connaissances, ne le conduisez pas parmi certains savans, certains littérateurs, certains artistes; car il croira que les sciences sont cultivées par les *ours*, les lettres par les *chats*, les arts par les *couleuvres*.

LETTRE XXIII.

Le même au même.

C'ÉTAIT hier, Giafar, un jour de fête publique : j'aime ces sortes d'institutions. On m'affirme que les fêtes nationales actuelles n'ont aucune analogie avec les fêtes nationales d'autrefois : tant pis pour les anciennes. Jadis les évènemens rappelaient les fêtes ; aujourd'hui ce sont les fêtes qui rappellent les évènemens : elles étaient autrefois une conséquence convenue de la joie supposée ; aujourd'hui elles sont une conséquence avouée de la grandeur reconnue. Ainsi, les premières ne faisaient qu'une date, tandis que les secondes font monument. Ce qui prouverait presque que les évènemens que l'on célébrait jadis par des fêtes publiques n'étaient pas toujours un véritable objet de réjouissance nationale, c'est que les Français alors n'avaient aucunes fêtes fondées.

Quoi qu'il en soit, n'ayant point vu les fêtes anciennes, je ne sais si les nouvelles sont préférables; mais telles qu'elles sont, elles sont bien, quoiqu'à mon avis il fût possible de les perfectionner encore. Mais enfin, faites pour le peuple, c'est du peuple dont on s'y occupe avec décence, avec une sorte de gravité, avec une espèce de dignité sérieuse, qui tient presque du respect : et quand ce serait avec un respect sans réserve, qui pourrait s'en plaindre? On ne s'aperçoit jamais si bien que le peuple n'est autre chose que la masse entière de la nation, et l'on ne sait jamais aussi parfaitement que l'on fait partie de ce peuple que dans les fêtes nationales. Quel fou s'offenserait donc que le respect y fût fortement senti? s'offense-t-on d'être honoré? Il en est de ces fous.

Ce n'est que par l'élévation du génie que l'on juge bien du style le plus noble pour les grands édifices. Il en est de même quand il s'agit d'une nation en corps : il faut une ame élevée pour discerner quel hommage à lui rendre est plus convenable. Des feux d'artifice, des illuminations, des danses, des jeux gymniques, des courses où les vainqueurs soient noblement couronnés, tout cela ne

s'appelle pas, au dire de certaines gens, s'occuper du peuple : à les entendre, il faut le faire manger et boire, il faut lui jeter de l'argent. Ils ont deux motifs pour raisonner ainsi : comme ils ne mangeraient pas, comme ils ne se baisseraient pas pour ramasser cet argent, on s'apercevrait qu'ils ne sont pas peuple. Ces hommes et moi nous ne nous entendons pas : à mon avis, ce n'est pas s'occuper du peuple que de l'avilir. Je n'aime pas non plus les spectacles gratis : il ne faut pas que les plaisirs soient une aumône.

Parmi les nombreuses et magnifiques décorations de cette fête, j'ai, entre autres, remarqué un superbe temple à l'Industrie. Nul peuple n'a plus de droit au culte de cette déesse. En fait d'industrie, l'Europe est un grand corps dont la France est la Minerve : c'est de cette tête que partent toutes les conceptions ; c'est dans ce cerveau que s'élabore tout ce qui est grand, utile, productif, agréable dans les arts, les sciences, les métiers, les inventions. Et dans cette comparaison, Giafar, rien d'insolent pour les autres nations ; car c'est en France qu'est née cette belle pensée, que *l'univers est la patrie de l'homme dont les travaux quelconques sont*

au profit de l'humanité. Quel que soit le climat qui l'ait vu naître, un homme utile est Français aux yeux d'un Français. Il faut le dire avec franchise ; dans tout ce qui peut honorer le génie de l'espèce humaine il n'est point de nation plus dignement rivale des autres nations que la nation française ; car elle n'est point jalouse : donc elle n'étouffe rien.

La vie que répand chez elle l'étonnante et généreuse activité de cette industrie est telle, qu'ici l'aspect d'un personnage volontairement oisif est plus extraordinaire que révoltant : c'est un homme assis dans une rue que l'on ne remarque que parce tout le monde y marche. J'examinais ce temple dont je te parlais tout à l'heure ; j'en admirais l'élégante et riche architecture, j'en parcourais avec enchantement les immenses portiques ; j'étudiais avec intérêt les bas reliefs ingénieux dont ils étaient décorés, et les allégories dont le statuaire avait orné l'autel de la déesse. Un homme, que la même curiosité paraissait conduire, approuvait souvent, critiquait quelquefois. Je liai conversation avec lui. L'idée d'un temple à l'Industrie paraissait le ravir : On n'a jamais rien imaginé, me disait-il, de plus digne de la nation fran-

çaise : j'ai vu beaucoup de fêtes, mais dans aucune l'on n'a rendu un plus véritable, un plus digne témoignage au génie de nos compatriotes. Comme il causait avec esprit, je l'encourageai à continuer : alors il entra dans un long détail sur les découvertes des Français, sur leurs voyages maritimes, sur l'immense variété de leurs mécaniques, sur la perfection à laquelle ils avaient porté leurs manufactures en tout genre, sur les procédés de leur agriculture, sur les progrès qu'ils avaient fait faire à toutes les sciences mathématiques, physiques et naturelles, enfin sur ce caractère infatigable qui tendait sans cesse à découvrir, à inventer, à perfectionner, et sans cesse éprouvait le besoin d'apprendre, lors même qu'il jouissait avec profusion de tout ce qu'il avait appris. A l'entendre, je le pris pour un intendant du commerce, ou tout au moins pour une des premières têtes du négoce de quelques-unes de leurs principales cités. Si j'en juge, lui dis-je, par le feu dont brillent vos discours, et par le juste enthousiasme que vos connaissances vous inspirent pour la fécondité des esprits de votre patrie, vous devez mener, monsieur, une vie, non pas orageuse, mais furieusement agitée.

Je prévois qu'aucunes de vos heures ne sont perdues pour la prospérité publique. Quand on peint si bien le mouvement nécessaire à cette prospérité, on ne doit guère connaître le repos. — Moi? me répondit-il : point du tout ; j'approuve, j'admire ce mouvement, je l'accélère de tous mes vœux, je donnerais même à cet égard de très-bons conseils; et s'il prenait fantaisie au gouvernement de me consulter quelquefois, il ne s'en trouverait point mal ; mais je ne me mêle point de tout cela. Je suis comme ces hommes qui, tranquillement assis sur le rivage, jouissent avec délices du spectacle de la majestueuse agitation des flots; mais faire l'épreuve moi-même de cette agitation, je n'ai garde. Si vous me rencontrez ici c'est par hasard ; c'est la fête qui m'attire. Au reste, l'on peut bien, une fois dans l'année, déroger à sa manière de vivre. — Hé, quelle peut donc être, monsieur, la manière de vivre d'un homme si sensible à la vue d'un temple de l'industrie, si elle n'a aucun rapport avec cette industrie même? — Je vous ai dit, monsieur, que mes conseils étaient fort bons : il est peu de jours que je ne parle sur cette matière; et l'on m'écoute, j'ose

dire, avec quelque attention. — Ah, je vois que je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures; vous êtes membre de quelque chambre de commerce ou de quelque conseil....... — Nullement. Ce n'est pas toujours le mérite que l'on va chercher; et tout bien examiné, les emplois ne sont peut-être qu'un esclavage que j'ambitionne peu. — Mais enfin... — Non : ma vie est toute simple; en deux mots je vais vous la peindre; je n'ai nulle raison de la cacher : J'ai mille écus de rente, je suis garçon, je n'ai point les embarras qu'entraînent après eux un ménage, une femme et des enfans. J'ai soumis toutes mes actions à un ordre invariable : l'ordre ! c'est mon bien suprême. Je me lève exactement à huit heures : mon perruquier vient; je m'habille. A neuf heures précises je sors; je vais à mon café de prédilection : j'entre, je m'assieds, je déjeûne, et je lis les papiers. Quelques personnes surviennent; l'on cause. Deux heures sonnent; je prends ma canne, mes gants, mon chapeau; je vais dîner. A trois heures je reviens, je prends mon café. Quelque discussion s'élève : on me prend pour arbitre; je prononce. A cinq heures je fais une partie de domino; à neuf heures je bois une bou-

teille de bière, et je lis le journal du soir. A onze heures les garçons avertissent qu'ils vont fermer : je reprends ma canne, mes gants, mon chapeau, et je vais me coucher. — Certes, vous avez raison, monsieur; l'on ne peut mener une vie plus régulière. Mais par quel hasard avez-vous interrompu cet ordre admirable? car il me semble que vous n'avez point parlé, dans les détails que vous venez de me donner, de... — De promenade, n'est-il pas vrai? — Justement. — Oh, il n'y a point d'homme qui ne se relâche quelquefois de la sévérité de ses principes. Je me permets ces petites.... gaîtés deux ou trois fois par an; et puis demain, après demain, quelqu'un de ces jours enfin, n'est-il pas possible que dans mon café il s'élève quelque question sur les décorations de cette fête? Qui consultera-t-on? Moi sans doute. Il faut bien que j'aie vu de mes propres yeux. — J'entends; vous êtes l'oracle de ce café. — Je ne voulais pas le dire, mais vous l'avez dit. — Ainsi, toutes les fois que l'on parle d'arts, de commerce, d'agriculture, de législation... — En doutez-vous? — Dieu m'en garde. Ne vous ai-je pas vu tout à l'heure vous extasier sur la beauté de ce temple érigé en

l'honneur de l'Industrie ; et il est évident que vous aviez des droits incontestables pour l'admirer. D'après la vie que vous menez, un temple à l'Industrie doit être une chose très-importante pour vous ; et certes, si une nation était composée d'hommes qui vécussent de la sorte, il n'est pas douteux qu'elle ferait de grands progrès en ce genre. Mais enfin l'on ne vient pas au monde avec la science infuse. On vous consulte, dites-vous, sur tout ; vous résolvez toutes les questions parfaitement bien, je le veux croire : cependant il faut bien, pour être arrivé à ce haut degré de connaissances, que vous n'ayez pas toujours vécu comme vous le faites aujourd'hui : il faut...— Monsieur, depuis l'âge de dix-huit ans, je n'ai pas varié : je sortais du collège, où, dieu merci, je n'avais rien appris de tout ce fatras de grec et de latin que l'on y enseignait. J'avais malheureusement perdu mon père et ma mère dans mon enfance. Mon tuteur me laissa libre de ma destinée : tous les six mois il me payait exactement mon petit revenu. Je n'aimais point l'état militaire, parce que le sang me déplaît : je n'aimais point la robe, parce qu'on peut condamner des inno-

cens : je n'aimais point le commerce, parce qu'on peut, sans le vouloir, être entraîné dans des spéculations injustes : je n'aimais point l'agriculture, parce que la campagne m'ennuie : je n'aimais point le mariage, parce qu'on peut avoir une méchante femme : je n'aimais point l'étude, parce que souvent on ne se meuble la tête que pour obliger des ingrats : je n'aimais point le spectacle, parce qu'il y fait trop chaud. J'aimais beaucoup le café ; je venais le prendre tous les jours dans la maison que je fréquente encore. Depuis quarante ans elle a changé dix fois de propriétaire ; dix fois les habitans se sont renouvelés : seul je suis resté inamovible. Quand mon tuteur me rendit ses comptes, mon revenu se montait à quinze cents francs : j'en ai réalisé le capital. Rien n'est affreux comme l'égoïsme ; mais quelquefois il faut songer à soi : j'ai mis cet argent à fonds perdu : je me suis fait mille écus de rente. J'ai eu le bonheur qu'ils ont échappé à la révolution, parce que j'avais placé sur des particuliers. Et me voilà. — D'après cela, je vois, sans beaucoup de peine, que vous vous entendez aussi bien aux arts, à la politique, aux lois et à mille autres choses qu'à l'industrie ; et je sens que

les avis d'un homme qui n'a jamais rien appris peuvent avoir autant d'importance que la vie d'un homme doué d'aussi bonnes raisons que vous pour n'avoir jamais rien voulu faire, peut avoir d'utilité pour son pays. — J'eusse été bien fou de me casser la tête à apprendre quelque chose. Est-ce que depuis quarante ans je ne lis pas au moins quatre journaux chaque matin : donc j'en sais autant que le premier homme de l'état. — Ce sont là vos régulateurs? Peste! je ne m'étonne pas que vous ayez rendu d'aussi prodigieux services à la France. — Ils m'ont donné un tact dont vous ne vous faites pas d'idée : je suis toujours au courant de ce qu'il faut admirer ou déchirer. Je ne lis jamais un livre : hé bien, je sais à point nommé ce qu'il faut prononcer quand on parle par hasard de littérature. Cite-t-on un ouvrage, il me suffit de demander s'il est écrit depuis l'an 1700, et je décide, sans coup férir, qu'il est détestable. — Même Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Mably? — Que me fait tout cela? Ce n'est pas ma faute : que n'ont-ils écrit sous Louis XIV. Je n'ai jamais mis le pied au jardin des Plantes : hé bien, cela m'empêche-t-il de répondre, quand on

parle de Buffon, que ce ne fut qu'un rhéteur, un faiseur de romans. Je n'ai point encore vu la galerie du Louvre : qu'importe? ne sais-je pas affirmer que l'école italienne est de cent piques au-dessus de l'école française? S'agit-il de l'école flamande, les journaux ne m'ont-ils pas appris que Louis XIV la dédaignait? D'après un semblable avis, qu'est-ce que l'école flamande? Et ce Musée des monumens! n'est-ce pas une chose épouvantable? Je ne le connais pas; mais cela doit être; les journaux l'ont dit : cent fois je l'ai jugé tel, et personne n'osait me contredire. — Cela est admirable. Que la chose publique est heureuse d'avoir des hommes comme vous! Vous êtes, j'en suis sûr, unique dans votre espèce : quel dommage! sans cela la France irait loin. — Seul? Vous me faites bien de l'honneur : chaque café de Paris a bien quelques hommes qui me ressemblent. — Vrai? — A peu près du moins. Il est certain que j'ai peut-être un peu plus de sagacité qu'un autre : et elle est tellement exercée cette sagacité, que dernièrement encore, en voyant dans les Petites-Affiches la manière dont était rédigé un article par lequel une demoiselle demandait un mari, je pa-

riai qu'elle était sujette aux vapeurs, et je rencontrai juste. — Quoi! l'on demande ici une femme ou un époux par la voie des journaux! — Hé! d'où venez-vous? Sans doute, cela se fait tous les jours : cela vous étonne? — Ce qui m'étonne, c'est que cela ne vous étonne pas. — Moi? point du tout : rien n'est plus commode que cette invention, et j'ai vu le moment qu'elle se perfectionnerait. Il y a quelques années que je lus dans un journal, très en vogue alors, le projet d'un homme qui se proposait de former un établissement pour améliorer encore cette invention. Il venait, disait-il, de louer un hôtel magnifique, superbement décoré, distribué en appartemens élégans et commodes. Son intention était d'établir une pension de demoiselles à marier. Moyennant un prix honnête, elles y auraient été logées et nourries. Trois jours de la semaine auraient été consacrés à des bals et à des concerts; les quatre autres auraient été remplis par des assemblées de jeu. Ces jeunes demoiselles auraient eu seules le droit d'y être admises. Son épouse, disait-il, accoutumée à toutes les manières du beau monde, aurait fait les honneurs de la maison. Tout se serait passé

dans la plus exacte décence : il n'aurait reçu chez lui que des cavaliers dont la fortune, l'éducation et la figure eussent été convenables. De la sorte, ces demoiselles auraient eu le tems de connaître et d'étudier le caractère de ceux qu'elles auraient, dans la suite, honoré de leur choix; et l'un des avantages de son établissement aurait été, selon lui, d'épargner aux jeunes demoiselles, pour une modique somme, l'embarras de se faire inscrire dans un journal, et le désagrément d'attendre une réponse, ou de revenir plusieurs fois sur la même demande, si ceux qui se présentaient ne leur convenaient pas.

Jusque là l'extravagance de cet homme m'avait fait rire; mais ici elle me pétrifia. Quelles mœurs! m'écriai-je. Quoi! ce n'était pas assez que la jeunesse et la beauté se missent sans pudeur en vente dans des feuilles périodiques; il fallait encore qu'un homme fondât un projet de fortune sur ce même oubli de toute décence, et s'imaginât qu'il était possible d'élever un bazard d'hymen comme on établit une boutique d'orfévrerie! O lois de l'hymen! si sacrées chez tous les peuples policés, vous qui servîtes de base à

la gloire de Sparte, d'Athènes et de Rome, qu'êtes-vous donc ici? Quoi! les idées religieuses que ce nom faisait naître étaient tellement enracinées chez les anciens, que César même, qui foula aux pieds tant de vertus, n'osa s'élever au-dessus de la vénération que l'on doit à l'hymen, et prétendit que sa femme ne devait pas être même soupçonnée; et ici l'on souffre que l'on s'accoutume insensiblement à négocier ce lien sacré, comme s'il s'agissait du marché d'une terre ou d'une maison! Une jeune fille, un jeune homme demandent une épouse, un mari, par des affiches, avec la même légèreté, que dis-je? avec cent fois moins de précaution que l'on n'en apporterait pour procéder à l'acquisition d'un jardin ou d'un bijou! Une jeune fille décrit ses charmes dans un journal, comme un marchand expose les agrémens d'un meuble ou d'un vêtement : elle ose dire : J'ai tant; je veux tant. Elle prescrit les qualités qu'un homme doit apporter pour être adjudicataire dans un tel encan : elle indique l'âge, la taille, la figure qu'il doit avoir. Est-ce donc ainsi qu'on se dispose à l'auguste obligation d'être mère, et qu'on se prépare à obéir à la plus sainte loi de la nature? et que fe-

ront les enfans d'une femme qui se met, pour ainsi dire, en vente comme une esclave, et qui, se dégageant de ces soins délicats, délicieux préliminaires du mariage, ne cherche dans l'hymen qu'un homme, et non pas un époux? Ce n'était pas ainsi que dans Athènes on montait les marches du temple de l'hyménée, ni qu'on se préparait à donner le jour à des Aristides et à des Miltiades.

Ces réflexions m'avaient tellement distrait, que mon homme s'était perdu dans la foule sans que je m'en fusse aperçu. Je rentrai chez moi assez tristement, en gémissant que dans un pays, dans une ville dont les habitans sont justement célèbres par leur activité, leur génie, leur esprit d'invention, l'on souffrît des maisons publiques, appelées *cafés*, où une certaine classe d'hommes eût le droit de s'établir pendant tout le jour pour jouir du privilège de ne rien faire pour la société, et où l'habitude de vivre entourée d'oisifs de son espèce ne fît que l'enchaîner au célibat.

Cette journée, je l'avoue, m'avait occasionné un peu d'humeur. J'avais toujours pensé, jusqu'à ce moment-là, que toutes ces maisons que l'on nomme *cafés*, et que l'on

trouve à chaque pas dans Paris, n'étaient tolérées que pour la commodité publique : que l'on y entrait le matin pour y prendre rapidement un déjeûner nécessaire et léger ; que l'on s'y rendait après le dîner pour y savourer, pendant quelques instans, l'infusion salubre de cette féve délicieuse que notre féconde Arabie fournit à l'univers ; et que le reste du jour ces maisons étaient désertes : point du tout ; je venais d'apprendre qu'elles étaient un asile continuellement ouvert à la paresse, à l'oisiveté et au bavardage ; que là une foule d'ignorans se rendait journellement pour écouter les arrêts de quelques radoteurs inutiles, semblables à celui que je venais de voir ; de babillards qui, sans autre instruction, sans autres connaissances, sans autre science que celles qu'ils avaient puisées, depuis vingt ou trente ans, dans quelques feuilles publiques, se mêlaient de discourir sur la politique, de juger les opérations des gouvernemens, de prononcer sur les arts, sur le théâtre, sur les découvertes, sur les auteurs, sur le goût ; de sophistes qui ajoutaient la fausseté de leur jugement aux préventions assez habituelles des journaux, leurs uniques instituteurs ; d'insoucians qui n'avaient d'autre état dans le monde

que de surcharger leur patrie du poids de leur existence inutile, que de donner, du matin jusqu'au soir, de fausses notions sur les hommes et sur les choses, non-seulement à des oisifs de leur genre, dont la seule occupation était de les écouter, mais encore au public, que la commodité des rafraîchissemens, toujours préparés pour ses besoins, faisait entrer à chaque instant dans ces sortes de maisons. Et je concevais difficilement comment, dans un état bien policé, on souffrait des établissemens où une portion de la société s'érigeait en droit de ne rien faire, où le citoyen perdait insensiblement le goût de tous les liens domestiques, trouvait un délassement contre le célibat, dont l'ennui le poursuivrait s'il n'avait pas cette ressource pour se tenir éloigné de chez lui, et acquiérait un égoïsme révoltant par la possibilité de se séparer de tout ce qui attache les autres hommes, par la facilité de se faire une espèce de retraite où il n'était obligé ni de dépenser ni de gagner, et par l'habitude qu'il contractait de vivre entouré de personnages qu'il ne connaissait, ni n'estimait, ni ne chérissait.

Mais ce n'est pas là le seul inconvénient des cafés : la liberté que l'on y respire, les liqueurs que l'on y distribue, le joug de la

contrainte et de la décence qui ne s'y fait jamais sentir, les jeux que l'on y permet, y attirent, y retiennent, y enchaînent les jeunes gens; et le tems qu'ils devraient consacrer à l'étude, aux exercices nécessaires à leur âge, à la fréquentation des gens de bien, d'une compagnie choisie, de leur famille même, s'y dépense en pure perte. Il est tels quartiers de Paris où ces cafés sont le repaire de la débauche; où l'oreille s'y trouve déchirée par une musique discordante; où les yeux y sont souillés par l'aspect des plus sales courtisanes; où l'air est infecté par la présence des brigands, des espions, des filous et de toute la populace des mauvais lieux; et où la licence, régnant en souveraine, appelle ces mêmes jeunes gens, se joue de leur inexpérience, dénature leurs mœurs, leur inculque le germe de vices qu'ils n'eussent jamais connus, les délivre en peu de tems de l'embarras de rougir, tarit dans sa source l'espoir d'une honnête famille, efface tous les élémens d'une bonne éducation, et condamne quelquefois à l'opprobre une vie dont la patrie attendait des fruits utiles et heureux. Si l'homme, parvenu à l'âge où l'on rougit des erreurs, à l'âge où il est si difficile

de les réparer, voulait être sincère, il dirait que c'est à dater du premier instant qu'il mit le pied dans un café qu'il commença à éprouver le dégoût pour le travail, l'éloignement pour la bonne compagnie, l'insouciance pour son état futur; que ce fut dans un café qu'il rencontra les premiers compagnons qui l'enhardirent au désordre, la première courtisane, dont la connaissance détruisit sa santé et sa fortune, les premiers débauchés qui le familiarisèrent avec le libertinage, l'ivresse et la prodigalité; que ce fut dans un café qu'il ressentit les premières pointes de la passion du jeu, qu'il se procura les premières ressources honteuses pour réparer ses pertes, qu'il rencontra les premiers usuriers qui lui vendirent sa ruine au poids de l'or, qu'il brava peut-être les derniers efforts de sa raison pour le détourner de la route du crime.

L'usage de ces cafés n'est cependant pas très-ancien chez eux. Il est assez bizarre que, lorsque l'espèce humaine tend sans cesse à se perfectionner, un mauvais génie se plaise, pour ainsi dire, à placer constamment à côté d'elle quelque nouveauté qui la détériore. Il y a cent ans que leurs pères allaient encore au cabaret. Au-

jourd'hui un homme bien élevé rougirait d'y paraître : cependant les cabarets que fréquentaient leurs pères étaient moins indécens, moins dangereux pour la santé comme pour les mœurs. Le vin, seule liqueur que l'on y buvait, était-il aussi funeste que ces flots parfumés de poisons à l'esprit de vin que l'on distribue dans les cafés ? On ne s'y rendait qu'avec ses amis, on ne s'y mêlait pas avec des inconnus, on ne s'y trouvait pas en contact avec toute la terre ; et si les vices y pénétraient, ils se renfermaient dans leur cotterie, et ne s'y frottaient pas contre les gens honnêtes qui s'y délassaient quelquefois, puisque tel était l'usage alors. Ils ne vont plus au cabaret : ce n'est pas un grand mal ; ce serait un bien même, si un usage plus vicieux n'eût remplacé celui-là. Ils n'y vont plus par cette grande raison que leurs pères y allaient : il semble qu'à leurs yeux c'est vertu de ne pas faire ce que faisaient leurs pères. Leur parle-t-on d'une mode, d'un usage, d'un plaisir, leur réponse ordinaire est : Fi donc ! c'était bon pour mon aïeul. Ils se trouveraient déshonorés de se conduire comme ceux qui leur donnèrent le jour. Il serait difficile de calculer combien cette ma-

nie de ne vouloir jamais ressembler à ses pères a nui aux mœurs des Français. Changer n'est pas perfectionner. Les cafés sont mieux ornés, plus brillans, plus élégans sans doute que n'étaient les cabarets : ils sont décorés de glaces, de lustres, de marbres, de tableaux. Les maîtres ou les maîtresses d'un café sont parés comme des particuliers de cinquante mille livres de rente le sont quand ils tiennent cercle: les nombreux garçons employés au service sont autant de petits-maîtres ; ils le disputent, pour la figure, la coiffure, la chaussure, la fatuité, aux merveilleux les plus recherchés. Les cabarets n'offraient rien sans doute de cette délicatesse ; mais l'on sortait quelquefois gai et toujours honnête homme du cabaret ; et l'on sort quelquefois vicieux et toujours triste du café. A ce changement le luxe seul a donc gagné, et les mœurs se sont affaiblies ; et quand on ne perfectionne que ce qui déjà est une imperfection dans les sociétés, ce n'est pas faire un pas ; c'est reculer. Que l'on passe dans une rue, que l'on se promène sur un boulevard ; l'œil sans doute s'amuse du brillant éclat de ces cafés, des mouvemens de la foule qui se presse autour de leurs portes pour y pénétrer ou pour en

sortir ; de la grotesque et niaise figure des admiratifs auditeurs de ces orchestres *inharmoniques ;* des agaceries de ces femmes dont l'imposture promet des liaisons aussi trompeuses que leurs attraits ; de l'imprévoyance de ces jeunes gens qui, par l'épigramme et le persifflage, entament avec elles un entretien que la faiblesse continue, et que le délire termine ; de la grossière et factice gaîté de ces bourgeois que le bon ton du dimanche y conduit, que le gros rire y signale, et dont les quolibets applaudis dans la soirée rempliront les souvenirs de la semaine ; de la caricature de ces vieillards, dont l'antique et diurne fréquentation est attestée par le délâbrement de ces banquettes, sur lesquelles ils sont assis, et que les murs de ces cafés ont vu s'affaisser insensiblement sous le fardeau de l'habitude et de l'inutilité. Mais si l'œil s'amuse, le cœur gémit. Que d'hommes perdus et que d'hommes qui se perdent ! et que la bruyante et naïve joie d'un cabaret inspire alors à l'imagination bien moins d'alarmes ! La consommation, dira-t-on, gagne à cela : il faut bien sans doute qu'il y ait une raison, puisqu'on le souffre ; mais est-ce bien raison, que le fisc s'enrichisse, et que les mœurs s'appauvrissent ?

LETTRE XXIV.

Le même au même.

PARIS possède trois établissemens magnifiques. Que ne peux-tu les parcourir avec moi, ô mon cher Giafar ! ton cœur, ton esprit et tes yeux jouiraient à la fois. Ces trois établissemens sont le Muséum d'Histoire naturelle, le Muséum central des Arts, et la Bibliothèque-Nationale : dans le premier se trouvent toutes les merveilles de la nature; dans le second toutes les merveilles de la peinture et de la sculpture; dans le troisième toutes les merveilles de la pensée écrite. Le premier rassemble tout ce que les trois règnes de la nature ont produit de plus riche et de plus rare : les arbres, les fleurs, les fruits des quatre parties du monde se rencontrent étonnés, poussent, croissent, se multiplient dans un jardin magnifique. Là,

grâce au génie industrieux de ce peuple, l'art a créé un printems éternel pour les tendres enfans des bords du Gange et de l'Indus : là, dans le sein des hivers, les végétaux nés sur les rives brûlantes de la Gambie, du Nil et des Amazones, retrouvent le climat de feu qui leur donna le jour. Hygie y moissonne dans toute leur vigueur les baumes dont la nature tapissa le globe pour soulager les malheureux humains : là tous les parfums que la volupté réclame, tous les bois que le luxe emploie, toutes les plantes que la délicatesse recherche, toutes les graines que la teinture combine, couvrent la terre, enchantent les regards, embaument les airs. La timide gazelle et l'énorme éléphant, l'innocente brebis et le tigre ensanglanté, le cerf rapide et l'ours indolent, le paisible chevreuil et le lion superbe, l'aigle et la colombe, le colibri et le vautour, le cygne d'albâtre et le duc nocturne vivent sous le même ciel, habitent le même asile. Entrons dans ce palais : les trésors des nombreux océans, les peuples variés des airs, de la terre et des ondes, depuis le narval jusqu'au polype, depuis le condor jusqu'à l'oiseau-mouche, toutes les richesses cachées dans les entrailles

du globe, depuis l'or jusqu'au plomb, depuis le diamant jusqu'au simple caillou, depuis le porphire jusqu'au grès, étalent sous des glaces brillantes, et leurs surfaces polies, et l'éclat de leurs feux, et leur pompe opulente, et leurs robes diaprées. C'est aussi là que le desir de l'étude se fait véritablement remarquer. Il semble que la présence de la nature en impose aux jeunes gens que le besoin d'apprendre y amène : une sorte de mélancolie touchante est répandue sur leurs traits; l'étourderie de l'âge est moins marquée, leur front est calme, leur œil méditatif, leur contenance religieuse. Le public même que la curiosité y conduit, perd de cette agitation bruyante, tumultueuse, inconsidérée, indiscrète même, qui le suit dans tous les autres établissemens de science ou d'arts. On dirait que les mœurs de l'homme s'adoucissent dès qu'il est entré au jardin des Plantes; ou peut-être ne serait-ce point que, pour éprouver le desir de voir et de fréquenter ce beau lieu, il faut n'avoir que des passions douces, et que la portion de la société que l'on y rencontre est celle dont les mœurs sont les plus pures, dont l'ame est la plus sensible et le cœur le plus aimant?

ou bien disons plutôt que c'est là le plus beau temple que l'homme ait érigé sur la terre à la nature, et que, s'il y plaça l'autel de la mère de tous les êtres, tout doit s'y ressentir de sa piété filiale. Que de sublimes interprètes des miracles et des lois de cette nature bienfaisante ont habité, ont enrichi ces lieux! Que de grands hommes les cultivent encore! La cendre des uns, la parole des autres; que de sujets y commandent le respect! que de souvenirs!

Je l'avoue, Giafar, je n'ai point éprouvé un sentiment aussi délicieux en visitant leurs magnifiques bibliothèques. Ils en ont plusieurs : la plus admirable est celle qu'ils appellent Nationale, immense tombeau de l'esprit de vingt siècles. C'est là que dorment toutes les erreurs. Le cœur se brise : un seul de ces livres a peut-être fait couler plus de sang que la démence de dix conquérans. La première fois que j'entrai dans cet orgueilleux monument : Que l'homme est grand! me dit celui qui me conduisait : quel audacieux oserait mesurer le génie de l'espèce humaine? Que l'homme est petit! me disais-je tout bas : quel téméraire se flatterait de mesurer toute l'étendue de sa faiblesse? Des millions de

livres, et toujours des passions, toujours la vérité méconnue, la justice sans crédit, la sagesse combattue! Seize cent mille volumes, et pas une vertu de plus sur la terre! Un homme au milieu de ces énormes bibliothèques! quel spectacle! Il me semble assister au jugement suprême. Là se trouve étalé, sous les regards de ce malheureux, tout ce dont il fut entouré pour devenir meilleur. Qu'apporte-t-il? Rien; ses mains sont vides.

Un silence profond règne sous ces voûtes prolongées. Que d'hommes, chaque jour, assis autour de ces longues tables! Ils lisent, ils écrivent, ils méditent. Sont-ce des sages? Quelques-uns peut-être, mais bien peu; tout le reste ouvriers, manœuvres, copistes : ils sont là comme dans un magasin de costumes: ils viennent chercher parmi les dépouilles des morts un vêtement pour habiller leur incapacité. Quelquefois aussi ce sont des spéculateurs sur la malignité humaine : ils exhument la méchanceté des âges passés; ils la restaurent, et la revendent à la méchanceté du leur. Quelquefois c'est pis encore : dangereux charlatans, ils colligent les poisons; et c'est la mort des générations qu'ils préparent. Ah, Giafar! sortons : l'aspect de ces

infatigables compilateurs, et cet inconcevable amas de livres m'affligent. As-tu vu quelquefois, le lendemain d'une bataille, des corbeaux planer sur le champ immense où les cadavres gisent entassés? tels sont ces compilateurs : même instinct, même voracité. Lorsque dans les fêtes ou les cérémonies publiques je considère ces flots de peuple dont les rues, les places, les jardins sont inondés : Parmi tous ces hommes, me dis-je, combien peut-être il en est peu que je voulusse honorer du nom d'ami! Une bibliothèque et ce peuple c'est pour moi la même chose.

J'aime leur Muséum central des Arts. J'ai vu tes regards se promener avec complaisance sur les énormes débris des monumens des anciens peuples de l'Egypte : hé bien! Thèbes, Memphis, Alexandrie ne possédèrent peut-être point de monument comparable à celui-ci : figure-toi une galerie de quatorze cents pieds, colossale jonction de deux palais colossaux, galerie dont les murs, de trente pieds d'élévation, sont couverts des plus magnifiques tableaux qui, depuis quatre cents ans, soient sortis de la main des hommes. Ainsi, tu vois que c'est une superficie de deux mille huit cents pieds, entièrement garnie

de chefs-d'œuvres : chefs-d'œuvres c'est le mot ; car la délicatesse de ces Français, leur goût exquis, leur fierté nationale, si flattée par l'importance de ce monument unique sur la terre, n'ont pas souffert que rien de médiocre pénétrât dans ce sanctuaire des arts.

Trois nations en Europe se sont illustrées dans l'art de la peinture : l'italienne, la française et la flamande ou hollandaise. Les Européens les distinguent sous le nom d'école, et ils disent : École d'Italie, école française, école flamande. De ces trois écoles, l'italienne a seule des subdivisions : ainsi, l'on dit école lombarde, école florentine, école romaine, école bolonaise, école vénitienne, etc. ; et celles-ci diffèrent entre elles autant que l'école italienne, spécialement dite, diffère de la française et de la flamande. En général, ces trois écoles se reconnaissent à des caractères bien distincts : l'italienne à la pureté du dessin et à la beauté de l'exécution ; la française à la sagesse de l'ordonnance, à la grandeur des compositions, et à la vérité des sujets ; la flamande à l'extrême magie de la *couleur*, à la finesse du faire, et à l'exacte imitation de la nature. Aussi long-tems que chacune des

trois nations renferma chez elle la totalité, pour ainsi dire, de ses morceaux capitaux, elles se disputèrent la prééminence, et ce grand procès resta indécis. Aujourd'hui que toutes les pièces de comparaison sont rapprochées, il est jugé : et l'école française, que la jactance et le *parlage* des Italiens prétendirent ravaler si fort au-dessous de la leur, a repris son rang, et marche son égale. Quelques gens feignent encore que l'arrêt ne soit pas porté, et raisonnent comme s'il ne l'était pas. C'est un reste de préjugé; car il est des préjugés parmi les peintres comme parmi les autres hommes. Ceux que le mécanisme de l'art attache ou séduit davantage que le génie répandu sur une production de ce même art combattent encore pour l'école italienne; mais le sentiment les repousse, et c'est le sentiment qu'il faut surtout en croire dans les arts. Quand on sait réfléchir, et qu'en parcourant la galerie du Louvre, on voit les chefs-d'œuvres italiens à côté des chefs-d'œuvres français, on cherche à se rendre raison de cette supériorité que l'opinion avait presque accordée aux premiers. Je vois, par l'habitude que j'ai contractée d'étudier le cœur humain, que les Italiens, malgré leur excessive vanité,

ont été la dupe de la vanité secrète des artistes des autres nations, et que l'opinion s'est formée de ce qui précisément devait l'étouffer. Avant de te développer cette idée, je dois te rendre compte des questions que je me suis faites. Je me suis demandé : Quelle qualité mérite d'abord le plus d'estime dans une production de l'art ? Indubitablement c'est le génie, ou, pour parler moins vaguement, c'est la pensée première, ou, si l'on veut, la création de la pensée. Le premier sujet venu inspire cette pensée. Dix peintres traiteront ce même sujet : si dans ces dix tableaux je cherche la pensée, celui qui m'offrira la plus grande, la plus vraie, la plus juste sera celui où je retrouverai l'homme de génie. Le génie, voilà donc ce qu'il faut d'abord avoir. Ensuite l'expression ; car il ne s'agit pas simplement de bien concevoir, il faut encore savoir exprimer, c'est à dire faire entendre aux autres ce que l'on a conçu. Ensuite l'harmonie ; car il ne suffit pas de bien exprimer partiellement, il faut encore que toutes les phrases d'un tableau, si j'ose parler ainsi, soient parfaitement d'accord, parfaitement liées ensemble ; qu'elles soient virgulées et ponctuées convenablement au sens qui leur est

propre; qu'elles aient la force, l'éloquence, l'élévation, l'élégance, la mollesse, la simplicité relatives à la place qu'elles occupent: et ici je n'entends pas par l'harmonie ce que les peintres entendent; j'entends l'harmonie de sentiment dans le procédé. Ensuite le dessin. Là commence le mécanisme : tout ce qui précède ne s'apprend pas ; ce sont des bienfaits que la nature prodigue plus ou moins aux hommes. Le dessin donc. Ensuite la perspective, la disposition des ombres, l'habileté des reflets, l'empâtement des couleurs et la charlatanerie des repoussoirs. Pour produire un chef-d'œuvre reconnu tel par la société entière des hommes bien organisés, il faut la réunion des dons accordés par la nature à ceux du mécanisme acquis par l'étude. Pour produire un chef-d'œuvre aux yeux des hommes de génie, il suffit de la première partie de ces qualités requises. Pour produire un chef-d'œuvre aux yeux des peintres, ou du moins de certains peintres, il ne faut souvent que la seconde, c'est à dire le mécanisme.

Ouvrons maintenant le cœur humain, et lisons : Qu'est-ce que l'homme estime supérieurement en toute espèce de création? Le

génie. Si le génie est l'objet de son admiration suprême, à qui en accorde-t-il la faculté dans un degré supérieur ? A lui d'abord : ainsi procède la vanité. En faisant de cette thèse générale une application particulière, je conduirai, je le suppose, un peintre, quelque célèbre qu'il puisse être, devant un tableau aussi beau qu'on puisse se l'imaginer. Je veux même que l'auteur de ce tableau soit présent, que le public entier soit là, s'il se peut, pour entendre l'arrêt que ce peintre va porter. Que louera-t-il ? qu'exaltera-t-il ? L'exactitude, la pureté, la correction du dessin ; la beauté, la rondeur, la noblesse et la proportion des formes ; la connaissance de l'anatomie, la manière dont les muscles sont sentis, dont les membres sont attachés, dont la charpente intérieure est prononcée ; la vérité des chairs, la vérité de la pose, la vérité des draperies ; la rapidité de la main, la science de la palette ; enfin tout ce qui est compris dans ce mot technique : *le faire*. Et du génie ? Pas un mot. Pourquoi ? Parce que, comme je le disais tout à l'heure, ce juge se présumera tacitement bien supérieur à l'homme en cette partie sur le tableau duquel il viendra de prononcer : qu'en conséquence il

dédaignera, à coup sûr, de parler de celui qu'il aura pu reconnaître dans ce tableau, et qu'il n'admirera que ce qu'il sait bien que tout homme peut apprendre à faire, s'il est né avec les dispositions nécessaires pour ce *métier;* car la peinture sans le génie n'est qu'un métier. C'est cependant d'après cette marche constante du cœur humain et de l'orgueil qui le domine que la prétendue suprématie de l'école italienne s'est établie. En conséquence, les artistes français ou étrangers à l'Italie n'ont jamais manqué, depuis trois cents ans d'exalter dans les tableaux italiens tout ce qui constitue le métier de la peinture, parce qu'en effet cette partie est admirable en eux; mais ils n'ont presque jamais dit un mot du génie de leurs auteurs, soit par la raison que je disais tout à l'heure, soit que réellement, dans le plus grand nombre de ces tableaux, le génie ait eu fort peu de part. Les peintres italiens, de leur côté, en examinant les tableaux de l'école française, n'auront pas loué avec le même enthousiasme le mécanisme proprement dit, parce qu'il est moins parfait peut-être : mais, orgueilleux autant et plus que tous les autres hommes, ils auront gardé un silence d'autant plus absolu sur le génie, partie bril-

lante de l'école française, qu'ils se seront tacitement trouvés bien inférieurs sous ce rapport. Ainsi, comme on le voit, ce fut de cette petite jalousie, qui porte toujours les peintres, et en général tous les hommes d'une profession quelconque, à s'extasier sur la partie la plus faible des ouvrages de leurs rivaux, que naquit l'opinion erronée, qui prêta à l'école d'Italie cette suprématie dont quelques connaisseurs sans préjugés s'étonnent si justement : et ce fut donc à la raison même qui devait la ranger au second rang qu'elle dut d'être placée au premier. Si deux parties essentielles constituent l'art de la peinture, savoir, *le génie* et *le faire*, n'était-il pas naturel que celle des deux écoles qui ne possédait éminemment que *le faire*, cédât le pas à celle qui possédait éminemment *le génie*. Au reste, ce grand lustre de l'Italie, et même de la Flandre, s'est furieusement éclipsé depuis cent ans; l'une et l'autre écoles ne produisent plus rien de bien recommandable. Il est vrai de dire aussi que, jusqu'aux deux tiers du siècle dernier, l'école française était tombée plus bas encore; mais elle s'est relevée tout à coup avec une vigueur extraordinaire, et elle est

aujourd'hui, par les hommes qu'elle possède, parvenue à un point que ne surpassèrent ni l'Italie ni la Flandre dans leurs plus beaux tems. Dans le fait, il n'est, dans ce moment en Europe, que les Français qui comptent de grands hommes dans l'art de la peinture. L'Italie fait encore quelques efforts pour la sculpture; mais, en vérité, la ridicule manie des Français d'admirer tout ce qui n'est pas Français sert à merveille les Italiens dans cette prétention, et je ris souvent d'entendre, au milieu de Paris, et aux oreilles mêmes des meilleurs sculpteurs français, donner, prodiguer l'épithète de célèbres à de chétifs tailleurs de pierre, dont tout le mérite est de porter un nom ultramontain; et de voir apporter à grands frais, pour décorer les cabinets de quelques prétendus amateurs, les informes mannequins que des ciseaux italiens ont taillés, et que le dernier élève des sculpteurs français rougirait de présenter et bien plus encore d'exposer.

Indépendamment de l'admirable galerie dont je t'ai parlé plus haut, il en est une autre dans le même palais, moins longue, mais également magnifique, qu'ils appellent *galerie d'Apollon*. Celle-ci, jusqu'à ce jour, n'a servi

qu'à l'exposition des dessins. Ces dessins flattent moins la curiosité du public ; mais ils sont chers aux hommes de génie : presque toujours première pensée des plus grands maîtres, ils sont l'éclair, l'étincelle électrique que la première idée d'un sujet a soudainement fait jaillir de leur cerveau. C'est un grand trésor que cette galerie. Au rez-de-chaussée et au-dessous de cette galerie d'Apollon se voient les superbes salles où l'on admire les chefs-d'œuvres de la sculpture antique. Tel est, Giafar, l'ensemble de cet immense monument des arts. Il est bien beau, bien étonnant, bien admirable ce monument. Je te l'ai dit ; il flatte leur fierté nationale : ils ont raison ; c'est le plus beau trophée de leurs victoires.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, l'inspiration de la nature, les progrès du goût, l'attention donnée par des voyageurs éclairés aux vestiges de l'antiquité, les découvertes faites dans les fouilles, enfin cette certaine puissance invisible qui fait naître les époques à son choix pour illustrer les peuples, avaient donné une grande commotion à leur génie pour les arts. L'incroyable amas de richesses que ce Muséum a tout à coup offert à leurs re-

gards a considérablement accru ce mouvement. Jadis ils envoyaient leurs élèves étudier en Italie. Pour juger de leurs progrès, on exigeait qu'ils en rapportassent des copies de quelques tableaux. Funeste préjugé ! dangereuse habitude! Dans les arts copier, c'est se condamner à la médiocrité. Il faut voir, et se pénétrer : INVENTE, ET TU VIVRAS. Ils persistent cependant à envoyer encore leurs jeunes gens à Rome. Mais puissent-ils m'entendre ! qu'ils ne copient plus. Qu'ils jouissent du climat, des sites et du ciel; qu'ils parcourent les débris des temples et des palais; qu'ils se nourrissent de souvenirs; qu'ils s'inspirent, et ne copient jamais: alors ils seront artistes. Je crois que cette vérité commence à les frapper. J'observe ici leurs maîtres les plus célèbres : je ne les surprends jamais dans ce Muséum un crayon à la main. Ils y viennent cependant : ils marchent, s'arrêtent, regardent en silence, et se retirent. Quand ils s'en vont, leur tête est chargée de dépouilles divines; car leur marche est religieuse.

A voir cependant cette foule d'hommes entourés de pinceaux et de palettes, enchaînés tout le jour à ces nombreux chevalets épars dans cette galerie, l'observateur super-

ficiel s'imaginerait que tous ces gens se consacrent à l'étude de la peinture. Erreur : ce sont des ouvriers plus ou moins habiles ; voilà tout : ce sont des faiseurs de copies, les unes médiocres, qu'ils vendent quelques écus : à la bonne heure. Les autres très-belles, que l'on revend dans l'étranger comme des originaux : c'est un grand mal.

Ce beau monument est ouvert à certains jours à la curiosité du peuple : c'est fort bien ; c'est hommage à sa majesté. Mais le peuple devrait rendre hommage pour hommage. A la manière dont il s'y présente quelquefois, il est facile de reconnaître que, si les arts sentent la dignité du peuple, le peuple ne sent pas toujours la dignité des arts. Cette publicité n'est souvent que prostitution. Ce Muséum est la propriété du peuple : d'accord ; mais c'est la propriété de sa grandeur. On ne lui apprend pas assez, ce me semble, que lorsqu'il pénètre dans un établissement public, il comparaît devant sa puissance. Que lui rappelle ce Muséum ? La gloire et le sang de ses enfans. S'il visitait leurs tombeaux, n'en approcherait-il pas avec un front recueilli ? Pourquoi s'en dépouille-t-il en parcourant des

lieux où leur immortalité est écrite sur tous les murs?

Les Français sont réellement jaloux de ce monument sublime. Mais comment peut-on allier tant d'indifférence à cette noble jalousie? O toi, Giafar, qui, peut-être au moment même où j'écris, debout, immobile et pensif sur les ruines d'Alexandrie, cherches d'un œil affligé la place où pesait ce monument si cher à l'orgueil des Ptolomées, incommensurable dépôt de l'esprit du passé et de l'espoir de l'avenir; toi qui, sans doute, maudis l'élément barbare dont la fureur dévora tant de richesses, croirais-tu que ces Français souffrent, à quatre pas d'un monument dont la perte serait plus irréparable encore, souffrent, dis-je, tous les élémens de l'incendie? Sa façade nord n'est séparée que par une rue étroite, de vilaines et sales baraques, dont l'aspect misérable, dégoûtant et informe, cache de ce côté la belle prolongation de l'architecture de cette galerie. Mais c'est peu : quels sont, ô Giafar! les habitans de ces bicoques? Des cafetiers, des cabaretiers, des boulangers, des épiciers, des hommes enfin dont le commerce n'emploie que des matières combustibles, dont

les caves, les cours, les magasins sont remplis de liqueurs, de fagots, d'eau-de-vie, de térébenthine; que sais-je? de mille ingrédiens qu'une étincelle peut allumer, dont l'embrasement dévorerait dans un instant cet amas de maisons presque toutes construites d'un bois que le tems a desséché, et dont la flamme, poussée par le vent le plus léger du nord-ouest, du nord ou du nord-est, franchirait avec la rapidité de la foudre un espace de moins de vingt pieds, s'étendrait, se déroulerait, se développerait sans aucun obstacle sur cette galerie, dépôt de tant de richesses, que tous les trésors du monde ne suffiraient pas pour payer, et que tous les talens de l'homme ne parviendraient pas à remplacer. Et c'est un monument où le génie de tant de siècles apporta son tribut, un monument dont on doit compte à toutes les nations policées, un monument dont la possession appelle en France tous les curieux de l'univers, rend par sa magnificence inouie tous les peuples tributaires des Français, et fait importer dans la circulation plus de trois millions par an, peut-être, de capitaux étrangers, que l'on laisse de la sorte à la merci des évènemens! J'avoue que cette

réflexion me pétrifie, et que je ne conçois pas comment il est possible, quand des hommes sont si dignes de posséder cette merveille unique dans le monde, par leur grandeur, par leur puissance, par leur génie, par cette élévation sublime que la victoire, les talens, l'esprit et les vertus leur ont donnée sur tous les peuples, ils se ravalent à cette honteuse insouciance que l'on excuserait à peine dans les hordes les plus barbares.

Mais où suis-je? O jour fortuné! jour de félicité suprême! une lettre de toi! Giafar en France! Giafar conduisant mon père! O mes amis! ô les hommes les plus aimés! je pars, je vole; je serai à Marseille avant que vous ayez quitté ses murs; et puisse la joie n'avoir pas tranché mes jours avant de me trouver dans vos bras!

FIN.

